

Basile Montfort

AVANT DE VOUS QUITTER



Témoignages
Le Témoin gaulois

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit

[Le Témoin gaulois](#)

relève de l'escroquerie.

AVERTISSEMENT

Au début de ce mois, j'ai reçu un courriel signé Jacqueline V*** ; cette personne me demandait si j'accepterais de publier sur mon site un manuscrit dont elle était détentrice ; il racontait l'histoire de Basile Montfort, son cousin, dont le témoignage sur le Morvan des années 1930 et 40 confirmait le mien ; Basile l'avait priée, avant de mourir, de me demander ce service au nom de notre amitié.

Le nom de Montfort me rappelait seulement l'un des premiers contacts que me valut fin décembre 2009 la création de mon site : il s'était en effet présenté comme un « pays » quoique son nom, assez répandu en France, ne figure pas, pour autant que je sache, parmi les patronymes traditionnels de cette région, mais cela ne signifie plus rien, en ce temps de grand brassage des populations. Si par hasard je me trompais, je suis aujourd'hui en mesure de certifier qu'aucun titulaire actuel de ce nom, chez nous ou ailleurs, n'a le moindre rapport avec cette histoire. Il avait reconnu, disait-il, le pays de son enfance, s'était vivement intéressé à mes autres témoignages, m'adressait des critiques justifiées à propos de mes fictions et me signalait des problèmes d'affichage sur *Internet Explorer* que je n'avais pas repérés parce que je n'utilise pas ce logiciel. Je lui répondis comme il se devait, et s'engagea une correspondance assez suivie qui prit brusquement fin deux mois plus tard, sans que rien ne me le laisse présager.

J'écrivis à cette dame que je n'avais jamais envisagé de consacrer mon site à des autobiographies (pour ma part, je me garderais bien de publier la mienne, qui ne présente d'intérêt que pour moi et les miens), et qu'il n'avait pas davantage vocation à accueillir des témoignages, même proches du mien, que je ne saurais contrôler, donc garantir. Je crus aussi devoir lui préciser ce qu'avaient été

mes relations avec son cousin, qui m'avait fait beaucoup d'honneur en parlant d'amitié. Je lui conseillai, en conclusion, de s'adresser à des éditeurs, ou de publier à compte d'auteur, ou encore de créer un « site perso » dédié à ce texte.

En réponse, Mme V*** me pria de lire son manuscrit avant de prendre une décision définitive, ce que je n'avais aucune raison de refuser, et me proposa de prendre rendez-vous pour me le remettre et m'expliquer dans quelles circonstances il lui était parvenu. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés au *Bar de l'Achéron*, rue de Turin, où j'ai, comme on sait, mes habitudes. Comme je l'avais prévu, j'étais presque le seul client à cette heure matinale, quand Mme V*** fit son entrée, aussi se dirigea-t-elle directement vers ma table. Je me levai pour l'accueillir ; c'est une femme qui paraît âgée d'environ quarante ans, assez grande et mince, cheveux châtain foncé coupés court et encadrant un visage agréable mais à l'expression sévère qu'éclairent deux yeux de couleur noisette ; je devinai sans peine que j'avais affaire à une enseignante.

« Mon nom de jeune fille est Jacqueline Chapuis. Le manuscrit dont je vous ai parlé, et dont vous pourrez conserver cette copie, quelle que soit votre décision, dit elle en me remettant une liasse de photocopies, m'est échu par héritage. L'auteur est Basile Montfort, le cousin germain de ma mère. Mort cette année, le 5 février, veuf et sans enfants, il m'a désignée comme son exécutrice testamentaire et sa seule héritière. Parmi ses papiers, j'ai trouvé ce texte dans le même dossier que son testament. Il était précédé d'une lettre que j'ai également photocopiée et que voici. » Elle me tendit une feuille où je lus ces quelques lignes, tracées à la plume, et d'une écriture ferme, haute et comme moulée :

*« Ma chère Jacqueline,
J'ai tenu à ce que tu sois ma seule héritière, et tu trouveras ci-*

joint mon testament. Sans parler de l'ancienne affection qui nous lie, ce n'est que justice, et je suis heureux de te remettre les biens qui m'ont été transmis – et qui vous revenaient de droit – dans des proportions suffisantes, et bien au-delà, pour compenser la part énorme que l'État prélève sur la succession d'un cousin.

Je ne veux surtout pas poser de conditions à un legs qui n'est en somme qu'une restitution et qui ne m'acquitte pas de la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous tous. Pourtant, ma dernière volonté est que tu prennes contact avec l'auteur du site Le Témoin gaulois (que tu trouveras sans peine avec ton moteur de recherches) et lui demande, en souvenir de notre amitié, d'y publier le texte dont tu trouveras le manuscrit dans ce dossier.

Je sais que tu feras de ton mieux, et t'en remercie d'avance.

Très affectueusement,

Basile Mont fort »

La signature était parfaitement lisible, appuyée, horizontale, et la hampe des deux majuscules très haute. Ayant relu cette lettre, je répétau à Mme V*** que si nos relations électroniques avaient été courtoises et même cordiales, je n'avais jamais eu l'honneur de rencontrer M. Montfort, que je ne savais rien de lui, et qu'il ne m'avait jamais laissé entendre qu'il écrivait et que, quel que fût mon désir de lui plaire, je ne me sentais nullement tenu à exaucer son vœu.

« Je comprends bien vos raisons, me dit-elle, mais j'ai confiance. C'est que, paradoxalement, et bien que vos parcours et vos engagements aient été presque opposés, vous partagez beaucoup de convictions avec mon cousin... D'ailleurs, pour vous épargner un travail fastidieux, je suis prête à faire numériser à mes frais le manuscrit par une personne de votre choix, ainsi vous n'aurez qu'à décider de la manière dont il s'insérera dans votre édifice, et de sa

présentation...

- Si j'acceptais de publier ce texte, je tiendrais à le numériser moi-même parce que je tiens à la sûreté de mes sources et que ce ne serait pas beaucoup plus long que de comparer ligne par ligne le modèle et la copie... Bien entendu, je ne vends pas mes services, et nous n'en sommes pas encore là ! »

Sur quoi, nous nous sommes donné rendez-vous au même endroit, pour la semaine suivante.

Le soir même j'entrepris la lecture de l'avant-propos de l'auteur, et les bras m'en tombèrent ; décidément ce personnage moralisateur, qui sans mentionner les circonstances heureuses qui avaient entouré sa vie, se flattait de l'usage qu'il en avait fait et qui m'étant odieux pour ce que je pouvais en deviner, ne m'inspirait que de l'antipathie. Pourtant, je décidai de feuilleter le reste, parce que les termes de la lettre d'accompagnement avaient piqué ma curiosité, mais aussi pour pouvoir argumenter mon refus définitif. La lecture du manuscrit me réservait bien des surprises.

Huit jours plus tard, je retrouvai Mme V***, comme convenu.

« M. Montfort présente son texte comme l'histoire véridique de sa vie. Vous l'avez bien connu, qu'en pensez-vous ?

- Personne, je crois, ne l'a bien connu, c'était un homme qui ne se confiait guère. Par exemple, j'ai entendu souvent ma grand-mère lui demander pourquoi il n'amenait jamais, en vacances, son amie du jour. Elle lui disait : "Tu as donc honte de nous ?", mais il répondait que Morgeot était son jardin secret, et qu'il se garderait bien d'y introduire des étrangers.

- Vous n'avez pas répondu à ma question ! Vous pensez qu'on peut le croire sur parole ?

- J'avoue que j'ai parfois été étonnée. Pourtant, je peux garantir la véracité de ce qu'il rapporte, dans les grandes...

- Mais...

- Mais je ne puis croire qu'il ait pu torturer, ou même se montrer cruel !

- C'est tout ? Savez-vous qu'il m'a tout bonnement pillé ? Il avait regretté que je n'aie pas raconté les voyages de ma jeunesse, devinant que j'y attachais de l'importance, puisque je m'étais donné la peine de les signaler comme des étapes de mon parcours. Je lui ai répondu qu'ils n'avaient d'intérêt que pour moi, et que mon propos était de témoigner sur mon époque et non de faire l'autoportrait d'un personnage insignifiant. Sur son insistance, j'ai eu la faiblesse de lui en faire parvenir les récits que j'avais rédigés à l'intention exclusive de ma famille. En retour, il m'a accablé de compliments et, sans même me le dire, a intégré à son récit mon voyage en Grèce presque mot pour mot, faisant juste les coupures et les modifications de détail nécessaires à leur insertion, et n'y ajoutant que quelques touches personnelles !

- Je n'en reviens pas ! Il a réellement fait un voyage en Grèce, aux dates qu'il indiquait. On m'a toujours dit que jusqu'à son départ en Algérie, il passait une grande partie de ses vacances à la ferme pour aider mes grands-parents, et ne prenait que trois ou quatre semaines de vraies vacances à Saint-Tropez, avec ses amis : il a eu, je crois, une jeunesse dorée, mais n'y fait guère allusion. Je me demande pour quelles raisons il vous aurait fait cet emprunt ?

- Ce vol, plutôt !

- C'est injuste ! Après tout, c'est à vous qu'il a adressé le manuscrit, à vous seul qu'il a confié le soin de le publier ! Il n'avait nullement l'intention de vous plagier, il comptait sur votre complicité !

- Vu sous cet angle... Il m'a semblé qu'il y avait là quelques bonnes pages... Il a peut-être voulu me faire une farce ?

- Montfort n'a jamais été un plaisantin ! Mais si vous le souhaitez, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que l'on retire les pages qu'il

vous a « volées » dans je ne sais quel but. Avez-vous relevé d'autres... emprunts ?

- Aucun ! En fait, à part quelques souvenirs d'enfance, nous n'avions rien en commun, je crois... Mais encore une fois, pourquoi ne pas vous adresser à un éditeur ? Ou publier à compte d'auteur ? Ou tout bonnement créer comme moi et comme tant d'autres un « site perso » ? Si vous ne vous en sentez pas capable pour des raisons techniques, je crois comprendre que vous avez les moyens de recourir aux services d'un amateur éclairé, ou même d'un informaticien professionnel, cela ne vous coûterait pas une fortune !

- Vous oubliez que je n'ai pas à résoudre un problème personnel, mais à exécuter la dernière volonté d'un proche qui est aussi mon bienfaiteur !

- Après tout, puisqu'il m'a, en quelque sorte, demandé la permission... Mais comme je ne veux pas renoncer au reste de mes activités, je crains de m'engager dans un travail que je ne suis pas sûr, à mon âge, de pouvoir conduire à son terme.

- Et pourquoi ne pas le publier sous la forme d'un feuilleton, par tranches ?

- Pourquoi pas ? En effet. En cas de malheur, vous achèverez ou ferez achever la publication ! »

Finalement, je ne posai que deux conditions : le texte de Basile Montfort serait précédé de cet avertissement, et le titre serait modifié et suivi de la mention « Roman », ce qui me fut accordé sans peine, Mme V*** comprenant mes réserves, et bien qu'elle perçût parfaitement l'ironie de cette modification.

Paris, le 24 mars 2011

Le Témoin gaulois

R.C.

AVANT-PROPOS

Au soir de ma vie, atteint d'un mal qui doit bientôt m'emporter, j'entreprends d'écrire mon histoire, non par désœuvrement, mais pour montrer aux miens que je me suis toujours montré digne de leur affection et que la fortune que je leur laisse fut durement et honnêtement gagnée. Je tiens aussi à témoigner devant l'Histoire que les choix que j'ai faits, comme beaucoup d'autres Français de bonne volonté de ma génération, étaient justifiés quoi qu'en disent des intellectuels qui se permettent aujourd'hui de les condamner sans appel (croient-ils) du haut de leur inexpérience, eux dont l'horizon se borne aux rayons des bibliothèques et aux terrasses des cafés et qui, élevés dans un cocon, n'ont jamais connu la guerre et n'ont jamais eu à se faire une place au soleil.

Élevé dans la religion catholique, je ne l'ai jamais reniée, bien que j'aie depuis longtemps perdu la foi. J'en ai rigoureusement observé la morale, sauf sur le plan sexuel ; ce chapitre de l'enseignement de l'Église a été conçu tardivement par les prêtres et à leur usage au temps de la Contre-Réforme, puis ils l'ont élevé au rang de dogme, et (à l'exception notable des jésuites) ont prétendu contre tout bon sens et sans aucun succès l'appliquer à l'ensemble du peuple chrétien ; cette morale puritaine s'est durcie à mesure qu'on les éloignait du pouvoir et qu'ils se retranchaient des réalités de la vie, et je ne connais pas de catholiques qui en tiennent vraiment compte. Mais pour le reste, j'ai également aimé et honoré mes deux pères successifs ; de mes trois mères, je n'ai pu aimer la première, ma mère biologique, qui m'a abandonné et qui a refusé une fois pour toutes non seulement de me reconnaître, ce que je ne lui ai jamais demandé, mais même de me connaître, pour des raisons que j'ai bien comprises et que je respecte et je n'ai éprouvé qu'un amour profond et un profond respect pour celles qui l'ont

remplacée. Je n'ai jamais volé personne et je puis dire la tête haute que le seul tort que j'aie fait à quelqu'un, c'est-à-dire à ma tante et à ses descendants qui ne m'en ont d'ailleurs jamais fait le reproche, fut bien involontaire, à un âge où je n'avais aucun pouvoir de décision et j'étais bien incapable de soupçonner de tels enjeux. J'ai travaillé toute ma vie, avec succès, à réparer ce tort, et y ai réussi bien au delà de mes espérances. J'ajoute, sans plus de précisions car je ne suis pas un Pharisien, que si je n'ai guère pratiqué l'aumône, j'ai donné aux œuvres de bienfaisance plus qu'homme du monde, sans compter, et que si je n'ai pu observer les Commandements de l'Église qui ne portent que sur la pratique religieuse, du moins ai-je toujours beaucoup versé au Denier du culte et soutenu en toutes circonstances cette institution si utile à l'ordre social. Reste que j'ai commis l'homicide, mais sans inutile cruauté, et je ne puis en conscience, quarante ans après, en éprouver le moindre remords, n'ayant fait qu'anéantir un parasite méprisable, une bête vicieuse et nuisible que j'ai écartée de mon chemin comme on écrase un pou. Je suis donc certain que si j'avais à comparaître devant le trône du Dieu jaloux de mon enfance, ce qui me paraît hautement improbable, je n'aurais rien à craindre de Son jugement, et prendrais immédiatement la place qui m'est réservée à Sa droite parmi Ses élus.

L'autre pilier de mon éducation fut l'attachement à la République, à la Démocratie, aux Droits de l'Homme et à la Patrie, qui me fut inculqué par mes pères successifs. Épris de liberté, j'ai toujours voté à gauche et suis resté fidèle au principe de la laïcité. Je suis toujours resté d'autant plus dévoué à la Patrie que ce dévouement m'était également commandé par mon éducation religieuse. Et pourtant, il s'est trouvé que mes convictions sont entrées en conflit avec mes sentiments patriotiques. Au terme d'un combat douloureux, ce sont les seconds qui l'ont emporté. Je devins pour

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

un temps l'un de ceux que l'on a nommés « les soldats perdus ». Pourtant, comme nous le chantions à l'époque, « *Je ne regrette rien* ».

Les pages qui vont suivre ont aussi pour objectif de démontrer que mes contradictions ne sont qu'apparentes. Si le lecteur comprend que je fus un homme simple, de bonne foi et tout d'un bloc, j'aurai atteint mon but.

Paris le 3 mars 2010
Basile Montfort

[Le Témoin gaulois](#) – Avant de vous quitter

ENFANCES

PREMIERS FLASHES

Quand je tente d'évoquer mes plus anciens souvenirs, je revois d'abord deux vieux et beaux visages souriants penchés sur mon grand lit. J'ai deux ans et j'émerge de quelque maladie infantile. Celui de Louis est buriné et bronzé, ses yeux très bleus larmoient, ses moustaches à la gauloise et ses cheveux abondants sont d'un blanc éclatant. La chevelure d'argent de Maman Blanche, toujours soigneusement coiffée, est tirée en arrière et nouée en un chignon que retient un petit peigne d'écaille.

Au-dessus de moi, très haut, le plancher est soutenu par des rangées de poutres de section carrée, portées elle mêmes par trois grosses poutres noires. Des insectes agonisent sur des attrape-mouches, longs rubans de papier collant marron suspendus au plafond.

La maison est silencieuse, les volets de bois sont tirés, la grand salle obscure, mais par quelque fente un rayon de soleil filtre en oblique. Il éclaire des galaxies de poussières minuscules qui dansent dans le vide.

C'est dimanche. Louis a revêtu son plus beau costume ; sa vieille casquette de toile bleue qui montre la trame est restée accrochée à une patère avec son bleu de travail et remplacée par un chapeau de feutre noir, et je lui trouve grand air. Maman Blanche, dans sa belle robe jaune, est coiffée d'un grand chapeau de paille neuf, de couleur assortie. Je porte une espèce de chemisette de soie bleutée qui ressemble à un corsage, et une culotte courte de velours bleu. Nous chaussons nos sabots vernis du dimanche. Sur le seuil, Louis qui ferme la marche se retourne, retire la clé cachée dans

l'entrebâillement des volets, l'introduit dans la serrure, lui fait faire deux tours et la replace soigneusement au même endroit.

Ayant franchi la haute haie des dahlias qui me dominent de toute leur tête et traversé le potager, j'arpente le pré, derrière la maison, soulevant à chaque pas une nuée de papillons au printemps, de petites sauterelles grises l'été. J'explore à quatre pattes l'herbe haute qui recèle comme une jungle des collines et des vallées peuplées de monstres ; grosses sauterelles vertes et effrayantes, scarabées bousiers (*herbeuille marde*, remue merde, en patois) aux carapaces noires et brillantes comme des armures, araignées veillant au centre de leur toile, colonies de fourmis. Un jour, en suivant une de leurs colonnes, j'ai découvert le cadavre à-demi dépecé d'un orvet. Quand je revins, le soir, les fourmis dormaient dans leur forteresse, et je ne retrouvai pas trace du petit reptile.

Ce matin, la rosée blanche couvre le pré jusqu'au petit bois dont le feuillage épais jaunit. La cime des grands chênes s'estombe dans la brume.

L'harmonium retentit sous les voûtes de l'église, vaste comme une cathédrale. Il accompagne le chant nasillard des filles rangées à notre gauche et étroitement surveillées par la Martine, la bonne du curé. Elles font face aux garçons, dans le chœur orné d'une foule de drapeaux tricolores qui s'inclinent sur leur hampe ornée d'un fer de lance jaune.

J'ai suivi Louis, appelé en renfort, dans l'étable des voisins. Ils craignent de perdre leur meilleure vache, qui vèle difficilement, mais ne songent pas à appeler le vétérinaire. De toute façons, disent-ils, il arriverait trop tard. La pauvre bête, couchée sur la

paille, arque de temps à autre son dos maigre dans un effort désespéré. Enfin deux pattes du veau apparaissent. Les deux hommes passent une corde autour et tirent avec précaution, tandis que la mère redouble d'efforts. Lentement, le nouveau-né est entièrement dégagé. On le fait glisser vers la tête de sa mère épuisée. Elle le lèche pourtant, à grands coups de langue. Bientôt le petit veau se dresse sur ses pattes graciles. Les femmes versent un canon aux deux accoucheurs, qui s'essuient le front d'un revers du bras avant de porter le vin à leurs lèvres.

MORGEOT

Morgeot, dans le canton de Château-Chinon, est un bourg du Haut-Morvan que rien, *a priori*, ne distingue. La route communale s'y élargit simplement, passées les premières maisons, en une espèce de place irrégulière bordée par quelques commerces : boulangerie, épicerie, auberge, un petit atelier de mécanique automobile qui travaillait surtout l'été, quand venaient les Parisiens et dont le patron conduisait le seul taxi qu'on pût trouver à trois lieues à la ronde.

En sortant de l'école, les gamins passaient volontiers un moment à la forge, où le maréchal-ferrant permettait à l'un d'eux de tirer la chaîne du gros soufflet noir ; à chaque souffle, le charbon rougeoyait dans le foyer où quelque pièce de fer était chauffée à blanc avant qu'on ne la saisisse au moyen de longues pinces et qu'on la batte sur l'enclume à grands coups de marteaux. Plus loin, le sabotier, petit homme chauve qui chaussait toute la commune de gros sabots sculptés dans un bloc de bois, et munis d'une bride de cuir qui ménageait les cous de pieds des hommes douilletts (je n'en voulus jamais) et des femmes ; pour les plus coquettes, il ménageait un vide entre cette bride et la pointe du sabot, découvrant ainsi le dessus du pied. Cet artiste, qui ornait ses œuvres de motifs floraux très stylisés et gravés au burin, avait aussi ses admirateurs, mais en moins grand nombre, ainsi que son voisin le menuisier-charpentier. L'autre côté de la place était bordé par la haute muraille percée de vitraux de l'église de style pseudo-roman qui avait été reconstruite au XIX^e siècle, comme beaucoup de ses sœurs morvandelles.

En face de la boucherie, le petit abattoir se cachait derrière l'église, non loin du monument aux morts. Il exerçait sur les gamins du village une fascination à laquelle je n'ai pas échappé.

Les mises à mort étaient, avec la fête patronale, les foires et le passage annuel de quelque cirque miteux, le seul spectacle qui nous était offert. Tantôt c'était une de ces grandes vaches blanches de race charolaise qui avaient depuis longtemps remplacé la race autochtone ; le boucher, gros homme robuste et sanguin, entravait d'abord avec l'aide de son commis la pauvre bête que l'odeur du sang faisait trembler, puis il l'assommait d'un coup de maillet au front, la suspendait tête en bas, et l'égorgeait. L'animal saignait longuement. Enfin les spasmes de l'agonie cessaient, le dépeçage pouvait commencer et nous partions. Tantôt c'était un mouton qui subissait à peu près le même sort, mais le coup était porté, je crois, au sommet de la tête. Quant aux porcs, ils étaient abattus à domicile par les paysans ; c'était l'occasion d'une grande fête que nous appelions « la Saint Cochon ».

Entre le parvis de l'église et le bâtiment qui réunissait la mairie et les écoles commençait l'autre rue du village, qui rejoignait la route départementale reliant Autun à Château-Chinon. Longue d'environ deux cents mètres, elle était bordée par le presbytère caché derrière de hauts murs et par les maisons les plus cossues du bourg. Elles appartenaient pour la plupart à des retraités et à des commerçants, à l'exception du Château, nom pompeux que les villageois donnaient à une assez belle maison bourgeoise d'un étage, la seule qui eût pignon sur rue. À travers ses grilles qui ne s'ouvraient guère que lors des rares séjours du colonel de Morgeot et de sa famille, on pouvait voir à gauche les hautes fenêtres et le perron composé de trois marches arrondies que protégeait une marquise, et à droite les communs. Entre les deux, la cour pavée qui me paraissait vaste était fermée, au fond, par une haie de buis soigneusement taillée qui dissimulait le jardin aux regards et augmentait le mystère. Malgré les idées que m'inculquait Louis, je ne laissais pas d'être impressionné par cette maison, le grade et la

particule de son propriétaire. Je ne croisais que rarement dans la rue le couple des vieux serviteurs revêches ; leurs maîtres ne se mêlaient pas davantage à leurs anciens serfs.

Notre *mâyon* (maison), l'une des plus modestes du village, l'avant-dernière à gauche, n'était séparée du carrefour que par une ferme qui alignait d'un seul tenant les trois pièces d'habitation, la grange, l'*écurie* (le patois ne connaît pas le mot *étable*) précédée du tas de fumier. Le dernier bâtiment était un hangar situé à l'angle de la rue et de la départementale. Y étaient rangées les machines agricoles tractées par vaches ou bœufs et chevaux ou ânes, qui restèrent en usage dans la région jusqu'au milieu des années 1950 : charrue tout en fer qu'on appelait *brabant*, rouleau et herse, faucheuse et moissonneuse mécanique, chariots et carriole, les brancards levés vers le ciel...

LES FOLIOT

Louis Foliot et sa femme Blanche, née Barbotte, étaient des enfants du pays mais avaient fait carrière en région parisienne. Louis, fils unique d'un paysan très pauvre qui ne joignait les deux bouts qu'en menant de front l'exploitation de ses trois champs et les métiers de maçon et de couvreur de chaume, y avait été appelé sous les drapeaux, après avoir appris et pratiqué au pays le métier de maçon dès l'âge de onze ans. Ses cinq ans de service accomplis, rien ne le rappelait au pays, sauf le souvenir de Blanche, sa *boune amie*. Il avait repris son métier de maçon, puis participé dès son ouverture, en 1898, au chantier de la ligne n° 1 du métro qui l'avait conduit jusqu'à la gare de Lyon simultanément reconstruite, le tout en prévision de l'Exposition universelle. À la fin des travaux, recommandé par son chef de chantier qui avait des relations, il avait été embauché au P.L.M. comme cheminot ; il avait vingt-huit ans.

1900 fut pour Louis l'année de tous les bonheurs ; il revint passer quelques jours au pays et repartit marié avec Blanche qui l'avait fidèlement attendu ; elle était sur le point d'atteindre ses vingt-cinq ans et n'échappa que de justesse à la coiffe de Sainte Catherine. On était en mai et leur voyage de noces se fit à l'Exposition Universelle, dont toute leur vie ils aimèrent évoquer les souvenirs éblouis ; à travers les pavillons bâtis pour la circonstance sur les bords de la Seine, n'avaient-ils pas visité le monde entier, de l'Angleterre à la Suède et à la Turquie en passant par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie ? de l'Espagne à la Russie, à la lointaine Asie et aux États-Unis ? Et puis Paris s'était orné, comme pour accueillir Blanche, de portes monumentales comme celle de la place de la Concorde et de monuments orgueilleux, d'un style inouï, qui célébraient le Progrès, comme la tour Eiffel et le Palais

de l'Électricité dressés sur le Champ de Mars, face au palais néo-byzantin de briques et de pierre du Trocadéro.

Le jeune couple avait loué et meublé avec le plus clair de ses économies un petit deux pièces, à Villeneuve-Saint-Georges, non loin de la gare de triage où Louis avait été affecté en qualité d'aiguilleur. Pendant que son mari travaillait, Blanche ne restait pas inactive ; bientôt embauchée comme cuisinière dans une maison bourgeoise, elle ne s'interrompit que quelques mois à la naissance de sa première fille, Jeanne, en 1901 et fit le sacrifice de toute une année quand naquit la seconde, Marie, en 1905. Louis et Blanche perdirent leurs parents entre 1910 et 1914, et ils décidèrent d'acheter à Morgeot une maisonnette en assez piteux état que Louis entreprit de relever et d'embellir pour leurs vieux jours.

Notre maison, sans étage mais pourvue d'un grenier qui me paraissait vaste et d'une grande cave, était une classique bâtisse morvandelle aux épais murs de granit percés devant comme derrière d'une porte et d'une seule fenêtre dont l'étroitesse avait été calculée pour échapper à l'impôt sur les portes et fenêtres, destiné à frapper... les propriétaires de châteaux et qui obligeait les paysans à dormir dans un air vicié. Séparée de la route par une petite cour close par un mur bas, elle ne comportait qu'une ancienne grange (c'était l'atelier de Louis qui y entreposait son bois de chauffage) et deux pièces. La *salle*, me paraissait immense, et était assez grande pour contenir une haute cheminée qui occupait tout un mur et n'avait plus qu'une fonction décorative, un petit mirus ayant été placé en son centre afin d'assurer le chauffage au cours de nos rudes hivers, deux grands lits très hauts, l'un pour le couple, l'autre pour les enfants, et l'une de ces fausses salles à manger Henri IV qui firent la fortune du faubourg Saint-Antoine et la gloire de tant de petits-bourgeois et

d'ouvriers économes. Le dressoir offrait le spectacle d'une belle vaisselle dont Blanche était très fière et que je n'ai jamais vu servir, ce qui lui valait des plaisanteries sans méchanceté de la part de son mari et la jalousie sournoise des autres villageoises. La salle communiquait avec la cuisine, plus petite parce qu'elle partageait l'arrière de la maison avec le *toit* des poules. On y avait exilé l'indispensable maie paysanne. Une grande cuisinière et une pompe de fonte noire posée sur l'évier de pierre – autre luxe indécent – en constituaient le principal ornement.

Mais la principale source de l'envie dont ils étaient l'objet et ne se doutaient guère était que Louis, dès 1933, avait fait valoir ses droits à la retraite et que le couple, ayant marié ses deux filles, avait pu revenir au pays avec ses beaux meubles, une pension assez mince à vrai dire, mais qui suffisait à leurs besoins, les talents de bricoleur et de jardinier de Louis aidant, tandis que Blanche était de temps à autre sollicitée comme cuisinière dans les bonnes maisons, à l'occasion de quelque fête...

INFLUENCES

Comme tout le monde, j'ai été profondément marqué par les mœurs, les faits et gestes, les croyances et les discours de ceux qui ont veillé sur ma première enfance.

Maman Blanche, femme discrète et toujours souriante, offrait malgré son âge mieux que des vestiges de la beauté qu'elle avait reçue en partage. C'était une femme de taille moyenne toujours alerte, et si son corps avait sans doute un peu épaissi, il conservait une harmonie rare chez les paysannes de sa génération. Ses traits réguliers et très doux étaient éclairés par des yeux pleins de bonté. Seules ses mains rudes que des rhumatismes commençaient à déformer témoignaient d'un long passé de travail. Ayant le goût de l'ordre et d'une propreté méticuleuse, elle était toujours occupée à quelque tâche, et ne prenait de repos que le dimanche, où elle ne manquait jamais la messe. Très pieuse sans être bigote, elle m'a enseigné mes premières prières et m'a familiarisé très tôt avec l'idée de la mort, si effrayante aux yeux de nos contemporains et dont elle se faisait une idée si belle et si consolante que je ne l'ai jamais redoutée, bien que j'aie perdu de bonne heure sa foi naïve. Je ne l'ai jamais entendue avoir la moindre dispute dans son ménage, et sans me punir ni m'accabler de reproches, elle me montrait par le raisonnement et la persuasion, si je faisais quelque sottise, que j'avais eu tort et qu'il ne fallait pas recommencer. Et ce, avec tant de douceur et d'affection que je me repentai aussitôt.

Louis était assez grand pour son époque, même si sa silhouette maigre et nerveuse commençait à se tasser. Il aimait évoquer les grands moments de son existence, la dureté de son premier métier en un temps où le droit du travail n'avait guère de contenu, l'imbécilité des chefs et de l'instruction reçue pendant son interminable service militaire. En 1914, il avait été mobilisé sur

place comme beaucoup de cheminots à cause du rôle stratégique des chemins de fer, aussi n'avait-il pas grand chose à dire de la première guerre mondiale, sinon que ç'avait été, selon le témoignage de ceux de ses amis qui en étaient revenus, une ignoble boucherie. Autodidacte (il ne s'endormait jamais sans lire quelques pages), il avait complété son information avec les témoignages du *Civilisation* de Georges Duhamel, de *L'Enfer* de Barbusse et du *Crapouillot* qu'il me fit découvrir de bonne heure avec beaucoup d'autres livres de sa petite bibliothèque qui réunissait le meilleur et le pire, de grands classiques et des ouvrages de vulgarisation de bas étage, et même un traité populaire d'astrologie. Ses grands combats s'étaient déroulés sur le front de la guerre des classes. Souvent, il m'a raconté la grande grève de 1920 : « Ça a commencé le matin du 25 février quand la direction a rejeté les revendications des ateliers de Villeneuve-Triage. Ils ont entraîné ceux de Paris, de Charenton et de Villeneuve-Saint-Georges. Le lendemain et le mardi la Compagnie a commencé à faire pleuvoir les révocations et le gouvernement a mobilisé le reste des cheminots le 28. Les autres compagnies, Paris-Ouest et Paris-Nord nous ont suivi, nous, les gars du P.L.M., et enfin ceux de l'Est dès le lendemain. Début mars, le gouvernement s'est dégonflé, et on a repris le travail. Mais Millerand n'a pas tenu ses promesses, aussi les syndicalistes révolutionnaires ne voulaient pas en rester là ! Le 1^{er} mai, ils ont lancé une grève générale, et il y a eu deux morts à Paris, alors les dockers, les marins, les métallos, les mineurs sont entrés dans la danse le 3 et des dirigeants syndicaux ont été arrêtés. Et puis ça a traîné, la C.G.T. a demandé le 15 de reprendre le travail, et le 28 tout était fini, dix-huit mille cheminots ont été mis à pied d'un coup, les syndicalistes les plus engagés et les jeunes qui n'avaient pas encore de contrat définitif ; on leur avait promis de les

soutenir en cas de licenciement, et on les a lâchés ! »

S'il ne pardonna jamais à la C.G.T., la revanche du Front populaire le réconcilia avec les socialistes. Il évoquait souvent, avec émotion, les grandes grèves de mai et juin 1936, l'occupation des entreprises et les grandes conquêtes sociales de l'époque : congés payés, semaine de quarante heures, conventions collectives. Mais la capitulation de Léon Blum abandonnant l'Espagne aux fascistes, puis celle de Daladier à Munich en 1938 lui avaient laissé beaucoup d'amertume et il y revenait si souvent à la fin de sa vie que le petit enfant que j'étais alors ne devait jamais l'oublier. Ouvrier, il avait eu l'expérience de la lutte des classes et resta foncièrement socialiste, mais il avait gardé de son enfance des sentiments patriotiques que l'approche de la guerre ne fit qu'exacerber.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

C'est l'odeur du café qui m'éveillait, à l'heure où pointait l'aube. Je sautais aussitôt du lit et courais rejoindre à table Papa Louis et Maman Blanche, leur tendant le front au passage pour le baiser du matin. Le petit déjeuner, café au lait et tartine de pain et de confiture, était vite expédié, après quoi Maman Blanche procédait soigneusement à ma toilette ; cette opération consistait à me frotter énergiquement la figure avec le coin d'une serviette trempé dans l'eau froide et savonneuse d'une petite cuvette de fer bleue, avec une attention particulière pour les oreilles ; mes cheveux, coupés très court par Louis, n'appelaient pas de coup de peigne. Après quoi, j'étais libre pour la journée.

J'aimais suivre Louis dans ses expéditions matinales, dont selon les saisons il rapportait pissenlits ou panais sauvages pour les lapins logés à l'étroit dans quatre clapiers de ciment abrités par un toit de tôle, près du poulailler, champignons de couche cueillis dans les prés alentour, cèpes, morilles, chanterelles et girolles récoltés dans le petit bois. Nous les mangions sautés, à la crème, en omelette, et Maman Blanche en faisait d'abondantes conserves, comme des légumes et des fruits du jardin avec lesquels, elle préparait de délicieuses confitures. Les trois repas étaient légers, mais s'y ajoutaient la soupe de dix heures accompagnée d'un peu de fromage ou de jambon, et la collation de quatre heures. À la tombée de la nuit, nous dînions d'une soupe à la lueur d'une ampoule de 40 watts qui était le seul appareil électrique de la maison, je faisais ma prière et nous allions nous coucher.

J'accompagnais aussi Maman Blanche dans divers travaux ; j'aimais l'observer dans sa cuisine et en ai gardé quelque talent et ses meilleures recettes. Chaque semaine, je la suivais au lavoir (le *crau*), où elle portait sa lessive dans une brouette avec une brosse

de chiendent, un savon de Marseille et un battoir de bois, le *tapou* ; pendant qu'elle frottait, tapait, rinçait et essorait son linge, je pataugeais dans le ruisseau, tentais sans succès d'attraper les petits poissons qui me glissaient entre les doigts, et recherchais dans les trous des berges des écrevisses, qui étaient alors nombreuses. Chaque jour aussi, je l'accompagnais chez l'épicier qui réunissait dans sa petite boutique odorante des articles relevant de l'épicerie, de la confiserie, de la quincaillerie et de la mercerie, et chez le boulanger où elle achetait une couronne qu'elle mettait à rassir au moins deux jours avant de l'entamer ; le pain se vendant au poids, j'avais droit à la *pesée* qui complétait la couronne ; longtemps, ce fut pour moi la seule occasion de goûter du pain frais. Quant au boucher, on ne s'y risquait pas plus d'une fois par mois, en hiver, pour le pot-au-feu.

Les Foliot consacraient une partie de leur journée au jardin, qui assurait l'essentiel de notre alimentation, avec les produits de la basse-cour et le jambon salé que leur fournissait leur fille ; il pendait à une poutre, enveloppé dans un sac de linge blanc. Maman Blanche s'occupait surtout des fleurs ; hortensias et rosiers qui ornaient le devant de la maison (encore un luxe rare, à l'époque, dans nos campagnes), glycines courant sur la façade arrière et qui, à travers la cour étroite rejoignaient la haie de dahlias, les glaïeuls, le parterre de cosmos, de myosotis, de pivoinés, de tulipes, de petites marguerites ou de pensées. Au-delà s'étendait le potager, domaine incontesté de son mari, qui trouvait encore le temps, surtout en hiver, de consacrer quelques heures à une partie de cartes qui se jouait entre quelques retraités, à l'auberge, autour d'une chopine.

Je consacrais une bonne partie de mon temps à jouer, seul ou avec les deux petites filles de la ferme voisine, dont nous n'étions séparés que par un muret en partie effondré, que j'appris de bonne

heure à franchir, dès que je surmontai la peur que m'inspiraient les monstres qui peuplaient leur cour boueuse ; porcs géants qui venaient me flairer, dindons vindicatifs et jars agressifs. Le dimanche, après la messe où nous nous rendions tous trois (mais Papa Louis nous attendait à l'auberge avec d'autres libres-penseurs) et quand le temps le permettait, nous allions déjeuner à la *ferme* (ferme) des Chapuis, isolée à deux kilomètres de Morgeot. La côte était rude, et j'ai eu à souffrir du jour où l'on décréta que j'étais trop lourd pour être porté, mais la perspective du repas de fête que tante Jeanne nous préparait, et surtout celle des desserts somptueux qui le couronnerait – *galettes* diverses, brioche et crème au chocolat, me donnaient du courage. Pour digérer, les adultes faisaient le tour des champs, et je jouais avec ma cousine Alice, qui n'avait qu'un an de moins que moi, et me tint lieu de sœur.

LES VISITEURS

Peu de gens entraient chez nous, non que les Foliot fussent d'un naturel sauvage – ils aimaient au contraire la compagnie – mais pour diverses raisons ; d'abord, parce que les paysans, en dehors du travail, de l'auberge où n'entraient que les hommes et des grandes fêtes rituelles qui marquaient les principales étapes de leur vie – baptêmes, communions, mariages et enterrements donnant lieu à de joyeuses agapes – trouvaient peu de temps à consacrer à la sociabilité depuis qu'ils avaient renoncé aux veillées que je n'ai jamais connues et qui ont disparu, je crois, quand les femmes ont cessé de filer la laine ; ensuite, parce qu'ils étaient trop pauvres pour recevoir ; enfin parce que la maison était trop petite pour préparer et accueillir un festin familial.

Une fois l'an, le curé rendait visite à chaque foyer de sa paroisse. C'était un homme athlétique et jovial, dans la force de l'âge, qui vivait maritalement avec sa bonne, ce qui valait à l'homme un surcroît de considération de ses paroissiens, et leur mépris à la pauvre Martine. Louis le recevait poliment, parlant de la pluie et du beau temps pendant que Blanche passait le café, puis il s'excusait et se réfugiait dans son jardin tandis que sa *fonne* entamait une pieuse conversation avec le prêtre. Parfois, Blanche recevait la visite d'une femme qui venait l'embaucher à l'occasion de quelque banquet, parfois c'était un fermier qui venait demander un coup de main à son mari pour rentrer précipitamment une récolte menacée par la pluie ou à l'occasion du passage de la batteuse. Il arrivait aussi que tante Jeanne qui continuait à cuire elle-même son pain et chargeait sa mère de la plupart de ses achats à l'épicerie viennoise au bourg pour faire quelque course imprévue, ce qui donnait aux deux femmes l'occasion de papoter.

La seule visite quotidienne assurée était celle du facteur, qui

commençait sa longue tournée par notre rue. En général, Papa Louis l'attendait dehors pour lui faire gagner du temps, parce qu'on n'espérait guère de courrier en dehors du journal *Paris-Centre*, le seul lien qui, avec *Le Pèlerin*, hebdomadaire catholique destiné à Maman Blanche, nous mît en communication avec la région et le vaste monde. Pourtant il arrivait parfois qu'il entre chez nous et accepte un *canon*, le verre de vin qui était la marque indispensable de l'hospitalité morvandelle. Les principales occasions en étaient le mandat mensuel de la pension de Louis, les très rares lettres des collègues retraités qui étaient restés en relation avec lui – il y eut aussi quelques faire-part de décès bordés de noir – et de temps à autre une lettre, un colis ou, s'ils faisaient un voyage, une carte postale des Parisiens.

C'est ainsi que nous nommions tante Marie et son époux. Contrairement à sa sœur qui était revenue au pays en 1919 pour se marier, la cadette avait fait preuve très tôt d'un esprit aventureux et s'était embauchée à quatorze ans comme vendeuse chez un boulanger de Villeneuve-Saint-Georges avant d'entrer deux ans plus tard au service du frère de celui-ci, qui tenait une grande épicerie de luxe, rue de Passy. Elle avait bientôt épousé, en 1925, le premier commis, Jean Montfort. Leurs patrons, qui appréciaient leur gentillesse et leur compétence, s'en firent des amis et en 1930, à l'âge de la retraite, leur proposèrent de prendre leur succession ; ils se contenteraient d'un premier versement correspondant à ce qu'ils avaient pu économiser jusque-là, et les jeunes s'acquitteraient du reste à leur rythme, en dix ans, moyennant un petit intérêt qui diminuerait à chaque remboursement. En 1939, les tourtereaux avaient fini de payer leurs dettes et quittaient leur entresol pour un quatre pièces, rue Pergolèse.

Les Parisiens ne venaient guère qu'une fois par an, au mois d'août, et séjournaient chez les Chapuis mais nous consacraient beaucoup

de leur temps, nous emmenant en excursion avec la petite Alice dans leur voiture qui grossissait au fil des ans. N'ayant pas d'enfants – les médecins avaient déclaré que Marie resterait stérile, à leur grand désespoir – ils nous témoignaient beaucoup d'affection et nous gâtaient excessivement. C'est ainsi que nous avons eu droit à des jouets d'un luxe inédit dans nos campagnes ; poupées richement vêtues, dînette, cuisine miniature et même une salle de classe avec bancs, pupitres, tableau noir et élèves de celluloïd vêtus des indispensables blouse grises ou noires de l'époque ; ce jouet a sans doute contribué à la vocation de ma cousine ; pour moi, ce furent un ours en peluche, des soldats de plomb (je revois encore les premiers ; dix Indiens collés au fond d'une boîte où poussaient des arbres dont les palmes étaient des plumes vertes), des voitures et même un train mécanique...

LA GUERRE

Cependant, les nuages s'accumulaient sur l'Europe, et je sus un jour que nous étions en guerre avec l'Allemagne. Mes deux oncles furent mobilisés et disparurent ; le mari de Jeanne fut envoyé dans les Ardennes pour conduire des équipages du Train, celui de Marie fut choisi comme chauffeur par un brave commandant. Papa Louis, en raison de son âge, fut le seul à rester au foyer et se porta avec Blanche au secours de Jeanne et de ses beaux-parents qui exploitaient la ferme avec leurs enfants et se trouvaient brusquement privés de deux hommes, le patron et son commis. Ainsi nos vies minuscules étaient-elles à leur tour bouleversées par la tourmente.

Je suppose que pendant plusieurs mois, nos familles reçurent régulièrement des nouvelles rassurantes du Front, mais le seul souvenir que j'aie gardé de la « drôle de guerre » est d'avoir souvent dormi à la ferme, où l'on m'hébergea pour m'éviter la fatigue des trajets. Puis les adultes se firent plus soucieux, on se mit à parler de l'offensive allemande et de l'invasion. La percée des Ardennes où servait l'oncle Chapuis, surtout, dut inquiéter nos familles. Les premiers réfugiés de Belgique et du Nord, pour la seconde fois en un quart de siècle, commencèrent à arriver à l'automne 1939, et deux familles s'arrêtèrent bientôt à la ferme, rejointes plus tard et pour peu de temps par des Parisiens. Quant à l'oncle Jean, personne ne savait au juste où il se trouvait...

Il fut le premier à réapparaître. Nous dormions à Morgeot pour assister à la messe de dix heures, ce dimanche matin, quand les vieux qui avaient le sommeil léger furent réveillés par trois coups discrets frappés à la porte. Comme ils se consultaient pour savoir s'ils devaient ouvrir à cette heure indue, les coups reprirent, assez fort pour m'arracher à mon tour à mes rêves. Papa Louis

s'approcha de la porte et demanda :

« Qui est là ?

- Ouvrez, c'est Jean, votre gendre ! »

Maman Blanche alluma la lampe à pétrole et ouvrit, éclairant le visage hâve et mal rasé de mon oncle et son uniforme tout froissé.

Papa Louis referma la porte à double tour et demanda à son hôte inattendu :

« D'où viens-tu ? J'espère que tu n'as pas déserté ?

- Déserté ? Vous plaisantez ! Ce n'est pas une retraite, c'est une débandade, et pour une fois les officiers sont en tête ! Dans notre secteur, mon commandant a donné le signal, en se sauvant le premier, en catimini. Il m'a dit ; "C'est foutu, on ne va quand même pas se faire prendre bêtement, prépare la voiture pour minuit, mais sois discret, je regagne mes foyers, après tu pourras rentrer chez toi !" Comme notre route passait par Autun, je l'ai plaqué avec sa fichue bagnole pendant qu'il dînait, j'ai emprunté un vélo que j'ai laissé dans les bois avant d'arriver, et me voici avec une journée de conduite et près de quarante kilomètres dans les jambes. Tout ce que je vous demande, c'est un morceau de pain, une journée de repos et surtout des vêtements civils ; je repartirai la nuit prochaine pour la gare de Corbigny, et avec un peu de chance je serai bientôt chez nous ! »

Il n'y avait pas grand chose à répliquer. Maman Blanche battit trois œufs en omelette, y adjoignit deux grosses tranches de jambon, un pot de confitures et un grand bol de café que notre héros avala en un clin d'œil avant de se jeter sur mon lit où il s'endormit incontinent. Papa Louis courut jusqu'à la ferme avant que les voisins ne s'éveillent et en revint avec un costume de son autre gendre, qui était aussi grand que son beau-frère, mais plus gros, si bien que le pauvre Jean, quand il essaya ses nouvelles hardes à son réveil, c'est-à-dire vers vingt heures, y flottait de

manière un peu ridicule mais, comme dit son beau-père : « À la guerre comme à la guerre, tu ne serais jamais entré dans mes frusques ! » Notre dîner fut plus tardif et plus long que d'ordinaire, et ce n'est qu'à la nuit tombée que mon oncle, redevenu civil, repartit pour récupérer « son » vélo et s'enfoncer dans la nuit. Le surlendemain, ma tante Marie appela la boulangère, seule commerçante à disposer d'un téléphone, pour nous faire dire que « le paquet était bien arrivé ». Ce fut le premier des messages personnels qui ont intrigué et amusé mon enfance ; du moins celui-ci était-il parfaitement clair, et tout le monde fut soulagé, mais l'aventure laissait beaucoup d'amertume à Papa Louis, blessé dans son sens de l'honneur et ses sentiments patriotiques.

LES FRANCS-TIREURS

Louis Foliot, qui avait traversé deux guerres sans y participer, après avoir été conditionné par l'école républicaine et par cinq années de service militaire à relever le défi allemand en éprouvait, je crois, sinon de la honte, du moins un sentiment de culpabilité que la débandade de nos armées et la fuite de son gendre, qu'il ne pouvait considérer que comme une désertion, ne faisaient qu'aggraver. Lui que j'avais toujours connu si gai et si actif restait assis des heures entières, accoudé à sa table, taciturne et perdu dans une rêverie morose, quand les travaux urgents de la ferme lui laissaient un répit. Les seuls moments où il s'animait étaient au retour de sa tournée quotidienne à l'auberge où, faute d'autres sources d'information, couraient les bruits les plus extravagants, et où les conversations s'arrêtaient subitement si par extraordinaire quelque voyageur de passage y entraît, car on se méfiait des espions, contre lesquels la propagande gouvernementale ne cessait de mettre en garde.

Un soir, il rentra très excité d'un de ces conciliabules. Des paysans de La-Croix-Milan avaient fait prisonnier un éclaireur allemand et l'avaient conduit sans douceur à la gendarmerie de Château-Chinon, il était donc possible d'arrêter l'ennemi, on n'était pas plus manchots que ceux de Mhère, et le grand Phili avait proposé de s'organiser. Les copains viendraient après dîner pour arrêter leur plan de combat, il faudrait que Blanche rapporte deux chopines de la cave ! En attendant, le vieil homme se rendit dans son atelier et en rapporta, dissimulé dans un vieux pardessus, un antique fusil de chasse à deux coups dont il ne s'était jamais servi, à ma connaissance, et se mit en devoir de le nettoyer avec le plus grand soin. La pauvre Blanche hochait la tête et lui remontrait que le grand Phili était un bon à rien, et surtout pas à la guerre puisque

l'armée n'en avait pas voulu ; comme d'habitude, il voulait faire l'intéressant et il n'y avait que de vieux fous pour le suivre ! On savait bien que derrière les éclaireurs, il y avait une armée puissante à qui rien ne s'opposait et qui écraserait sans même les voir quelques francs-tireurs, s'il s'en trouvait sur son chemin !

Mais le Louis gardait un silence buté. On mangea la soupe plus tôt qu'à l'ordinaire afin que je dorme quand se tiendrait le conseil. J'étais bien trop excité pour trouver le sommeil, et trop curieux pour le chercher, mais je feignis de m'endormir aussitôt en prenant soin de me mettre sur le côté gauche, pour bien voir la salle.

Le grand Phili était un gaillard sympathique qui n'avait pas trente ans, et dont les manières que je devais reconnaître plus tard comme imitées des cow-boys du cinéma ne laissaient pas de m'en imposer. Il entra le premier, comme le doit un chef, et le reste de ses troupes ne tarda pas à affluer ; elles se composaient, outre Papa Louis, de quatre anciens combattants qui pénétrèrent l'un après l'autre, vétérans glorieux mais chenus de la guerre de 14-18 ; je n'avais jamais vu tant de monde assemblé chez nous ! On commença par faire l'inventaire des armes disponibles ; chacun disposait d'un fusil de chasse à deux canons et à chiens et de munitions en quantités suffisantes, car tous à l'exception de Papa Louis étaient des chasseurs expérimentés, et le Gustave avait même rapporté de ses campagnes une baïonnette allemande qu'il affirmait avoir prise de haute lutte. L'armement était donc amplement suffisant, et l'on passa à la tactique à suivre. Tous étaient d'avis qu'il n'y en avait pas d'autre que l'embuscade ; les chasseurs en avaient l'expérience, et nos routes bordées de forêts touffues et de buissons s'y prêtaient à merveille. La discussion fut en revanche longue et acharnée sur les deux points suivants ; il y avait deux routes à garder, la communale et la départementale ; fallait-il diviser nos forces pour les surveiller toutes deux, quittes à

ce qu'un des détachements rejoigne l'autre à travers bois aux premiers coups de feu ? Et sinon, d'où viendrait l'ennemi ? Le grand Phili tenait à avoir toute son armée sous ses ordres directs, et l'on finit par admettre que les Boches ne pouvaient passer que par la départementale. Je commençais à m'endormir mais le choix du lieu de l'embuscade ne posa pas de problème, on se donna rendez-vous pour le lendemain à huit heures, et l'on but un dernier canon à la victoire avant de se séparer.

Des coups de fusil me réveillèrent en sursaut ; il faisait grand jour, l'horloge marquait sept heures et demie, et je compris qu'on frappait seulement très fort à la porte. Le Gustave, du seuil, cria : « Louis, cache ton fusil, les Boches sont arrivés par la communale et sont à l'entrée de la rue ! »

L'INVASION

C'était, je l'ai vérifié depuis, le mardi 16 juin 1940. Tandis que Papa Louis passait par derrière pour cacher son fusil, qu'il avait de nouveau enveloppé dans le vieux pardessus, dans quelque recoin de son atelier, je courus jusqu'à la route, d'où j'aperçus une drôle d'auto qui avait déjà dépassé l'église et précédait une masse confuse venant de la place. Maman Blanche sortit à son tour, me rappela et nous sommes restés pendant plus d'une heure, du moins dans mon souvenir, debout derrière le petit mur, elle me serrant très fort contre elle, à regarder comme tous les habitants du bourg – Papa Louis nous avait rejoints et la tenait par l'épaule – l'étrange spectacle qu'offraient les envahisseurs. C'était une troupe hétéroclite et, je m'en rends à présent compte, équipée de façon assez archaïque. À la suite de ce qu'un voisin nomma une autochenille venaient dans un désordre apparent des cavaliers, des fantassins en tenues vert-de-gris, avec de lourds casques, suivis de curieuses marmites roulantes traînées par des chevaux (elles devaient dater de la guerre précédente) ; parfois passait une moto à laquelle était arrimée une petite voiture qui roulait à son côté et contenait un soldat... Le même voisin nous apprit qu'il s'agissait de side-cars, mot qu'il prononçait à la française, comme tout le monde. Ils tournaient au carrefour en direction de Château-Chinon. Enfin, les derniers disparurent.

Papa Louis consentit à m'emmener sur la place, en quête d'informations. Les Allemands avaient laissé un petit détachement qui occupait la mairie et les écoles, où flottaient déjà des drapeaux à croix gammée. Nous sommes passés devant une sentinelle plus raide que mes soldats de plomb ; je la dévorais des yeux, tandis que mon guide regardait ostensiblement d'un autre côté. Un jeune garçon expliquait à un petit groupe de civils qu'il était passé à

travers bois, et avait vu des Boches dresser leurs tentes dans le grand verger du Thomas, au bord de la départementale et en face du cimetière. On crut d'abord qu'ils allaient s'installer durablement ; une guérite en bois, peinte de curieuses bandes noires, blanches et rouges disposées en V inversés vint abriter la sentinelle, dont la cérémonie de la relève devint un spectacle qu'aucun gamin n'aurait voulu manquer, malgré les interdictions des parents ; trois soldats conduits par un gradé sortaient au pas de l'oie, le fusil à l'épaule ; arrivés devant la sentinelle, ils s'alignaient face à elle et tous se mettaient au garde à vous ; puis sur un ordre aboyé, ils présentaient les armes ; alors commençait une sorte de ballet d'automates à la suite duquel l'un des trois soldats échangeait sa place avec la sentinelle, qui suivait les deux autres. Ils plantèrent aussi un mât à côté de la guérite, et le salut au couleur s'ajouta à la première cérémonie.

Les villageois feignaient d'ignorer cette présence obsédante dont on ne cessait de parler, mais beaucoup de gamins se laissaient amadouer avec des bonbons, malgré l'interdiction formelle qui nous était faite de rien accepter des Boches. Pour l'instant, les paysans n'avaient pas à s'en plaindre, les soldats se montraient « *korrecks* » et leur achetaient sans marchander tout ce dont ils avaient besoin. Ils paraissaient riches, d'ailleurs, et bientôt il ne resta plus rien dans les rares boutiques du bourg. Et puis, tout d'un coup, ils disparurent comme ils étaient venus, avec leur guérite et leur mât, laissant en bon ordre et dans un état de propreté impeccable les bâtiments officiels qu'ils avaient occupés.

En revanche, le verger où ils avaient campé était jonché de boîtes de conserves, de papiers gras et autres déchets et il me sembla, car je m'empressai de m'y rendre avec d'autres enfants, qu'il y flottait une odeur que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs.

Depuis, le bourg n'a jamais subi la moindre incursion des

occupants, mais nous savions que des convois passaient assez souvent sur la départementale, et qu'il occupaient en permanence Nevers, Château-Chinon et Clamecy. Papa Louis, qui aimait la géographie et m'a fait partager ce goût nous expliqua, sur une carte de son grand vieil atlas, que Château-Chinon, qui commande le passage du Nivernais à la Bourgogne et la route de Paris à Vichy occupait une place d'intérêt stratégique, ce dont je ne me sentis pas peu fier. Mais d'autres villes du département comme Cosne-sur-Loire, Decize ou Pougues-les-Eaux eurent aussi le douteux avantage d'abriter une garnison permanente, tandis que des bourgades de moindre importance devaient, par la suite, être disputées entre les maquisards et les Allemands, mais on n'en était pas encore là, et ceci est une autre histoire...

L'ÉCOLE

Longtemps, je suis resté confiné dans un univers féminin. Mais depuis plusieurs mois, j'avais un camarade qui me fit sortir pour la première fois du monde des filles où j'avais toujours fait figure de petit frère plus ou moins dominé. Pierre Berthaud (nous disions *Bertchiaud*) était mon aîné de six mois, ce qui lui avait valu d'être scolarisé dès octobre 1939. Comme il habitait un hameau situé à cinq kilomètres du bourg et que l'école n'avait pas de cantine, ses parents s'étaient arrangés, suivant l'usage, pour qu'il prenne chez nous le repas de midi. Il venait donc par tous les temps, enveloppé les jours de pluie, de neige ou de froidure dans la longue pèlerine bleue ou noire à capuchon pointu qui était, avec la blouse noire ou grise, l'uniforme des écoliers. Il passait chez nous peu après huit heures les jours ordinaires, sept heures le mardi, jour de catéchisme, ôtait ses sabots sur le seuil, nous embrassait et avalait à la hâte le bol de café au lait fumant que Maman Blanche lui avait préparé avec une tartine de confitures, nous disait « à tout-à-l'heure » et reprenait, ragaillard, le chemin de l'école, rejoignant d'autres écoliers qui semblaient glisser dans la nuit comme des ombres silencieuses. Du seuil de notre maison, je les regardais avec envie, impatient et un peu anxieux de me mêler à leurs jeux et à leurs travaux mystérieux.

C'était un enfant grand et maigre, aux traits fins, curieux, remuant et communicatif. Tout en vaquant à mes occupations habituelles, j'attendais impatientement son retour, car nous disposions de deux heures à la pause de midi. Enfin il arrivait en courant de l'école, nous racontait avec volubilité les nouvelles du jour que colportaient les enfants et leurs occupations du matin, tandis que Maman Blanche s'affairait aux derniers préparatifs du repas et mettait le couvert avec notre aide. Papa Louis arrivait bientôt, et

nous pompions l'eau à tour de rôle pour permettre à chacun de se laver les mains avant de passer à table. Le déjeuner, toujours frugal chez nous comme chez les paysans, était vite expédié, et il nous restait encore près d'une heure pour jouer. Quand le temps le permettait, nous courions à travers le pré jusqu'au petit bois où il m'apprit les noms en patois des différents arbres ; le *çâtaigner* (châtaignier), le *fouel ou fô* (hêtre), le *çagne* (chêne) le *varne* (aulne) à ne pas confondre avec la *peute varne* (la laide *varne*, c'est-à-dire la viorne lantane ou manciennne), le *frâgne* (fresne), tandis qu'à l'automne nous allions cueillir les *noûyottes* (noisettes), puis nous avons construit une cabane. Au printemps, il m'apprit à grimper aux arbres et à dénicher les oiseaux. Quand le temps ne nous permettait pas de courir au-dehors, il m'initiait au jeu de billes, l'un des fondamentaux de la culture scolaire en ce temps et en ce lieu, et commença à ma demande à me faire répéter les lettres de l'alphabet sur un beau livre offert par l'oncle Jean et illustré d'un âne, d'un bœuf, d'un cheval, etc., complétant ainsi les leçons de Maman Blanche. Le jeudi, jour chômé pour les écoliers, il faisait encore ses dix kilomètres aller et retour pour nous voir s'il faisait beau, et nous disposions alors d'un temps illimité pour jouer.

À la rentrée d'octobre 1940, j'avais six ans accomplis ; on m'inscrivit enfin en classe enfantine, et ce fut naturellement Pierre qui se chargea de m'y conduire. La cour qui me parut immense était fermée d'un côté par le bâtiment sans étage des écoles, celle des filles tournant le dos à celle des garçons. L'arrière du bâtiment qui réunissait la mairie et la maison des instituteurs fermait le côté d'en face, les sanitaires et le préau, sorte de hangar ouvert sur deux côtés où était entreposée la provision de bois et où les gamins jouaient par mauvais temps faisaient face à la grille d'entrée qui donnait sur notre rue, près de la place.

Sur un coup de sifflet, les élèves s'alignèrent en deux files, la petite classe (5 divisions de 6 à 10 ans) et la grande (deux divisions de 11 à 13 ans plus celle du Certificat d'études). Une institutrice, qui me parut grande et aussi élégante que tante Marie nous fit mettre en rang, prendre nos distances bras tendus, et donna le signal d'entrer. Elle dit aux anciens de s'asseoir dans la rangée de droite, aux places correspondantes à celles de l'année précédente, puis elle appela chacun des nouveaux par ses nom et prénom. À la lettre B il y eut un incident que j'oubliai bientôt ; quand elle appela Basile Bonnet, personne ne répondit ; s'adressant à moi, elle me dit alors :

« Basile, prends ta place !

- Mais Madame, je m'appelle Foliot ! »

Surprise, elle me fixa du regard un instant, sourit et conclut : « Ça ne fait rien, je ne vous appelle que par votre prénom, va t'asseoir ! », et j'allai prendre place à côté du Bachelin, dans la rangée des débutants.

LA RÉVÉLATION

Mon premier travail fut de tracer des bâtons sur mon cahier tout neuf. J'eus d'abord quelque mal à obtenir des bâtons bien droits et d'égale hauteur, mais le plus difficile fut de les faire tenir sur la ligne où figurait le modèle ; ma joie d'accéder enfin au statut enviable d'écolier les tirait invinciblement vers le haut de la page. Mais je m'acharnais, la maîtresse passait de temps en temps parmi nous pour juger de nos progrès, et au moment où la récréation allait sonner, j'eus droit à des félicitations qui me mirent le feu aux joues. Puis je suivis mes camarades et retrouvai Pierre dans la cour.

À notre retour en classe, la maîtresse avait calligraphié avec soin au tableau noir une lettre en caractères d'imprimerie, majuscule et minuscule, en reproduisant le quadrillage de nos cahiers pour donner l'échelle. Elle dit aux grands de se taire et aux petits de lever la main s'ils savaient ce qu'elle avait dessiné ; je fus seul à le faire, et déclarai que c'était la lettre A. J'eus droit à un nouveau compliment, et nous commençâmes à reproduire les lettres sur nos cahiers. Je me tirai avec honneur d'un exercice que j'avais déjà fait par jeu sur mon ardoise à la maison, la seule difficulté nouvelle étant de bien respecter le quadrillage.

Comme j'avais de l'avance sur mes camarades, je pouvais enfin observer la salle, qui me paraissait immense. Nous étions assis par quatre à des pupitres de bois ornés d'encriers de porcelaine blanche. Nos bancs étaient fixés aux pupitres, en deux rangées. Devant le tableau noir qui nous faisait face, le bureau de la maîtresse trônait sur une estrade sur laquelle les grands montaient quand ils étaient appelés à réciter une leçon ou à écrire au tableau. Au fond de la salle, un grand poêle de fonte noire dormait en attendant l'hiver. Quatre fenêtres qui me parurent très grandes et

très hautes éclairaient largement la classe.

À la sortie, le samedi soir, la maîtresse me retint et me tendit un alphabet assez semblable à celui de l'oncle Jean, mais moins beau, et me demanda de le lire à haute voix. Je me tirai assez bien de cette épreuve, ânonnant de mon mieux. « C'est bon me dit-elle, tu passeras dans la deuxième division dès lundi ! » Je rejoignis Pierre Berthaud qui m'attendait dans la cour et n'en croyait pas ses oreilles, et rentrai couvert de gloire à la maison, où cette promotion inquiéta d'abord Maman Blanche ; n'allait-on pas me demander des efforts au-dessus de mon âge ? Mais Papa Louis lui fit remarquer que si j'étais né quatre mois plus tôt, au lieu de perdre un an, je me serais trouvé dans cette division ; en somme, j'avais rattrapé le temps perdu !

À quelques jours de là, comme la récréation de trois heures touchait à sa fin, j'empochai les deux billes de verre multicolores du grand Thomas, le fils du boucher. Décidément, c'était un jour de chance, même si je les avais gagnées de haute lutte ! Thomas, mécontent, me fit remarquer qu'il s'en foutait, que son père, qui était l'homme le plus riche de la commune lui en rachèterait dès ce soir. Un autre joueur, pour ne pas être en reste, déclara : « Moi, mon père est le plus costaud de la commune ! » Je ne voyais pas clairement en quoi Papa Louis se distinguait du commun des mortels, mais une inspiration me vint : « Moi, ma mère est la meilleure cuisinière !

- Ta mère ? lança le grand Thomas avec mépris, mais tu n'as même pas de parents ! »

D'abord interdit, je serrai les poings, prêt à me jeter sur ce menteur. J'avais son âge et étais assez fort, mais il nous dominait d'une demi-tête, et m'aurait sans doute flanqué une raclée. Pierre Berthaud me retint par la manche, et un coup de sifflet annonça la fin de la récréation. Pierre me souffla, en regagnant notre place :

« Calme-toi, je t'expliquerai à la sortie ! »

Nous avons laissé, après la classe, nos camarades partir en courant, et sommes allés nous asseoir sur un banc de la place, près de l'église.

« Tu crois vraiment que les Foliot sont tes parents ? Tu n'as jamais réfléchi à leur âge ? Mais celle que tu crois ta mère aurait eu soixante-cinq ans à ta naissance, et les femmes n'ont pas d'enfant après quarante ans !

- Alors, qui sont mes parents ? Ai-je dit, déconcerté

- Va savoir ! Ta vraie mère t'a abandonné, tu es comme moi, un gosse de l'Assistance ! »

BLANCHE ET LOUIS

Le coup était si rude que je m'enfuis vers la maison sans écouter les appels de mon ami, mais au lieu d'entrer je la contournai et courus vers le pré où je m'effondrai pour pleurer loin des regards. Puis je me pris à réfléchir ; comment n'avais-je jamais mesuré la différence de nos âges ? S'ils avaient été mes parents, Jeanne et Marie auraient été mes sœurs puisqu'elles les appelaient « Père » et « Mère » tandis que je disais « Papa Louis » et « Maman Blanche » et moi, je les avais toujours considérées comme mes tantes ! De nouveau, je fus submergé par une crise de larmes.

Ce fut Blanche qui me réveilla. Elle s'était assise près de moi, dans l'herbe, et m'essuyait doucement les yeux et le nez avec son mouchoir. « Tu vas prendre froid, dit-elle en se levant et me tirant par la main, il est temps de rentrer ! » et elle m'entraîna vers la maison sans ajouter un mot. Elle me tendit la tartine de confitures de mes quatre heures, mais je la refusai en secouant la tête. Elle me prit alors sur ses genoux et me demanda :

« Qu'as-tu donc mon petit, pourquoi ce gros chagrin ?

- On m'a dit que je n'avais pas de parents...

- Allons-donc, il n'y a pas d'enfants sans parents, dit-elle, hésitante. Et nous, qu'est-ce que tu en fais ?

- Je suis un enfant de l'Assistance, comme Pierre et comme la Christiane des Brées... Pourquoi ma vraie mère n'a pas voulu de moi ? Elle est méchante ? »

À ces mots, une larme coula sur la joue ridée de la pauvre Blanche et, honteux, je m'accrochai à son cou pour l'embrasser très fort.

« Tu n'as pas le droit de la juger, Basile, il y a des cas où une mère ne peut pas garder son enfant et l'élever, tu comprendras plus tard...

- Mais alors, je ne m'appelle pas Foliot ?

- Les gens de l'Assistance qui t'ont reçu quand tu venais de naître t'ont appelé Basile, parce que tu es né le 2 janvier 1934, jour de la fête de ce saint, et Bonnet, parce que le tien était très beau.

- C'est donc pour ça que la maîtresse... Mais alors, je ne saurai jamais mon vrai nom ?

- Si, quand tu seras grand, tu pourras le demander, et même rechercher ta pauvre maman ! »

Sur ces entrefaites, Papa Louis entra, et en nous voyant interrogea sa femme du regard.

« Il sait, dit-elle simplement

- Eh bien, n'en parlons plus ! Tu as bien de la chance, me dit-il en m'élevant jusqu'aux poutres, te voilà pourvu de deux mamans ! »

Là-dessus il me fit une grosse bise, prit sa femme par l'épaule, et nous sommes restés ainsi un moment, étroitement serrés.

Chez nous, la vie reprit comme si de rien n'était. J'éprouvais toujours autant d'affection pour mes parents nourriciers, et le leur témoignais de mon mieux, et eux faisaient semblant d'avoir oublié cette scène. De mon côté, je ne fis plus jamais allusion à ma découverte devant eux.

Mais rien, pour moi, ne devait plus être comme avant. Je commençai à prêter attention à des détails qui jusque-là m'avaient échappé. Ainsi, nous avons bientôt reçu la visite d'un monsieur de la ville qui venait depuis toujours sans que je puisse dire la périodicité de ses visites. On l'appelait respectueusement M. l'Inspecteur, il me faisait appeler si je n'étais pas à la maison, m'examinait attentivement, me faisait un peu bavarder et me renvoyait bientôt à mes jeux. Il parlait un moment encore avec Louis et Blanche, leur faisait signer des papiers et repartait. Cette fois-là je sus sans qu'on me le dise qu'il était envoyé par l'Assistance publique. À l'école, je me sentais désormais différent des autres, et il me semblait que sans jamais faire allusion à mon

étrange statut, ils me faisaient sentir cette différence. Je n'étais pas le seul dans mon cas ; c'était une tradition du pays d'élever les enfants abandonnés que l'administration confiait aux paysans. Les familles d'accueil étaient généralement intéressées, car la vie était dure, mais ce n'était certes pas le cas des Foliot ; je me suis depuis rendu compte que je leur coûtai bien plus que je ne leur rapportais. Quoi qu'il en soit, je me sentais plus proche de mes compagnons d'infortune et je me jurai de prouver aux autres que j'étais bien meilleur qu'eux dans tous les domaines.

L'OCCUPATION

Cependant, la France vivait à l'heure allemande. Au village, où les occupants n'étaient pas revenus, on pestait contre les restrictions qui se faisaient de plus en plus sévères, et plus encore contre les réquisitions en nature de haricots et de pommes de terre, marchandises qu'il fallait livrer à Château-Chinon où les soldats tenaient le haut du pavé et se montraient de plus en plus arrogants. Mais en fait, on ne manquait pas de l'essentiel ; on était revenu à l'économie de subsistance du XIX^e siècle, l'idéal étant de vivre en autarcie. On avait étendu les cultures malgré le manque de main-d'œuvre, car beaucoup de foyers comptaient un prisonnier de guerre, ce qui obligeait leurs parents et leur femme à travailler deux fois plus. On avait remis en service les fours à pain, ânes et vaches remplaçaient les moteurs des rares autos et tracteurs qu'il avait fallu mettre sur cales, le lard suppléait à l'huile, l'orge grillée au café et on se contentait des maigres rations de sel, de sucre, de pain et de matières grasses, remettant à des jours meilleurs l'achat de vêtements neufs, ce qui valait aux enfants de porter les défroques des adultes plus ou moins retailées. Les courtes soirées paysannes étaient souvent éclairées par d'antiques lampes à pétrole récupérées au grenier, les pannes d'électricité étant fréquentes et imprévisibles.

L'arrivée au pouvoir de Pétain avait été accueillie avec soulagement par presque tous les petits propriétaires terriens qui faisaient le tissu de la société paysanne du Morvan, à commencer par les beaux-parents de Jeanne, qui lui étaient infiniment reconnaissants d'avoir sauvé leur maison et leurs meubles du pillage et de la destruction. Ce n'était pas un fantasme, mais le fruit d'une longue expérience des guerres que leurs ancêtres avaient accumulée. En revanche, Papa Louis maudissait cette

vieille ganache, ce traître qui avait livré nos armées et notre empire aux Boches, ce cagoulard pour qui la défaite à laquelle il avait largement contribué par son incompétence n'était que l'occasion inespérée de prendre sa revanche sur la République. Cela donnait lieu à de belles disputes en famille, auxquelles Jeanne, qui partageait nos sentiments, se gardait bien de se mêler, du moins jusqu'au retour de son mari en 1942 ; André Chapuis fit partie de ces quelques cent mille prisonniers de guerre que les Allemands consentirent à libérer en échange de travailleurs volontaires recrutés par Vichy. Mais il en restait un million et demi qui ne furent libérés qu'en 1945, et André, qui s'était senti humilié et trahi par l'état-major, prit notre parti dans cette querelle. Le seul souvenir de guerre que je lui aie entendu conter était l'arrivée, dans les Ardennes, d'un détachement de cavalerie ramené en renfort du Nord pour contenir l'offensive inattendue des panzers ; les chevaux, fourbus autant que leurs cavaliers, avançaient péniblement, la tête basse, quand un fringant lieutenant dégaina son sabre qu'il pointa en direction de l'ennemi, criant à ses hommes harassés : « Allez, les gars, allez ! ». Cette démonstration de force n'impressionna pas les chars qui se contentèrent de passer tranquillement au milieu de la troupe sans tirer un coup de feu. Ce soir-là, André fut fait prisonnier avec toute sa compagnie, et envoyé dans une ferme bavaroise pour y remplacer le fermier, mobilisé.

La reconnaissance que la majorité témoignait à Pétain ne signifiait pas l'adhésion à la politique de Vichy. Pour nos paysans, l'Allemagne restait l'ennemi héréditaire, et la collaboration n'était qu'un faux-semblant qui masquait l'alliance passée entre Pétain et de Gaulle qui, disaient-ils s'étaient partagés la tâche ; le premier les protégeait, le second sauvait l'honneur ! Ils n'éprouvaient en général que de l'indifférence à l'égard des mesures antisémites, on

n'avait recensé que 204 juifs dans toute la Nièvre en 1940, et ils habitaient les villes, aussi ne savait-on même pas de quoi il s'agissait. Pourtant, beaucoup de familles cachèrent des enfants juifs, mais la plupart du temps sans le savoir ; ils étaient confondus avec les petits Parisiens que leurs familles voulurent mettre à l'abri, surtout à partir de 1943, et les autres réfugiés. Nos voisins hébergèrent ainsi une belle petite fille blonde aux yeux bleus qui avait un an de moins que moi. Elle s'appelait Huguette, allait avec nous à l'école et au catéchisme et recouvrit son prénom, Rachel, quand sa mère vint la reprendre à la Libération ; elle ne devait pas revoir son père, mort en déportation.

Quant aux maquis, apparus dans nos forêts fin 1942, ils étaient si populaires que les gamins ne jouaient plus qu'au jeu de la Résistance combattant les Boches ; ces ennemis restèrent virtuels pour nous, car personne ne voulait endosser ce rôle, ce qui ne nous empêchait pas de les combattre avec acharnement.

L'ARRESTATION

Si l'activité des maquisards pouvait sembler assez folklorique au départ – leurs premières manifestations furent des incursions dans les bourgs où ils venaient rafler les rations de tabac qu'ils se faisaient remettre par les buralistes sous la menace de leurs armes – la Résistance s'organisa de bonne heure dans notre région.

Papa Louis, d'abord atterré et humilié par la défaite, s'absentait plus souvent qu'autrefois, pour la journée, sous différents prétextes ; il partait à l'aube sur sa bicyclette, et ne revenait que tard dans la nuit, si bien que je ne le revoyais que le lendemain, à mon réveil. Il rencontrait des personnes mystérieuses dont il parlait avec excitation, le soir, quand il me croyait endormi, comme le *Capitaine Aubin, Julien...* Il avait resserré ses liens avec un ou deux collègues, cheminots retraités comme lui, et je me souviens encore de sa joie lorsque *Paris-Centre*, acquis à la collaboration, raconta le premier déraillement provoqué en 1942 par des « terroristes » à Saint-Éloi ; c'était comme si la fierté lui avait été rendue.

Cependant l'oncle Jean faisait au pays des visites de plus en plus fréquentes, laissant la plupart du temps sa femme à Paris. Il dut se contenter pendant toute la guerre de la limousine noire qu'il avait acquise en 1938, et qui fut équipée d'un moteur à gazogène. Il descendait chez sa belle-sœur et faisait la tournée des fermes, puis repartait avec une cargaison de vivres qu'il revendrait à Paris. Il ne manquait jamais de venir nous voir et me comblait de cadeaux, ainsi que sa nièce. Son beau-père lui réservait une accueil glacial, jusqu'au jour où sa colère éclata :

« Le marché noir, disait papa Louis, c'est franchement malhonnête, tu n'es qu'un profiteur de guerre !

- Pas du tout, je rends service à mes compatriotes, sans marché

noir les habitants des villes crèveraient de faim !

- Oui, tu t'enrichis en aidant les riches, mais les ouvriers peuvent bien se serrer la ceinture !

- Que voulez-vous, j'ai de gros frais ! Pas seulement les voyages, mais il faut graisser la patte aux fonctionnaires de Vichy, et acheter un *ausweis* aux Boches !

- Parce que tu es collabo, par-dessus le marché ?

- Moi, collabo ? Je ne veux pas parler devant le gamin, mais venez dans le jardin, je vous expliquerai ! »

Quand les deux hommes rentrèrent, papa Louis était calmé, mais paraissait soucieux. Quoi qu'il en soit, ils eurent désormais les meilleurs rapports du monde, et l'on me priait, à chacune des visites de l'oncle Jean, de sortir un moment tandis que les trois adultes s'entretenaient de sujets qui ne regardaient pas les enfants.

Le jeudi 3 juin 1943, jour de congé scolaire, comme Maman Blanche s'affairait dans sa cuisine et que je lisais devant l'étroite fenêtre de la salle, deux tractions avant noires s'arrêtèrent devant notre porte. Alerté par le bruit, Papa Louis vit par-dessus ma tête les deux hommes vêtus d'un imperméable et coiffés d'un feutre qui sortaient de chaque voiture, dont le chauffeur restait à son poste. Il m'embrassa, me dit : « Sors vite, et cours chez tante Jeanne, ils ne te diront rien, moi je me sauve avec Maman par le jardin ! », et il me poussa vers la porte de la salle. En sortant je fus presque renversé par deux des miliciens qui se précipitaient dans la maison, tandis que les deux autres la contournaient au pas de course. Effrayé, je prêtais l'oreille, mais il n'y eut aucun bruit. Bientôt tout le monde ressortit, et les miliciens, encadrant les deux vieux, les conduisirent en hâte, Papa Louis dans la première auto, Maman Blanche dans la seconde. Tout se passa si vite qu'ils n'eurent pas le temps de me dire un mot, et que je ne songeai à les appeler à grands cris que lorsque les tractions démarrèrent en

trombe et manœuvrèrent pour reprendre la direction de la route départementale. Alors, je m'effondrai sur le seuil et fondis en larmes.

Une voisine qui avait assisté à la scène sortit de la maison d'en face et m'essuya doucement le visage avec son mouchoir : « Pauvre gamin ! », disait-elle. Puis elle me demanda de fermer la maison, prit la clé, la cacha sous les volets que j'avais clos et me conduisit à la ferme des Chapuis. Quand tante Jeanne eut appris ce qui venait de se passer, elle leva les bras au ciel et s'écria « *Hélai, mon Djieu !* », puis elle me prit dans ses bras et me dit : « N'aie pas peur, nous te garderons jusqu'à leur retour ! »

LA VIE CONTINUE

Le soir même, tante Jeanne attela le cheval et me ramena chez ses parents avec sa fille Alice, pour ranger leur maison en attendant qu'ils reviennent, faire le ménage, me permettre de rassembler mes affaires personnelles – je dus laisser presque tous mes jouets mais elle me permit d'emporter tous mes livres que je portai par paquets dans une malle qui était restée dans la carriole – et fermer la maison dont elle emporta la clé, ce qui me serra le cœur. Au retour, elle rangea avec l'aide d'André la malle au grenier, où je pourrais y puiser à mon gré.

La maison des Chapuis, plus grande que celle des Foliot car elle comportait, outre la *salle* et la cuisine disposées de la même manière, deux chambres, l'une à droite et l'autre à gauche, était pourtant surpeuplée ; les vieux dormaient dans la chambre de droite et Jeanne et André dans la *salle* depuis qu'ils avaient réservé l'autre chambre à Alice. Comme dans la maison que je venais de quitter, je dormis donc dans le second lit de la grand salle. Connaissant bien et depuis toujours mes hôtes qui m'entouraient d'affection, je n'avais donc pas lieu d'être dépaysé. Mais j'attendais avec impatience le retour de ceux qui m'avaient tenu lieu de parents, et je me réveillais souvent en sueur d'un cauchemar récurrent où se répétait la scène de leur enlèvement, qui s'était pourtant déroulée sans violence apparente. L'été me parut interminable et tout en étant conscient de ce que je devais à ma nouvelle famille d'accueil, j'esquivais de mon mieux les petites corvées et la participation aux travaux des champs que tous les enfants de paysans étaient alors tenus d'assurer, selon leurs forces. Au lieu de quoi je me réfugiais dans la lecture, lisant et relisant dix fois mes vieux livres jusqu'au jour où je découvris, dans une autre malle enfouie sous mille objets disparates, ceux qu'André

avait rapportés de ses études au cours complémentaire. Ils étaient théoriquement très au-dessus de mon âge, mais je dévorai cet été-là tous ses vieux manuels de lecture, d'histoire et de géographie, ne calant que sur les mathématiques de quatrième.

C'est donc avec une belle avance que j'entrai en octobre dans la deuxième division de la grande classe. J'avais toujours obtenu de bons résultats, mû par le désir de montrer au grand Thomas et aux autres qu'un enfant de l'Assistance pouvait valoir mieux qu'eux, mais cette fois l'instituteur, étonné de mes progrès et voyant en moi celui qui serait infailliblement le premier du canton et même du département au Certificat d'Études, pour la plus grande gloire de notre école, me prit en affection, expliqua à tante Jeanne que si je continuais sur ma lancée il se ferait fort de m'obtenir une bourse qui me permettrait d'accéder aux plus hautes destinées dont il pouvait rêver, c'est-à-dire d'exercer son propre métier, et proposa de me donner chaque semaine un cours de mathématiques pour me permettre de réaliser dans cette discipline les performances dont j'étais capable dans les autres. La pauvre femme, étonnée, en pleura de joie, et cela lui coûta quelques douzaines d'œufs et quelques poulets qu'elle tint à me faire porter de temps à autre à mon maître pour lui témoigner sa gratitude. De mon côté, je pris mon rôle très au sérieux et me mis en tête d'aider Alice à faire ses devoirs ; bien douée, elle n'avait aucun besoin de mes secours mais consentit, en petite sœur dévouée, à se plier à mes lubies qui allégeaient sa tâche, car je croyais l'aider en faisant son travail à sa place.

Cependant la guerre continuait. Les troupes de l'Axe reculaient lentement sur tous les fronts. On parlait de plus en plus ouvertement du débarquement des Alliés, que tout le monde attendait avec impatience et qui eut finalement lieu le 6 juin 1944, la bataille de Normandie ne se terminant que le 29 août. Chez

nous, les F.F.I., de plus en plus nombreux, s'enhardissaient et tendaient des embuscades de plus en plus fréquentes et efficaces. Les nazis répliquaient sauvagement, fusillant des otages et brûlant tout alentour des villages dont ils massacraient la population ; pourtant, je n'ai jamais entendu un paysan condamner les actions de la Résistance ; on plaignait seulement les victimes françaises, qu'il s'agisse de civils ou de maquisards (le maquis de Chaumard fut bombardé en juillet 1944, et il y eut 22 tués). Ce sont les maquisards qui ont finalement libéré la Nièvre ; la ville d'Autun ne le fut que le 9 septembre, parmi les dernières, et il s'y déroula un lynchage de prisonniers allemands qui ne fut pas à notre honneur. Le 12 septembre 1944 parut le premier numéro de *La Nièvre Libre*, titre éphémère qui remplaçait le pétainiste *Paris-Centre* et qui deviendrait le *Journal du Centre*. La Nièvre était alors totalement libérée.

L'ADOPTION

Depuis la disparition de Louis et de Blanche, il ne s'était pas passé un jour sans que je prie pour eux, comme cette dernière m'avait appris à le faire et l'aurait certainement souhaité. N'en ayant reçu aucune nouvelle, nous gardions tous bon espoir de les revoir, malgré les bruits qui couraient sur le sort de ceux qui étaient arrêtés. Avaient-ils été dénoncés par des voisins ? Les paysans sont volontiers soupçonneux, et pourtant je n'ai jamais entendu personne porter une accusation de ce genre : on ne connaissait au village aucun collabo. La Libération raviva nos espoirs ; s'ils étaient prisonniers, ils devaient être délivrés. Comme ils n'étaient pas revenus, on ne savait plus que penser quand le facteur nous apporta une lettre de Nevers ; son auteur, qui venait d'être libéré, avait partagé leur cachot de l'École Normale de filles, boulevard Victor Hugo, où la Gestapo et la milice les avaient torturés à mort. Les vieux avaient tenu bon, la pauvre Blanche, dont le cœur était malade, étant morte dans les bras de son mari au retour de son premier interrogatoire. Leur compagnon ajoutait que c'était un camarade mort depuis en déportation qui n'avait pas eu le même courage qu'eux et avait livré leur nom, mais qu'on ne pouvait lui en vouloir. J'ai été payé depuis pour savoir combien peu sont capables de ce genre d'héroïsme, et pour approuver ce commentaire, mais à l'époque je jugeai que celui qui les avait « donnés » était un lâche, et les pleurai amèrement.

La rentrée des classes, début octobre, mit fin à des vacances que, pour la première fois, je n'avais pas lieu de regretter, et sembla marquer le retour à la normale. Puis, par une soirée pluvieuse, c'était le lundi 30 octobre, alors que nous nous apprêtions à manger la soupe, on frappa vigoureusement à la porte et, sans attendre la réponse, mon oncle Jean, ruisselant, fit son entrée avec

cette formule banale mais qui pour moi était toute nouvelle : « Je vous amène le beau temps ! » On s'empressa autour de lui pour le débarrasser de son imperméable, l'embrasser et l'assaillir de questions auxquelles il répondit patiemment et avec bonne humeur ; oui, notre tante allait bien, il fallait quelqu'un pour garder leur boutique, mais ils reviendraient ensemble l'an prochain au mois d'août ; oui, la Libération s'était bien passée, il y avait eu des pertes du côté français, malheureusement, mais beaucoup moins qu'on n'aurait pu le craindre, et les Parisiens avaient été comme fous de joie pendant plusieurs jours ; non, il n'avait jamais entendu dire que les Boches voulaient faire sauter Paris, et il était très surpris d'apprendre qu'on avait cru, ici, que c'était chose faite, et qu'on s'était beaucoup inquiété pour eux ; oui, les restrictions dureraient longtemps, les communications étaient encore très difficiles ; il avait mis plus de dix heures à faire le voyage par le chemin de fer, les trains roulaient souvent au pas sur des ponts provisoires qu'on avait jetés à la hâte pour remplacer ceux qui avaient été détruits ou attendaient à l'entrée d'une voie unique que passe le convoi qui l'empruntait en sens contraire. Enfin, il put avaler son assiette de soupe et partager mon lit comme nous faisions toujours quand il venait seul.

Au réveil, il m'attendait déjà autour du café avec sa belle-sœur, son beau-frère et Alice, plus matinale que moi. Le petit-déjeuner expédié, nous nous sommes levés pour prendre nos sacs d'écoliers et sortir, mais l'oncle Jean m'a arrêté : « Non, pas toi, tu es en vacances pour quelques jours ! » Je me suis rassis, très étonné, en interrogeant du regard les trois adultes qui souriaient.

« Aimerais-tu aller à Paris ? Oui ? Et vivre chez nous ? Et avoir un père et une mère ? »

Je crus pour le coup qu'il allait me révéler le mystère de ma naissance, et devins tout rouge.

« Tu sais que Marie et moi, nous voulions un enfant, mais nous savons maintenant que c'est impossible. Alors, comme nous t'aimons beaucoup depuis toujours, nous avons fait toutes les démarches pour t'adopter, avec l'accord de mes pauvres beaux-parents et de Jeanne et André, mais c'est toujours très long, et la guerre a retardé encore les choses. Nous avons gardé le secret pour ne pas te faire partager notre impatience. Tu es content ? »

J'étais bien trop abasourdi pour éprouver un autre sentiment que la stupéfaction, mais je demandai :

« Adopté, ça veut dire quoi ? »

- Il s'agit d'une adoption plénière, c'est-à-dire qu'à partir de maintenant tu t'appelles Basile Montfort, tu es notre fils, tu vivras avec nous, tu feras tes études à Paris, et à notre mort, tu seras notre seul héritier... Qu'en dis-tu ? »

Pour toute réponse, je fondis en larmes ; ce n'était ni joie ni chagrin, mais un trop-plein d'émotions.

LES ADIEUX

Pour la commodité de ce récit, je parlerai désormais de mes parents adoptifs comme de mon père et de ma mère, ce qu'ils ont bien mérité et qui correspond sans réserve à ce que furent nos rapports et à mes sentiments actuels, mais en réalité j'étais depuis toujours habitué à les considérer comme l'oncle Jean et la tante Marie, et il me fallut plusieurs semaines pour m'y accoutumer.

J'ai gardé un vif souvenir de cette journée décisive. Mon père ouvrit d'abord la grande valise qu'il avait apportée, en sortit un beau livre qu'il devait remettre à Alice à midi, et des vêtements et des chaussures de ville qui m'étaient destinés. Il me demanda de faire une toilette complète (tante Jeanne fit chauffer à cet effet une grande bassine d'eau) et m'emmena d'abord chez le curé, pour le remercier de l'éducation religieuse qu'il m'avait donnée. Je fus très impressionné de franchir pour la première fois la porte du presbytère et de découvrir cette petite maison bourgeoise qui m'était jusqu'alors restée cachée par de hauts murs, précédée d'un potager très soigné qui n'avait rien à voir avec ce qu'on appelle un jardin de curé.

La bonne, Martine, accorte personne d'une quarantaine d'années, était venue nous ouvrir et nous introduisit dans un vestibule qui séparait en deux le rez-de-chaussée ; je n'en connaissais alors qu'un autre, celui de l'école, très court, qui séparait les deux classes et contenait, au fond, une partie de la réserve de bois de chauffage mise au sec pour nos longs hivers. Elle frappa à la première porte de droite et sur l'invitation du curé, nous introduisit dans son bureau, pièce d'angle assez vaste éclairée par deux fenêtres donnant sur le jardin et meublée d'une grande table italienne soigneusement cirée sur laquelle étaient posés en bon ordre le bréviaire, un encrier de cristal et un crucifix faisant office

de presse-papier sur une petite pile de documents. Devant le mur, à notre gauche, je vis encore, autre nouveauté, une petite bibliothèque remplie de livres reliés en cuir. Le curé se leva majestueusement de son fauteuil pour nous accueillir, et nous pria de nous asseoir sur les deux chaises destinées à ses rares visiteurs. Mon père s'installa sans façons, et je m'assis à mon tour tout au bord de ma chaise, dans un équilibre précaire. L'entretien fut assez bref. Nous venions remercier M. le curé pour le soin avec lequel il avait conduit mon éducation religieuse. Celui-ci se récria que ç'avait été un plaisir pour lui, et que j'étais, au catéchisme, son meilleur élève, ce qui était vrai. Sur quoi mon père le pria d'accepter une aide modeste « pour ses pauvres » et lui remit un gros billet que le brave curé empocha avec empressement en répétant « pour mes pauvres » avec un clin d'œil malicieux ; sa paroisse n'était pas riche mais ne comptait pas de nécessiteux, et le curé n'avait pas de bonnes œuvres à subventionner, sinon sa table et sa cave. Sur quoi tout le monde se leva, à mon grand soulagement, et il nous reconduisit jusqu'à la porte du jardin.

À midi, mon père remit son cadeau à Alice comme elle rentrait de l'école, et elle lui sauta au cou, rose de plaisir. Sur quoi il lui dit : « Au fait, je te présente ton cousin, Basile ! » Surprise et flairant quelque plaisanterie, elle lui fit remarquer qu'elle me connaissait depuis longtemps. « Mais il s'appelle Basile Montfort depuis cinq jours, je suis maintenant son père et ta tante Marie est sa maman ! », et il lui expliqua à son tour ce qu'était une adoption. « Alors, tu nous quittes ? Te voilà donc Parisien tête de *cien* ? Tu auras vite fait de nous oublier, ou quand tu reviendras, tu sera bien *fiar* ! » Je me récriai vivement, très vexé de cette injure. Nos parents éclatèrent de rire, et mon père nous dit de nous embrasser. Il n'y a jamais eu d'autre nuage entre ma cousine, que je considérais plutôt comme une sœur, et moi, et jusqu'à mon service

militaire j'ai passé une grande partie de toutes mes vacances chez ses parents, prenant plaisir à me faire confectionner une fois l'an une nouvelle paire de sabots que je n'utiliserais jamais et à aider ces braves gens dans leurs travaux. Après quoi j'ai dû espacer mes visites, mais je suis revenu chaque année au pays de mon enfance, pour les retrouver et leur donner un coup de main au passage. Je descendais à l'auberge. Après leur mort et tandis qu'Alice, devenue institutrice, enseignait dans un village éloigné, j'ai continué à faire un petit pèlerinage à Morgeot, rencontrant à cette occasion le peu de camarades de mon enfance qui ne se sont pas expatriés, et qui se sont faits malheureusement de plus en plus rares au fil du temps.

L'après-midi, j'eus un moment libre pour dire adieu aux lieux qui m'étaient les plus chers ; la cabane que j'avais construite dans la forêt, les sentiers que j'avais si souvent parcourus, le cimetière où Blanche m'emmenait chaque dimanche après la messe pour visiter ses morts et où elle ne serait jamais enterrée ; à la belle saison, on y trouvait de délicieuses fraises sauvages, et le paysage offrait une vue admirable sur la vallée. Je gardai pour la fin la maisonnette de Louis et de Blanche où j'avais été si heureux, son jardin tombé en friches et son pré loué au fermier voisin ; les enfants étaient à l'école et les fermiers au travail. On en avait discuté à midi ; Marie avait décidé d'abandonner à Jeanne ce petit héritage resté en indivision et, pour éviter sa dégradation, les fermiers la loueraient, après quelques travaux et le labourage du jardin, à une vieille femme du pays devenue veuve. On me promit de rapporter mes jouets, auxquels je tenais, bien que je me sentisse désormais trop grand pour jouer avec, et de les entreposer dans le grenier avec mes livres. Aux grandes vacances, je pourrais les emporter à Paris, ce qui ne devait jamais se faire, d'ailleurs ; ils sont restés au grenier et ont disparu quand la ferme a été revendue par Alice, à la

mort de ses parents.

À seize heures trente, mon père s'est présenté en ma compagnie à mon instituteur, que la rumeur avait déjà informé de l'événement. Celui-ci nous fit entrer chez lui, si vite que je n'eus même pas le temps de parler à mes copains qui se pressaient autour de moi, et que je leur fis de la main un adieu collectif. L'entretien qui suivit ne m'impressionna pas autant que celui du matin parce que je connaissais bien les lieux où il m'avait donné bénévolement des leçons supplémentaires, et puis l'on entra directement dans la *salle* de son appartement de fonction, comme chez les paysans, bien qu'elle fût meublée de façon plus bourgeoise. Sa femme nous apporta un apéritif et me servit du sirop de grenadine dans un grand verre d'eau fraîche. Mon père offrit à mon maître une livre de tabac à pipe de Hollande et à la directrice un beau coupon de tissu, choses rarissimes en France en ce temps-là. Nos hôtes dirent combien ils regrettaient mon départ ; j'étais avec Alice leur meilleur élève depuis longtemps et ils s'étaient promis de remporter la première place au certificat deux années de suite. Mais ils félicitaient mes parents adoptifs de leur décision, et m'engagèrent pour finir à me conduire en fils reconnaissant et digne de la chance qui lui était offerte. Cette leçon de morale laïque se termina sur une exhortation à bien travailler, afin d'embrasser plus tard leur métier.

À la sortie, je trouvai mon ami Pierre Berthaud qui m'attendait, tout triste. Mon père me dit que j'étais libre jusqu'au souper et que je pouvais courir un peu avec mon copain pour me dégourdir les jambes. Nous ne nous le sommes pas fait répéter, et je l'ai accompagné longtemps sur la route qui menait à son hameau. Il me parla un peu dans les mêmes termes qu'Alice, le matin, reconnaissant d'ailleurs qu'il était un peu jaloux, mais m'assurant qu'il était vraiment content pour moi. Un peu honteux, je lui

répondis que ce qui m'était arrivé pouvait bien lui advenir à son tour : « Tout le monde n'a pas un oncle Jean, me dit-il, tu as déjà entendu parler d'une pareille histoire ? » Sur quoi il fondit en larmes. Je lui jurai de le revoir le plus souvent possible, de l'aider plus tard si je le pouvais, et de ne jamais l'oublier. Sur quoi je lui serrai la main pour la première fois, et le quittai un peu rasséréiné. La soirée, malgré les circonstances, ne fut pas plus longue qu'à l'ordinaire ; nous partions aux aurores pour Paris, et le voyage promettait d'être fatigant. À neuf heures, je m'endormis, brisé de fatigue, à côté de mon père.

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

LA FAMILLE MONTFORT

PREMIER VOYAGE

Nous avons quitté Morgeot dès l'aube. Le taxi, approvisionné en essence au marché noir et grassement soudoyé par mon père, avait accepté de nous conduire à prix d'or à la gare de Corbigny, distante d'une quarantaine de kilomètres, pour le train de dix heures. Mon père remportait sa grosse valise allégée des vêtements que je portais et des cadeaux qu'il avait généreusement distribués, mais alourdie par un jambon, un poulet et quelques autres victuailles, ce qui était bien peu par rapport à ce qu'il avait l'habitude de charger dans sa voiture, mais il n'était pas, pour une fois, en voyage d'affaires... Je n'emportais dans une petite valise en carton bouilli que mes vêtements, qui ne devaient pas trouver grâce aux yeux de ma mère et qu'elle s'empressa de donner à de bonnes œuvres, mes derniers cahiers et un livre. Je n'étais jamais allé jusqu'à Château-Chinon, ville pourtant toute proche, et bien que Corbigny ne soit guère plus qu'un gros village de deux mille habitants, dont les maisons dépassent rarement deux étages, je fus stupéfait par la quantité de maisons et de rues entrevues sur le chemin de la gare. J'eus d'ailleurs à voir tant de choses nouvelles que, pendant les trois jours qui suivirent, je fus plongé dans l'hébétude la plus complète, et que si mes parents ne m'avaient pas connu de longue date, ils auraient pu me croire idiot et se repentir de leur choix. La petite gare à deux voies me plut infiniment, et je me bouchai les oreilles et fermai les yeux quand le train vint, dans un grincement de ferraille et un halètement de bête fauve, se ranger le long du quai. Nous sommes montés dans un wagon de troisième classe, et je découvris que si Jean Montfort aimait faire parade de sa richesse dans la famille de sa femme, il avait des goûts simples et, dans la vie courante, se montrait économe. Les wagons de l'époque, tout en bois, offraient en un seul volume

deux rangées de banquettes disposées en vis-à-vis et surmontées de filets où l'on casait les gros bagages. Nous étions peu nombreux au départ, mais le train s'arrêtait dans toutes les gares, et après Nevers nous étions au complet. Mon père m'avait fait asseoir près de la portière, dans le sens de la marche, et avait pris place en face de moi, si bien que la vitre étant abaissée aux heures les plus chaudes de la journée, et comme je me penchais souvent pour m'enivrer de la vitesse pourtant modérée du convoi et mieux admirer le paysage, je reçus plus d'une escarville dans les yeux.

À midi, nous sommes entrés en gare de Nevers, ayant parcouru moins de trente kilomètres. Pour la première fois, je voyais les dégâts causés par la guerre ; cette petite capitale de province avait été ravagée par les bombardements alliés, surtout aux abords de la gare.

Comme on annonçait une longue halte, nous sommes descendus sur le quai, mon père a pris une bière à la buvette, m'a offert une limonade et acheté deux bouteilles d'eau minérale et le journal ; il m'a dit de choisir un livre, et j'ai acheté le premier roman policier de ma vie. Mon père le feuilleta et haussa les épaules ; visiblement, il n'approuvait pas mon choix, mais il me le rendit sans commentaire. Ce roman de gare – il s'intitulait *La Maison des pendus* – m'a laissé un très vif souvenir et valu bien des peurs. Un homme enquêtait sur des disparitions de personnes de son quartier, s'introduisait dans un couloir souterrain et, si j'ai bonne mémoire, découvrait les corps des disparus pendus par le sinistre propriétaire. Plus tard, j'ai fait le rapprochement avec l'affaire Petiot, découverte au mois de mars 1944, et qui était dans tous les esprits ; le docteur venait précisément d'être arrêté le 31 octobre, mais je n'en avais alors pas entendu parler et ne me doutais pas davantage que j'allais habiter à deux pas de l'hôtel particulier qui avait été le théâtre de ses exploits, puis j'ai pensé que si l'auteur ne

s'en était pas inspiré, c'est que ce genre d'affaires était dans l'air de cette période troublée. Finalement j'ai découvert sur Internet que le sujet avait été porté à l'écran par Henri Houry en 1921. J'ignore toujours le nom du scénariste et celui de l'auteur qui l'a inspiré, mais je suis certain qu'il ne s'agissait pas de l'un de ces « ciné-romans » abondamment illustrés de photographies de plateau qui étaient en vogue à l'époque.

Au bout d'une heure peut-être, le train repartit à la vitesse d'un homme marchant au pas. L'ambiance n'était pourtant pas triste, les voyageurs, à l'exception de deux amoureux vautrés l'un sur l'autre, déballèrent leurs provisions et entreprirent de déjeuner en dépit des restrictions, mais comme nous venions tous de la campagne, elles ne se faisaient pas trop sentir ici. Œufs durs, jambon, pommes de terre en salade et pommes étaient à notre menu, aussi le livre que je venais d'acheter me tomba-t-il des mains avant que j'en aie lu dix lignes, et je m'endormis profondément. Un nouvel arrêt du train me réveilla au bout d'une heure ; dans mon sommeil, j'avais appuyé ma tête sur l'épaule de mon voisin, qui parut heureux de recouvrer sa liberté. Je demandai à mon père si nous approchions de Paris : « Oui, dit-il, mais à la vitesse des escargots. Avec un peu de chance, nous arriverons demain matin ! » Puis je plongeai avec délices dans les épouvantes de *La Maison des pendus* que je lus d'un trait. Je n'ai pas d'autre souvenir de ce premier voyage en chemin de fer, j'ai dû beaucoup dormir.

Aussi étais-je tout frais en arrivant à la gare de Lyon, dont j'admirai les vastes proportions.

À PARIS

Il pouvait être cinq heures du matin, et les jeeps de nos libérateurs américains éblouissaient les rares passants de leurs puissants phares blancs. Comme le métro était encore fermé, mon père décida de ne pas attendre et de regagner son domicile à pied. C'est ainsi que chacun portant sa valise (je mis un point d'honneur à porter la mienne moi-même) nous avons traversé une bonne partie de Paris en parcourant la rue de Lyon, la rue de Rivoli, les Champs-Élysées et l'avenue de la Grande Armée, jusqu'à la rue Pergolèse, où nous attendait ma mère adoptive. Cela devait représenter environ sept kilomètres, mais les rues étaient vides et silencieuses, nous étions robustes, c'était un temps où l'on marchait beaucoup, et cela nous prit moins d'une heure trente, si bien que nous avons fait la surprise de notre arrivée à la pauvre Marie qui, inquiète de ne pas nous voir, s'était endormie très tard. Je ne puis me rappeler sans émotion avec quelle joie et quelles effusions elle m'accueillit, et combien elle m'embrassa après m'avoir débarbouillé, car j'étais arrivé en gare de Lyon tout noirci par la fumée de la locomotive à vapeur.

Comme nous sortions de la salle de bain, Marthe venait d'arriver. C'était une petite femme boulotte et gaie d'au moins cinquante ans qui habitait au sixième étage dans une chambre de bonne de notre immeuble. Elle commençait son service à huit heures en passant prendre la liste des courses qu'elle aurait à faire, puis se rendait au marché. Elle faisait le ménage, la cuisine, la lessive et le repassage, ce qui était une lourde tâche à une époque où ses patrons, comme la plupart des ménages français, n'avaient ni aspirateur, ni cireuse électrique (il fallait régulièrement gratter et cirer le parquet de chêne, qui était très beau), ni machine à laver la vaisselle, ni lave-linge. Elle se reposait en cousant et en reprisant.

Pour lors, maman me la présenta :

« Basile, voici Marthe, qui m'aide à tenir la maison.

- Bonjour, M. Basile ! et se tournant vers maman : Mais c'est qu'il est grand pour son âge !

- C'est vrai, mais il n'a que dix ans, et le Monsieur est de trop ; appelez-le tout simplement Basile, et embrassez-le donc ! »

Puis elle nous fit déjeuner, et me fit visiter l'appartement où j'étais appelé à vivre désormais en commençant par ma chambre, la première que j'aie jamais habitée.

La belle apparence de notre immeuble bourgeois – haussmannien – comme disent aujourd'hui, improprement, les agences, car il datait comme le reste du quartier des années 1900, m'avait impressionné, et l'ascenseur qui nous avait conduits sans efforts au quatrième étage avec armes et bagages m'avait laissé pantois. Mais ma chambre m'éblouit. De forme irrégulière, sa fenêtre donnait sur une cour assez étroite à la vérité, mais claire à cet étage ; c'était une pièce assez grande, tendue d'une toile de Jouy dans les tons bleus et meublée d'un lit entouré sur deux cotés d'une structure de bois offrant sur la longueur des rayons et un petit placard qu'elle désigna sous le nom de *cosy-corner*, meuble fort à la mode à cette époque, et d'un bureau en acajou surmonté d'une lampe de bronze doré à abat-jour vert qui me parurent le comble du luxe, et que je trouverais aujourd'hui affreux. La chambre donnait sur un hall de bonnes dimensions sur lequel ouvraient les autres pièces : salon et salle à manger séparés par une grande porte vitrée précédaient ma chambre, à gauche ; cuisine, toilettes et salle de bain, chambre de mes parents, à droite. Le tout était meublé à peu de frais, avec des meubles Lévitán, mais arrangé avec beaucoup de goût. Quoi qu'il en soit, je n'avais jamais imaginé quelque chose d'aussi somptueux que cet appartement petit-bourgeois, sinon les châteaux et palais des contes de fées.

Les toilettes et la salle de bain, en particulier, me firent l'effet d'un luxe inouï.

Le petit-déjeuner expédié (les Montfort le prenaient dans la cuisine), mon père fit une toilette rapide et partit ouvrir la boutique. Maman me dit alors de prendre ma douche, et devant mon air effaré, s'en occupa elle-même. En me frictionnant, elle ne fut pas peu surprise de la crasse ancienne qui me recouvrait, en dépit de la toilette à la mode morvandelle que j'avais faite à la ferme, et m'annonça que je devrais prendre ma douche moi-même, chaque matin. De mon côté, j'eus le souffle coupé quand je reçus pour la première fois le jet tiède, mais je ressentis un bien-être inconnu après l'opération, et quand je mis des vêtements propres. Ma mère contempla avec fierté son ouvrage, et me dit que la journée serait chargée ; nous commencerions par rejoindre mon père afin de me montrer la boutique et de me présenter au personnel, puis il faudrait faire quelques achats afin de compléter ma garde-robe ; elle n'avait, munie des indications de tante Jeanne, que paré au plus pressé. Comme je m'inquiétais au sujet de mes affaires d'écolier, elle m'envoya dans ma chambre examiner le contenu du bureau et du petit placard : « Tu feras ta rentrée vendredi au cours complémentaire. Nous nous sommes fait remettre la liste des livres et des fournitures de 6^{ème}, vois s'il te manque quelque chose pendant que je m'apprête ! », dit-elle en me poussant dans le couloir. De fait, de la serviette de cuir à la trousse et à la boîte de peinture et des cahiers aux livres, rien n'avait été oublié ; on n'avait visiblement pas lésiné sur les prix, et je me plongeai immédiatement dans mes nouveaux manuels, en commençant par celui d'histoire.

LA BOUTIQUE

Notre première expédition nous conduisit rue de Passy, où se trouvait la boutique, c'est-à-dire à environ trente minutes de la maison, dans le Paris désert de ce temps-là. La Libération était toute récente, et les autos étaient encore très rares, la chaussée dégagée, presque sans voitures en stationnement, la circulation faible, où dominaient vélos, fiacres et camions de toutes sortes tirés par des chevaux. La fameuse boutique (quand on s'adressait à des clients, des représentants ou des fournisseurs, on parlait de « magasin », ce mot paraissant à l'époque plus prestigieux que l'autre, qui évoquait la figure modeste des petits boutiquiers) était en effet très grande ; elle offrait aux passants, dans un encadrement de marbre, de vastes vitrines qui par ces temps de disette étaient malheureusement fort dégarnies, de même que les rayons qui couvraient les hauts murs, à l'intérieur. Le personnel, qui se réduisait depuis la guerre à une vendeuse qui faisait office de caissière en l'absence de maman et à un vieux commis m'accueillit très gentiment. La patronne demanda où était M. Montfort, et on lui répondit que Monsieur était à l'étage. Nous sommes alors ressortis et rentrés dans l'immeuble par la porte cochère voisine de la boutique. Dédaignant un majestueux ascenseur, maman me précéda dans l'escalier et s'arrêta à la porte de l'entresol qu'elle poussa simplement, ce qui déclencha un carillon semblable à celui qui, à Morgeot, avertissait l'épicier de l'entrée d'un client. Mon père, qui était seul à ce moment-là, vint au-devant de nous et me fit fièrement les honneurs de son second magasin ; l'appartement, qui faisait plus de cent mètres carrés et couvrait la boutique, était devenu une annexe plus ou moins secrète de celle-ci. Ici, on trouvait tout ce qui manquait à l'étage inférieur, et à profusion ; huiles diverses, sucre, vins fins, alcools

et liqueurs, bocaux de toutes couleurs contenant des confitures, des conserves, boîtes de conserves et de gâteaux secs par centaines... Mais les maîtres de céans avaient largement étendu la gamme de leurs marchandises. Sur de longs tréteaux étaient offerts des paniers d'œufs frais et des jambons, des saucissons, des saucisses, des pâtés et une grande variété de fromages que je n'avais jamais vue et n'aurais jamais imaginée : grandes roues de gruyère et de comté, camembert, pont-l'évêque, brie, vacherin, roquefort, époisse, que j'aurais été bien en peine, alors, d'identifier, mais dont les noms et les saveurs me devinrent bientôt familiers. Dans une pièce, un grand réfrigérateur (je n'en avais alors jamais vu d'autre que celui de la boucherie de Morgeot) contenait de beaux quartiers de viande. Pour finir, mon père fit pivoter, sans effort apparent, un vieux buffet garni de bocaux, et découvrit une porte qui ouvrait sur une autre partie de l'entresol : « nos appartements secrets, comme dans les romans, me dit-il avec un large sourire, je te raconterai bientôt leur histoire. » J'aurais aimé en savoir davantage, mais le carillon de l'entrée sonna, signalant l'arrivée discrète des premiers chalands, et maman, échangeant quelques mots avec eux au passage, m'entraîna vers la sortie. « Il est temps de rentrer à la maison, me dit-elle, et de rejoindre Marthe qui doit préparer le déjeuner, mais j'aime bien, quand je peux, me mêler de cette partie de son service. »

J'étais impatient de savoir l'histoire de l'appartement secret, mais comme mon père avait paru vouloir se réserver ce récit, je me contentai de demander à maman pourquoi la boutique était presque vide, alors que tant de marchandises remplissaient l'entresol. « Nigaud, dit-elle, l'entresol est réservé au marché noir ! Surtout, n'en parle jamais à personne, c'est une grande marque de confiance que nous te faisons, mais tu es assez grand pour garder

un secret ?

- Oui, sans doute, lui répondis-je, mais Papa Louis disait que c'était très mal, de faire du marché noir ?

- Papa était une espèce de saint, et c'est pour cela qu'il est toujours resté très pauvre, mais il ne comprenait rien au commerce ! »

Je rejoignis ma chambre, trop content de retrouver mes nouveaux livres et un coin bien à moi. La boutique fermait de treize à seize heures, aussi déjeunait-on à treize heures trente, après quoi mon père lisait son journal (c'était le *Parisien libéré*). Ce jour-là, maman m'a entraîné tout l'après-midi pour achever de m'habiller des pieds à la tête. En rentrant, je devais avoir l'air d'une gravure de mode et nous étions tout chargés de paquets.

Un tel changement de condition était bien de nature à tourner la tête d'un petit campagnard. Pourtant cela me fut épargné, pour différentes raisons. En premier lieu, j'avais lu *Le Petit Lord Fauntleroy*, je m'étais tout naturellement identifié à ce héros enfantin et j'en tirai immédiatement les leçons, d'autant que mon éducation religieuse m'avait de bonne heure habitué à l'examen de conscience. Mais surtout, si mes parents me comblèrent autant que le permettait leur condition, je n'eus jamais beaucoup d'argent de poche et ils se gardèrent bien de me gâter, me traitant avec fermeté (par exemple, ils exigèrent longtemps que je me couche à huit heures au plus tard et que j'éteigne ma lampe à neuf heures trente) et me demandant constamment de petits services, soit pour aider Marthe, soit pour faire des courses pour la boutique, où je fus embauché comme livreur le samedi après-midi, le dimanche matin et les jours de fête dès l'âge de quatorze ans.

Le soir de ce jeudi mémorable, je ne me fis pas prier pour regagner ma chambre où je m'endormis comme une masse.

LE COURS COMPLÉMENTAIRE

Le lendemain, mon père me conduisit au lycée qui était à mon école ce que Notre-Dame de Paris est à l'église de mon village : la façade austère me parut très haute, bien qu'elle ne comportât que deux étages, et la porte d'entrée que franchissaient d'un air désinvolte des élèves de tous âges, bien différents de mes vieux copains de Morgeot, tout à fait majestueuse.

On nous introduisit dans le bureau du directeur, personnage imposant, rose et rasé de près, qui portait avec mjesté une bedaine imposante. Il connaissait depuis longtemps mon père, dont il était un client. Je me sentais tout petit dans son bureau pourtant étroit et dont le mobilier paraissait austère auprès de celui de notre curé. À son invitation, je me suis assis tout au bord de ma chaise, dans une position instable et inconfortable, tandis que mon père s'installait sans façons.

Le directeur lui a demandé des nouvelles de Mme Montfort et de leur commerce, puis il s'est tourné vers moi, comme s'il prenait brusquement conscience de ma présence. Il m'a dit que je n'avais été dispensé de passer le concours d'entrée en sixième qu'à cause des événements que nous venions de vivre et qui créaient une situation très exceptionnelle et de mon adoption, et aussi en raison de mes bons résultats scolaires. Il a poursuivi fièrement : « Mais vous passez d'une petite école de village à un établissement parisien du second degré, aussi n'êtes-vous admis qu'à l'essai, et il faudra faire vos preuves avant la fin du trimestre, sinon nous vous rétrograderons en quatrième pour vous mettre à niveau ! » Voyant ma consternation, il a ajouté avec un sourire : « C'est que vous êtes bien jeune pour entrer en 6^{ème} et vous pouvez redoubler une classe sans grand inconvénient. Tout dépend de vos résultats. Bon courage ! » Sur quoi il s'est levé pour mettre fin à l'audience, a

serré la main de mon père et dit à une « femme de service » en lui tendant un papier de me conduire dans ma classe. Mon père m'a embrassé et j'ai suivi ce personnage presque aussi imposant à mes yeux que son patron, tout étourdi et sans un mot.

Nous avons traversé une vaste cour, puis suivi des couloirs qui m'ont paru sans fin. Mon inquiétude s'est accrue quand j'ai compris que les cours étaient commencés. L'appariteur a frappé respectueusement à une porte, une grosse voix a crié, sur un ton impatient : « Entrez ! » Alors il m'a poussé en avant et s'est retiré, refermant la porte derrière moi.

Le professeur trônait en majesté à son bureau, il m'a désigné une place au fond de la classe et m'a demandé mon nom quand je me suis assis ; « Bâsile Montforrrt ! » ai-je répondu d'une voix sonore, en traînant sur le a et en faisant rouler l'R avec mon accent morvandiau. À l'école de Morgeot, le patois était proscrit au point que son emploi, même accidentel, était sévèrement puni, et l'instituteur nous enseignait un français très pur, mais nul ne se souciait de notre accent. Aussitôt, toute la classe a éclaté de rire, et le professeur, qui n'avait pu s'empêcher de sourire, a dû réclamer le silence. Je me suis assis fort humilié, mais en me jurant d'imposer le respect à ces Parisiens prétentieux.

Il s'est trouvé que le cours suivant était celui de gymnastique et que le professeur (je n'aurais jamais imaginé qu'une telle fonction puisse exister !) a fait une série de tests (grimper à la corde, à la perche, saut en hauteur et en longueur, cent mètres), tous exercices pour lesquels je n'avais jamais reçu aucun entraînement mais pour lesquels mes scores se révélèrent bons à excellents. Du coup, on commença à me regarder d'un autre œil. Dès la mi-novembre, ma réputation était faite dans les autres matières. Je dus faire encore de gros efforts jusqu'à Noël pour perdre l'accent et, y ayant réussi, plus rien ne me distingua désormais de mes

nouveaux camarades.

Je ne reviendrai pas sur le reste de ma scolarité, afin de ne pas lasser le lecteur par des portraits et anecdotes qui n'ont vraiment rien d'original et correspondent à l'expérience la plus commune, sinon pour préciser que je fus sans effort excessif un excellent élève tout au long de mes études secondaires – classiques afin de réaliser les ambitions de mes parents – parce que j'avais une bonne mémoire, beaucoup de curiosité intellectuelle et qu'en ce temps-là les adolescents, habitués chez eux à l'obéissance, ne rejetaient pas le lycée comme c'est aujourd'hui souvent le cas, à ce qu'on dit.

Quant à mes nouveaux condisciples, d'abord étonnés et un peu vexés de voir ce petit paysan se placer en tête de classe dans toutes les matières, ils finirent par s'y habituer. Mais si j'eus quelques bons camarades, je ne me liai jamais d'amitié avec aucun d'entre eux avant la classe de seconde. Je fis une autre découverte qui me confondit : si j'avais d'abord été ébloui par le statut social de mes parents adoptifs, je m'aperçus vite qu'il était finalement très modeste par rapport à celui de la plupart des lycéens, fils d'hommes d'affaires, de hauts fonctionnaires, d'ingénieurs, de médecins, de professeurs... Certains me le firent sentir.

LES DÉBUTS DES MONTFORT

Ce que je sais de l'histoire de mes parents, je l'ai bien entendu appris par bribes, au hasard de nos conversations (sauf si nous recevions ou étions invités, j'ai toujours eu droit à la parole, même à table, ce qui n'était pas si courant pour les enfants de ce temps-là) car, très fiers de leur double réussite, de couple et en affaires, ils se confiaient volontiers.

Marie, la fille cadette de Louis et de Blanche, née en 1905, avait été embauchée comme vendeuse dans une boulangerie de Villeneuve-Saint-Georges à l'âge de quatorze ans. Quand son premier patron prit sa retraite deux ans après l'avoir engagée, elle décida de tenter sa chance à Paris en entrant au service du frère de ce dernier, et découvrit l'épicerie de luxe de la rue de Passy où devait se dérouler le reste de sa vie. C'était déjà, à peu de choses près, le beau magasin bien achalandé que je connus plus tard. Les patrons, dont le fils terminait des études de médecine et n'avait donc jamais envisagé de reprendre leur commerce, employaient déjà deux commis, et Marie retrouva les tâches familières de vendeuse occasionnellement chargée de remplacer sa maîtresse à la caisse, mais la nature des marchandises avait changé, la clientèle, beaucoup plus riche, lui paraissait élégante et lui en imposait, et dans ce cadre qu'elle trouvait prestigieux, elle eut le sentiment d'avoir obtenu une grande promotion sociale. Le premier commis, Jean Montfort, qui était à peine plus âgé qu'elle, était un beau garçon dont l'aisance l'intimida, d'autant qu'il paraissait s'amuser, mais toujours avec gentillesse, de ses manières et de son accent de petite banlieusarde. Mais elle s'aperçut bientôt qu'elle ne lui était pas indifférente et commença à prendre sa revanche en s'amusant à son tour de son manège. Sur ce chapitre, maman était intarissable. Bref, les deux jeunes gens se plurent et

s'épousèrent très jeunes, en mai 1925, avec la bénédiction de leurs employeurs qui venaient d'acheter un appartement neuf dans le même quartier et leur louèrent à prix d'amis l'entresol qu'ils occupaient jusque-là, au-dessus de leur magasin. Ces braves gens, qui appréciaient également le sérieux et le travail de leurs deux employés, se comportèrent désormais en amis, les recevant à leur table et acceptant volontiers leurs invitations. Quand ils commencèrent à laisser entendre au jeune couple qu'ils aimeraient lui céder leur affaire quand sonnerait l'heure de la retraite, les jeunes mariés n'en crurent d'abord pas leurs oreilles et se demandèrent, en regagnant leurs pénates, s'ils avaient bien entendu. Bientôt, l'offre se précisa ; les Montfort n'avaient que de maigres économies, d'ailleurs écornées par leur emménagement. Leurs parents étaient des ouvriers, et ils ne pouvaient donc attendre aucune aide de leur part. Et puis on était à la merci d'une crise économique que certains sentaient venir, les affaires tournaient mal, comment pourraient-ils jamais acquitter une telle dette ? Mais le père Garnier eût tôt fait de les mettre à l'aise ; les crises, dit le bonhomme, il en avait vu d'autres, ça vient et ça s'en va, on sortirait de celle-là comme des autres ! Au contraire, le magasin avait perdu un peu de sa valeur, ce serait toujours ça de gagné pour eux ! Puis il leur ouvrit ses comptes et leur montra que sérieux, travailleurs et économes comme ils étaient, ils pourraient le rembourser en moins de dix ans. Ils n'auraient pas à passer par une banque, mais paieraient à leur rythme le crédit qu'il leur faisait, à un taux raisonnable ; les intérêts seraient proportionnels à la somme restant à acquitter, et iraient donc en diminuant. Sa femme et lui avaient accumulé un joli magot au cours de leur longue carrière, et ils ne comptaient pas sur l'argent de la vente pour vivre ; il irait à leur fils, qui n'en avait pas un besoin urgent. Bref, les vieux furent convaincants, ce soir de Noël 1929 et mes

parents reprirent l'affaire en mai 1930, pour l'anniversaire de leur mariage.

Les années qui suivirent furent une période de grands sacrifices. Mes parents travaillaient beaucoup et n'avaient repris qu'une apprentie vendeuse pour remplacer leurs anciens patrons, ils vivaient très frugalement, on se contentait, le soir, de thé et de tartines, ils ne s'accordaient pas de vacances et allaient au cinéma une fois par mois. C'était alors un divertissement populaire peu coûteux, et beaucoup de familles ouvrières voyaient un film chaque semaine, mais eux ne s'accordaient pas d'autre sortie, à part les dîners où ils retrouvaient leurs anciens employeurs ! Mais ils s'aimaient, étaient unis par une même ambition, et ne mirent que cinq ans à rembourser leur dette, après quoi ils eurent le courage de s'endetter un peu à nouveau pour profiter des bas prix des matériaux et de la main-d'œuvre du bâtiment et remplacèrent la vieille devanture de bois qui commençait à fatiguer par du beau marbre importé d'Italie, redessinant les vitrines et la porte d'entrée, mais conservant pieusement les nobles boiseries et les dorures de l'intérieur. Fin 1938, ils avaient déjà acheté le bel appartement de la rue Pergolèse (les prix de l'immobilier étaient très bas, et le restèrent longtemps). Mon père avait même réalisé un vieux rêve en achetant d'occasion, en 1936, sa première auto ! Ma mère s'était épanouie, avait perdu toute trace de son accent faubourien et pouvait passer pour une femme assez élégante. Il ne manquait à son bonheur que d'avoir des enfants, ce que le couple avait différé d'un commun accord, jusqu'à ce que leur situation matérielle soit assurée. Le temps de profiter de la vie était venu. Quand la guerre éclata !

LES MONTFORT PENDANT LA GUERRE

Jean Montfort était Parisien de souche, chose rare, surtout à cette époque où chaque famille gardait de fortes racines campagnardes, ce qui devait heureusement limiter la disette organisée par l'occupant aux jours sombres de la guerre. Il en tirait une incroyable vanité. Son grand-père, ouvrier typographe, avait participé activement à la Commune de Paris et était mort sur une barricade pendant la Semaine sanglante, laissant une veuve sans ressources qui éleva leur fils au prix de bien des sacrifices et le mit en apprentissage à l'âge de douze ans chez un menuisier, puis il avait fait carrière dans une grande entreprise où il était entré comme ouvrier spécialisé, et où il finit contremaître. Comme Louis Foliot, il n'oublia jamais ses origines et voulut transmettre la tradition révolutionnaire de la famille au petit Jean. Mais ce dernier ne conserva de cet héritage politique qu'une sensibilité de gauche. Trop maladroit pour songer à reprendre le métier de son père, il avait de l'ambition, voulait échapper à la condition ouvrière et était entré comme livreur dans l'épicerie du père Garnier, bien décidé à se mettre un jour à son compte. On sait ce qu'il en était advenu.

Deux jours après mon arrivée à Paris, j'avais eu droit aux explications promises à propos du petit appartement secret de l'entresol. Mon père était rentré de la guerre écoeuré par ce qu'il en avait vécu, et attribuait notre défaite à l'incompétence de l'État-major et à la trahison de nos cadres, dont il avait eu un bel exemple sous les yeux. Pourtant, maman et lui prirent comme un moindre mal la capitulation du vieux Maréchal, qu'ils considéraient comme une félonie, mais qui du moins permettait de sauver les meubles ; la majorité de leur clientèle les incitait à ce genre de résignation.

Jean Montfort vit aussitôt le parti qu'il pouvait tirer de la nouvelle donne, quand des clients lui proposèrent d'acheter à prix d'or les marchandises qu'il avait cachées dans sa cave et à l'entresol pour ne pas les vendre aux officiers allemands, qui étaient prêts à tout enlever avec un argent qui ne leur coûtait rien. Habitué de longue date à faire passer les affaires avant tout, il se lança tête basse dans le marché noir, à la grande honte de son pauvre beau-père (ses propres parents étaient morts en 1937), d'autant plus que sur l'échelle où il prétendait l'exercer, il lui fallait de fortes complicités sinon chez l'occupant, du moins dans le personnel politique et administratif de Vichy ; des clients haut placés y pourvurent, et il obtint sans peine bons d'essence et *ausweis* qu'il payait en marchandises.

Cependant, dès juillet 1940, la politique de collaboration ouverte du gouvernement de Vichy révolta mes parents, et de même que certains de leurs clients les avaient mis en relation avec Vichy, d'autres les entraînaient bientôt dans la Résistance. Comme beaucoup de Parisiens, ils avaient accueilli avec indignation les premières persécutions des juifs ; ils avaient aussi de bons clients dans la population « israélite » de leur quartier. L'un d'eux, qui se trouvait pour ses affaires dans le XI^e arrondissement au cours des premières rafles d'août 1941 échappa de justesse à la police française et vint leur demander de l'aide ; il s'agissait de le cacher avec sa femme et leurs deux enfants, le temps qu'il trouve un moyen de passer en zone libre, et de là en Espagne ; naturellement, dit-il, il était prêt à leur payer au prix fort cet hébergement et la prise de risque que cela représentait. Mes parents n'eurent pas besoin de se consulter, ils auraient eu honte de ne pas aider ces pauvres gens, et encore plus de faire payer cette aide. Ce fut maman qui eut l'idée du petit appartement de l'entresol, où leurs prédécesseurs avaient jadis logé leur fils, et

qu'eux-mêmes avaient naguère occupé ; il suffisait de dissimuler la porte d'entrée avec des rayons de marchandises. Un menuisier en qui ils avaient toute confiance se chargea de l'opération. À cette famille, d'autres avaient succédé, et mes parents riaient du bon tour qu'ils jouaient à leurs clients collabos qui venaient s'approvisionner si près de la cache ; leurs relations et cette clientèle très particulière les mettaient à l'abri de toute curiosité de la part de la police et de la milice de Vichy ! Très vite, les époux Montfort s'étaient trouvés engagés dans la Résistance naissante, et Jean avait pu fournir assez de gages au vieux Louis pour le rassurer sur son patriotisme et l'inquiéter, sachant les risques que le couple prenait.

Lors de mon adolescence, j'ai étudié avec passion cette époque sur laquelle on pouvait obtenir beaucoup de témoignages – les événements étaient encore tout frais – et fort peu de documents. Je me suis demandé un temps si les Montfort n'avaient pas pratiqué ce qu'on appelle le double jeu. Mais j'ai conclu que, s'ils ne s'étaient pas montrés très scrupuleux sur les moyens de s'enrichir, ils n'ont jamais servi Vichy et ont pris au contraire de grands risques dans la Résistance. Je n'ai aucune raison de me montrer plus sévère à leur égard que Papa Louis, qui rendit toute son estime à son gendre ; peut-être avait-il fini par comprendre, comme je l'ai bientôt découvert, qu'un excès de principes condamne à la pauvreté ou du moins à une condition très médiocre. C'est pour cela que Jésus dit dans l'Évangile de saint Matthieu : *« En vérité, je vous dis qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Et je vous le dis encore ; Il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. L'ayant entendu, les disciples en furent extrêmement étonnés ; ils dirent ; Qui donc peut être sauvé ? Jésus, les regardant, leur dit : Pour les hommes,*

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

cela est impossible ; mais pour Dieu, tout est possible. » Pour moi, qui ne crois plus au Ciel, j'ai depuis longtemps pris le parti de suivre le jeune homme riche, et sans tristesse !

DES GENS SIMPLES

Un trait de caractère de mon père qui me surprit mais que j'ai souvent observé chez les petits bourgeois, me fut révélé le soir de mes quinze ans quand, après que j'eusse soufflé les bougies et reçu mes cadeaux, il rapporta de son bureau, d'un air mystérieux, un gros rouleau de parchemin orné d'un épais cachet de cire et entreprit de le dérouler sous mes yeux. Interloqué, je lui demandai : « Qu'est-ce que c'est ? »

- Regarde bien, c'est l'arbre généalogique de notre famille ; tu en es aujourd'hui le dernier rejeton, en bas de l'arbre ; si tu le remontes, tu trouveras mon nom, puis ceux de mon père et de mon grand-père. Comme les souvenirs de ma mère n'allaient pas plus loin – je savais seulement que mes arrières-grands-parents étaient, des deux côtés, Parisiens de naissance – j'ai chargé un généalogiste de faire une recherche et, comme tu vois il est remonté aux croisades, car c'est au XVIII^e siècle qu'un de nos ancêtres a renoncé, sous l'influence des idées révolutionnaires, à son titre et à sa particule, mais je me suis renseigné et je crois pouvoir les racheter un jour. Tu n'en serais pas fier ? »

J'étais plutôt abasourdi, et je lui dis que je serais assez embarrassé d'avoir à porter un titre acquis de cette façon, et qu'on ne m'avait pas appris à respecter. Mon père parut un peu déçu, mais il se contenta de ranger le précieux document sous le regard indulgent de maman, et comme elle souriait de cette marotte, il ajouta que rien ne pressait, un jour viendrait où je comprendrais quel intérêt nous avions à « recouvrer nos droits ».

Quelques dix ans plus tard, je rencontrai à une terrasse du quartier latin un de mes anciens condisciples du lycée. Il m'apprit qu'il s'était fait généalogiste et travaillait dans une grande étude de la rive gauche.

« Généalogiste ? Tu fais des recherches sur l'origine des familles ?
- Ça, c'est la partie folklorique du métier. Celle qui rapporte le plus consiste à recenser, par un réseau important d'informateurs bien placés, les personnes qui meurent sans héritiers connus. Nous entreprenons des recherches, et un beau jour nous débarquons chez de braves gens à qui nous annonçons qu'il vient de leur échoir une fortune (ou une grosse somme, sinon on laisse tomber), qu'ils n'ont rien à faire pour l'obtenir, sinon de signer un contrat qui nous laisse – disons 20%, c'est à nous d'apprécier – sur ce pactole pour couvrir nos frais.

- Et ça marche ?

- Mieux que tu n'imagines ! Bien sûr il y a des gens méfiants qui demandent à réfléchir parce qu'ils devinent d'où vient l'héritage, et d'autres qui sont dans les affaires et marchandent sou à sou notre part. Mais tu n'imagines pas le nombre de gogos ! Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai entourloupé un pauvre type dont la famille avait perdu tout contact avec son oncle depuis vingt ans ; celui-ci venait de mourir dans leur village d'origine où ses parents n'étaient jamais retournés et où l'on ignorait leur existence !

- Et côté folklore ?

- C'est la partie la plus amusante du boulot ! La plupart du temps, il s'agit de commerçants enrichis qui nous demandent de remonter le plus loin possible dans leur généalogie. En fait, comme tous les bourgeois républicains, ils rêvent de se trouver des ancêtres nobles. Il suffit alors de lancer une recherche auprès des mairies et aux archives départementales. On s'arrête en général au XVIII^e siècle où beaucoup de familles nobles se sont éteintes, pas seulement du fait de la Révolution, car beaucoup de nobles ruinés ont vendu leur titre à cette époque, même hors de France, et on trouve au client le noble ancêtre dont il rêve. C'est toujours plus ou moins tiré par les cheveux, mais nous avons pour devise de

"Satisfaire le client avant tout !"

- Et certains achètent des titres ?

- Non, pas en France, où la noblesse n'existe plus légalement, mais il est encore possible d'acheter des titres dans certains pays d'Europe... ».

Je souris en songeant aux naïves prétentions de mon père qui n'avait pas eu le temps de réaliser son rêve et de devenir « comte de Montfort » ! Mais combien de messieurs et de dames de Maintenant n'ont guère plus de droits qu'il n'en aurait eus à porter un titre nobiliaire... à commencer par certain Président de la République dont le père a obtenu par décret de « relever » le nom de l'amiral d'Estaing, mort sans descendance et qui fut le dernier à le porter, en prenant pour prétexte que l'une de ses ancêtres, Lucie-Madeleine Destaing, était la petite nièce naturelle de l'amiral, donc parfaitement roturière !

Cela me rappelle la plaisanterie d'un ami, qui prétendait que le comte de Paris descendait de la famille d'Orléans... par les Aubrais !

J'ajoute que mon père, à part ces chimères, était un homme avenant et serviable, qui partageait les goûts simples de sa femme. Nous avons vécu ensemble dans l'aisance mais sans aucun autre luxe que l'automobile toujours plus coûteuse que s'offrait chaque année mon père. En dehors de quelques repas d'affaires où il lui arrivait de fréquenter par obligation de grands établissements, il n'appréciait que les petits bistrots où l'on pouvait manger sans façon une cuisine familiale, et avait beaucoup de talent pour les dénicher : « C'est une question de flair ! » disait-il, et il prenait plaisir à nous faire profiter, ainsi que ses amis, peu nombreux mais triés sur le volet, de ses trouvailles. Ni lui ni maman n'avait le goût des courses ou du jeu, leurs distractions favorites étaient les promenades soit dans les campagnes proches, soit dans

quelque jolie banlieue : c'était l'occasion de sortir la voiture, le dimanche après-midi et souvent le lundi ; mais alors je ne participais à ces sorties qu'au cours de petites vacances. On partait en pique-nique, ou on s'arrêtait pour manger dans une guinguette des bords de Marne puis, quand mon père avait terminé son cigare (il ne fumait que dans ce genre d'occasion, et toujours en plein air pour ne pas incommoder maman), on faisait une grande promenade à pied ou du canotage, car il avait fait de l'aviron dans sa jeunesse et aimait nous montrer qu'il avait conservé intacts ses talents de rameur, qu'il eut à cœur de me transmettre.

Le cinéma et le théâtre de boulevard ou les opérettes étaient les seuls spectacles que la famille Montfort s'offrait, assez rarement. Mes parents estimaient qu'on n'y allait pas pour se casser la tête, mais pour s'amuser, et ils avaient gardé d'une incursion à la Comédie française et d'une autre à l'Opéra, avec des billets que des clients leur avaient offerts, le souvenir d'un mortel ennui. Maman ne lisait que des romans à l'eau de rose, et mon père ne lisait à peu près rien. Aussi suis-je longtemps resté, en dépit des apparences, un petit paysan. Mes parents m'ont apporté, avec beaucoup d'affection, la sécurité matérielle et même une certaine fortune, et m'ont permis de poursuivre mes études autant qu'il m'a plu. Mais ils ne soupçonnaient même pas ce qu'était la culture ; de ce point de vue, j'étais très défavorisé par rapport à beaucoup de mes camarades du lycée. Aussi me suis-je donné beaucoup de mal pour en acquérir moi-même les bases, sans que personne ait pu me guider, sinon quelques professeurs et quelques amis.

ÉDUCATION SEXUELLE

Je tiens la psychanalyse en médiocre estime. Une théorie mise progressivement au point par son fondateur, qui ne réalise aucune guérison et n'a pas fait depuis d'autres progrès que de se diviser en chapelles, relève à mes yeux plutôt de la philosophie que de la science. De la première, on peut dire que c'est le discours que l'on tient dans les domaines que la science n'a pas encore explorés ; et de fait, chaque progrès des neurosciences, par exemple, réduit l'espace de la psychologie : on a culpabilisé à outrance les parents d'enfants autistes, jusqu'au jour où la science a mis en évidence les origines somatiques de cette affection.

Ce préambule pesant, et qu'on pourra juger bien outrecuidant de la part d'un non-spécialiste, pour dire que je ne crois guère à la théorie freudienne de la sexualité infantile, que l'on tient pour un de ses principaux acquis. Quand je me reporte à mon enfance, les seuls souvenirs qui pourraient y renvoyer sont extrêmement pauvres, isolés et peu significatifs, en tous cas ils n'ont eu pour moi aucune importance ni à l'époque, ni depuis. Il y avait, bien sûr, une curiosité épisodique pour ce qui se cachait sous les vêtements féminins, en un temps où les adultes, y compris les parents, ne se déshabillaient jamais devant les enfants ; cette curiosité ne s'éveillait que si mon regard avait l'occasion de plonger sous une jupe ou une robe, mais il n'y avait rien à voir et cela ne m'empêchait pas de dormir. Faut-il mettre sur le compte de la sexualité mon étonnement quand à quatre ans peut-être, au moment de faire pipi, je prenais conscience de mes premières érections ? Ou encore les concours d'écoliers, à qui pisserait le plus loin ? Tout cela me paraît dérisoire. Bien sûr, j'éprouvais comme tous les petits campagnards beaucoup de curiosité pour l'accouplement des bêtes, mais cette sorte d'intérêt s'étendait à tous

les aspects du vaste monde que je pouvais appréhender. Pendant des années, j'ai assisté avec attention aux saillies des taureaux, qu'elles soient organisées par les paysans qui conduisaient leur vache « aux bœufs » ou qu'elles répondent à l'appel de la nature, mais je n'y ai jamais rien trouvé d'émouvant avant l'âge de treize ans, quand je vis l'accouplement se produire spontanément dans un pré. C'est alors que je découvris l'érotisme.

Même la première manifestation de sexualité humaine – assez laide à la vérité – à laquelle il me fut donné d'assister à l'âge de neuf ans ne provoqua en moi que beaucoup d'étonnement et un peu de dégoût. Nous étions en récréation, quand un camarade me dit à l'oreille : « Viens voir le Couillard ! » Le Couillard était un « grand » de quatorze ans, très brun de poil, très mat de peau et robuste, avec une encolure de taureau, si bien que je l'imaginai, en raison de son surnom, avec des couilles assorties. Parmi les premiers mots que l'école m'a enseigné, il y en eut deux, en effet, pour désigner des parties de mon anatomie que Maman Blanche désignait d'un seul mot : ma gueuse ! Dans un recoin de la cour, derrière le mur aveugle de l'école, quelques élèves de sa division encourageaient le Couillard, assis sur un muret, qui se faisait prier comme un convive que l'on prie de chanter à la fin d'un banquet paysan. Enfin il se décida, ouvrit largement sa braguette, découvrit, jaillissant d'une forêt de poils noirs, un énorme pénis qu'il se mit à frotter de sa dextre. Je regardai son visage : il avait le même air béat que l'idiot du village. À ce moment le sifflet du maître retentit, et nous avons couru nous mettre en rang ; l'exhibition était terminée, et je n'y ai plus pensé. Le Couillard réussit de justesse son certificat d'études, s'embaucha comme valet de ferme et partit bientôt chercher fortune à Paris ; je ne l'ai plus jamais revu.

On ne peut guère imaginer, aujourd'hui, à quel point nous étions

ignorants, du fait de la ségrégation des sexes et du silence que les familles observaient sur cet aspect de notre vie. Le plus dégourdi d'entre nous, un grand de douze ans, se vanta un jour, à Morgeot, d'avoir serré dans sa main... « la bite d'une fille ». Il est remarquable que personne ne se soit moqué de lui : nous avons eu tout le loisir d'observer les animaux, et les petites filles ne portant pas de culotte tant qu'elles n'étaient pas d'âge à aller à l'école (six ans au moins), nous avons une idée assez précise de leur morphologie. Mais elles n'avaient pas non plus de seins, et nous ne savions pas comment tout cela pourrait se développer : le corps féminin, jusqu'à l'explosion de l'adolescence, gardait son mystère, comme à l'époque romantique. Quand j'eus à peu près l'âge de ce camarade, je fis rire aux larmes un herboriste en lui demandant des serviettes hygiéniques, expression qui me paraissait beaucoup plus élégante que « papier hygiénique » et que je venais de lire sur un emballage. Il me faudrait attendre encore deux ans pour pénétrer les arcanes de la féminité et comprendre la réaction du commerçant.

Mes camarades du lycée étaient encore plus niais ; ils parlaient beaucoup des filles et les plus hardis tâchaient de s'en faire remarquer sans savoir au juste pourquoi. Un grand dadais de quinze ans me demanda même un jour si je croyais que les êtres humains se reproduisaient comme les animaux ; « J'en ai bien peur, lui dis-je, nous sommes faits comme eux ! » Il était atterré. Les filles n'étaient guère plus savantes ; Alice m'a dit, bien plus tard, combien elle avait été terrorisée le jour de ses premières règles, souvenir qu'elle partageait avec bien des femmes de son âge ; personne ne les y avait préparées. D'une manière générale, le sexe était tabou, et quand, à la radio, on annonçait des chansons 1900 un peu lestes, mon père, qui ne les dédaignait pas, m'envoyait coucher. Toute l'éducation sexuelle que j'en reçus vers

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

l'âge de seize ans consista en des allusions à un jeune homme de sa connaissance qui avait attrapé une « maladie honteuse » aux conséquences abominables parce qu'il « était allé avec des femmes de mauvaise vie ». Si je n'avais fait mon éducation tout seul depuis belle lurette, je n'aurais rien compris à ce galimatias.

PAQUETTE

C'est au catéchisme que, pour la première fois, je pris garde à l'existence de Paquette. Le curé nous réunissait, avant l'école, dans une petite salle glaciale dont la porte se situait au chevet de l'église et où, les filles à sa droite et les garçons à sa gauche, nous nous blottissions dans nos grands capuchons de laine bleue pour lutter contre le froid, que bientôt notre chaleur animale rendait plus tolérable. Ma mémoire, très bonne en règle générale, était excellente si le sujet m'intéressait, or il se trouvait que l'enseignement religieux faisait partie des thèmes qui me passionnaient, aussi étais-je toujours l'un des premiers à répondre aux questions du curé ou de sa bonne qui l'assistait, ce qui suscitait naturellement quelques jalousies. Ce jour-là ma réponse comportait le nom de Jésus-Christ que, bon lecteur et médiocre auditeur, je prononçai en faisant sonner le s et le t de Christ. Pendant que le curé me complimentait, j'entendis une fille imiter ma prononciation, et pouffer de rire. Tout rouge, je regardai dans sa direction : c'était une grande gamine plutôt maigre aux cheveux filasses, à laquelle je n'avais jamais prêté attention.

Je retrouvai bientôt la Paquette dans la cour de l'école des filles où les maîtres regroupaient ceux de leurs élèves qui, n'habitant pas dans des hameaux lointains, n'étaient pas bloqués par la neige, aux pires jours de l'hiver. Nous partagions leurs jeux, mais n'avions pas d'autres conversations avec elles, et je n'osais aborder Paquette : les gamines évitaient de parler aux gars, et la ronde ou la bourrée terminée, se disaient à l'oreille, en nous regardant, des choses mystérieuses qui les faisaient rire. Nos relations en seraient restées là si un beau jour, dans un chemin creux, je ne l'avais rattrapée. Comme elle portait un sac assez lourd, je le lui pris des mains et l'accompagnai en bavardant. Elle le reprit avant d'être en

vue de sa maison, et on se donna rendez-vous.

De ce jour-là nous devînmes bons amis. Nous nous retrouvions le plus souvent possible, toujours en grand secret, car les familles n'admettaient guère de relations suivies entre garçons et filles, et nos camarades se seraient moqués de nous, dans le petit bois qui s'étendait derrière la maison des Foliot, et où l'on ne risquait guère de nous surprendre. Nos longues conversations étaient du reste fort innocentes : je lui parlais de mes lectures, elle me disait ses chagrins et ses rêves d'enfant d'un premier lit d'une famille de pauvres gens où elle ne trouvait qu'un refuge sans tendresse. Devenu Parisien, je ne manquai pas de la retrouver à chaque congé scolaire, et je lui racontais ma nouvelle existence, décrivant la grande ville de mon mieux ; quand elle serait grande, disait-elle, elle irait aussi à Paris, où je lui confirmai qu'il y avait de très belles boutiques où l'on ne vendait que des fleurs, et elle serait fleuriste.

L'année de nos quatorze ans, nos relations devinrent plus contraintes. J'avais fait mes premiers brouillons, dont je n'avais pas lieu d'être fier, avec une fillette à peine pubère qui m'avait du moins révélé la tiède et douce élasticité d'une paire de fesses que l'on pousse à pleines mains, sous prétexte d'aider leur propriétaire à escalader un mur, et l'aspect jusque-là mystérieux de son sexe. En échange, elle avait longuement exploré le mien de ses mains inexpertes, si bien qu'à ma grande confusion j'avais éjaculé entre ses doigts, projetant sur l'herbe verte une longue traînée blanchâtre. Elle avait ri et dit, bizarrement : « C'est pratique ! » Nos relations s'étaient arrêtées là : je la jugeais trop jeune pour aller plus loin et, sa curiosité satisfaite, elle revint à des jeux moins dangereux avec ses amies.

Paquette m'impressionnait davantage parce qu'elle avait presque un an de plus que moi. Elle n'avait pas, à la vérité, l'aspect d'une

jeune fille, et n'était pas vraiment belle, ce qui m'eût fort intimidé ; ce n'était encore qu'une grande gamine pas très soignée, avec des cheveux souvent emmêlés, pieds nus dans ses sabots et revêtue d'une pauvre robe sans forme où commençaient à pointer de petits seins, mais il me fallut beaucoup de résolution pour la prendre par la taille, alors que nous étions assis, adossés à un grand arbre. Je risquai un baiser sur sa joue, sans qu'elle réagisse ; enhardi, je réitérai, et mes lèvres rencontrèrent les siennes sans que je les aie cherchées. J'en profitai pour glisser progressivement ma main jusqu'à ses cuisses. À ma grande surprise, la victoire fut très facile. Je n'avais en effet, des rapports entre hommes et femmes, qu'une expérience livresque, nourrie surtout de la lecture de romans du XIX^e siècle qui ne pouvaient pas me laisser soupçonner que les femmes y prissent beaucoup de plaisir, et je croyais que dans ces jeux l'homme est le chasseur et la femme le gibier ; je n'étudierais *Phèdre* qu'en classe de Première ; *Le Rouge et le Noir* et *Le Cid* m'avaient appris qu'il existe un amour fondé sur l'admiration, mais je n'étais en rien admirable, et les femmes qui m'avaient entouré m'ayant toujours témoigné de l'affection, je croyais qu'elles ne cédaient à notre désir (après s'être fait plus ou moins prier) que par pure bonté, de même qu'elles faisaient notre ménage, notre lessive et préparaient nos repas. Paquette me dit seulement : « Non, pas ici ! », se leva et m'entraîna dans les buissons proches que nous avons déjà explorés ensemble, et où nous avons découvert une sorte de berceau de mousse caché dans un fourré épais, qui avait dû abriter bien d'autres ébats.

Nous étions aussi impatients et ignorants l'un que l'autre, n'ayant rien lu, vu ou vécu qui fût de nature à nous déniaiser, mise à part l'observation plus ou moins attentive des animaux. Comme nous en étions à l'émerveillement des premières caresses, Paquette écarta doucement les cuisses et, un instant après, nous nous

trouvâmes étroitement rivés l'un à l'autre... à ma grande surprise, car suivant un plan longuement prémédité, j'étais sur le point de lui demander de se retourner, et les anges se fussent voilé la face, car ils n'admettent, comme chacun sait, que la position du missionnaire, c'est-à-dire celle qui soulage le plus tôt le mâle et fait le moins jouir sa partenaire, mais personne n'avait pris la peine de me le dire et, quoique grand théologien, je ne le soupçonnais même pas ! Le saignement inaugural m'inquiéta beaucoup, mais Paquette, mieux informée sur ce point, me rassura et m'attira contre elle. En remerciement, je l'embrassai, et elle compléta mon éducation par des explications au sujet du cycle menstruel des femmes. Mais sans qu'elle en eût le moindre soupçon, la plus précieuse révélation – et la plus utile – qu'elle fit ce jour-là au grand nigaud que j'étais fut qu'il existe aussi un désir et un plaisir féminins, et que ce dernier, à en juger par ses manifestations, doit encore surpasser le nôtre. En tous cas, j'éprouvais une joie, une allégresse que toute ma vie je devais retrouver intacte, à chaque nouvel essai.

La fin des vacances amena une séparation bien triste, mais les retrouvailles furent d'autant plus belles que Paquette n'avait pas perdu son temps, et m'initia à de nouveaux jeux dont certains me parurent bien plaisants. Je ne cherchai pas à savoir d'où lui venait cette science nouvelle ; j'avais un trop furieux besoin d'elle pour m'en soucier, et ce besoin, s'il n'excluait pas quelque tendresse, ignorait la jalousie ; je la désirais mais j'étais bien trop immature pour l'aimer.

Deux années plus tard, je demandai comme à l'accoutumée à ma tante, le lendemain de mon arrivée, des nouvelles des gens du pays. Au passage, et comme négligemment, je jetai le nom de Paquette.

- La Paquette ? C'est une pas grand chose ! », dit ma bonne tante

en serrant ses lèvres minces et en me jetant par-dessus ses lunettes un regard de vipère que je ne lui connaissais pas.

D'une voix que j'essayais de garder ferme et indifférente, je lui redemandai ce qu'elle devenait.

- Elle s'est placée dans une grande ferme de la commune de S***, et c'est un bon débarras ! »

Désormais, je ne connaîtrais plus avant longtemps, pendant les nombreux séjours que je devais encore faire dans la petite patrie de mon enfance, que des vacances plus chastes que je n'aurais voulu. Je m'y abrutissais dans la lecture et les gros travaux des champs... et n'ai plus jamais entendu parler de Paquette.

CLAUDINE

Cette première expérience m'avait donné des ailes. Pourtant mon cœur battait très fort quand je posai devant la porte de Claudine mon panier de bouteilles. Ce n'était pas à cause des deux étages de son escalier de service que je venais de grimper. Claudine était la fille de clients fort aisés que leur magasin du VIII^e occupait toute la journée, et j'espérais bien que ce serait elle qui m'ouvrirait.

Je ne l'avais vue, jusque-là, qu'à la boutique de mes parents, où elle accompagnait sa mère chaque dimanche matin. Cette dernière, belle femme qui me paraissait fort élégante, m'impressionnait passablement, mais bien moins encore que Claudine qui se tenait toujours en retrait, la tête légèrement inclinée de sorte que ses cheveux blonds, très longs, lui cachaient en partie le visage. Sournoisement, elle me fixait, à travers ses cils, de ses yeux bleus qui me paraissaient presque phosphorescents. Nous n'avions pas quinze ans, et comme je ne parvenais pas à dissimuler mon trouble, sa mère, qui s'en croyait sans doute la cause, avait un petit sourire moqueur qui achevait de me mettre en déroute.

Mon espoir ne fut pas déçu. Claudine m'introduisit dans la cuisine, où je faillis casser une bouteille en rangeant ma livraison dans le placard qu'elle m'avait indiqué. Comme la facture était payée, je m'apprêtais à repartir sans avoir osé dire un mot quand, en me glissant dans la main mon pourboire, elle me demanda en me regardant franchement pour la première fois : « Tu ne pourrais pas m'aider un peu, il paraît, d'après tes parents, que tu es très fort en français, moi c'est plutôt les maths... » et elle sortit de sa poche le sujet de rédaction qui l'embarrassait.

« Pas maintenant, j'ai d'autres livraisons, mais laisse-moi ton papier, je te le rapporterai ce soir.

- Non, j'ai le temps, viens plutôt jeudi à deux heures ! »

Faut-il dire que je fus un peu plus distrait qu'à l'ordinaire dans les jours qui suivirent ? Mais je m'appliquai à lui préparer un plan détaillé et poussai la complaisance jusqu'à rédiger introduction et la conclusion. Enfin, le jeudi arriva, et je montai chez Claudine par l'escalier de service, suivant ses recommandations, son immeuble disposant par chance, sur l'avenue Mozart, d'une entrée séparée de la porte cochère. Elle me conduisit, à travers l'appartement, jusqu'à sa chambre, assez vaste pour contenir à l'aise, outre le lit, une armoire, une commode, une petite bibliothèque et un bureau où elle me conduisit. Assis à côté d'elle, je n'en menais pas large, et fus heureux de sortir mon brouillon que j'entrepris de lui commenter, prenant de l'assurance au fur et à mesure que je me concentrais sur le sujet. Elle m'écoutait attentivement, mais au bout d'un moment parut perdre le fil de mes explications. Son visage rosissait, et elle me regardait avec un sourire qui n'avait plus rien d'ironique. Enhardi, je lui pris la main, et enfin l'embrassai. Je voulais l'entraîner vers le lit pour nous y asseoir plus commodément, mais elle refusa, alla à la porte donner un tour de clé bien inutile, et il fallut se contenter du tapis de laine, non seulement ce jour-là, mais pendant toute notre liaison.

Il fallut aussi, pendant plusieurs mois, s'en tenir à un flirt de plus en plus poussé, mais elle se refusait absolument à franchir le pas. Ce fut d'ailleurs une chance, car mon expérience était très limitée, et elle aurait pu trouver plus tard mes manières un peu frustes. En attendant, je découvrais, avec son corps d'une finesse que je n'aurais pas su imaginer, les raffinements *in situ* de la lingerie féminine que je n'avais aperçue jusque-là qu'aux vitrines. Deux fois aussi, elle me conduisit à la cave de l'immeuble, qui ne disposait alors d'aucun moyen d'éclairage. Elle se munissait d'une lampe électrique qu'elle posait sur une caisse et éteignait, au

carrefour de deux couloirs, et nous nous caressions longuement, jusqu'à l'orgasme. Nous ne risquions guère d'être surpris du fait de notre position stratégique : nous aurions perçu de loin toute intrusion. Mais si cela l'excitait, j'étais inquiet, regrettais le confort bourgeois de son tapis et comme disent justement les marchands de tapis de Marrakech, le « plaisir des yeux », si bien qu'elle n'insista pas. Enfin, au retour des grandes vacances, elle se donna, comme on dit, et je pus déployer des talents fraîchement acquis, mais je commençai à connaître les alarmes que les suites possibles de rapports sexuels pouvaient susciter chez les couples en ce temps d'avant la pilule, et qui devaient si longtemps m'empoisonner la vie. À Paris et à cet âge, je n'osais pas me procurer de préservatifs, qu'on n'y trouvait alors qu'en pharmacie, et nous en étions réduits, en fait de contraception, au coït interrompu. Bien que j'aie vite acquis une certaine maîtrise, il nous arrivait de nous laisser surprendre. Mais la chance était avec nous, et pendant plus de deux ans, nos amours purent se poursuivre sans problème.

Cependant, les filles mûrissent beaucoup plus vite que les garçons. Claudine était si ardente que je n'imaginai même pas que cette situation puisse prendre fin dans un délai prévisible, et comme son corps s'épanouissait, je ne m'en lassais pas. Vint pourtant le jour où elle me signifia mon congé ; elle avait rencontré un garçon de vingt-cinq ans, très sportif, et qui conduisait une belle voiture découverte. Bref, elle en était amoureuse, cela ne se commandait pas, et elle conclut, sans se rendre compte, je crois, de sa cruauté : « Enfin, c'est un homme, tu comprends ? »

LA PROSTITUÉE

Aussi mortifié que frustré, je décidai de me venger d'elle, et de me démontrer à moi-même, puisque je ne la reverrais plus, combien je la méprisais, et ne trouvai rien de mieux que de la remplacer par une prostituée.

C'était un samedi plutôt frais et humide de la fin octobre ; mes parents, partis en weekend, m'avaient laissé la bride sur le cou et j'étais sorti avec quelques amis de mon âge que je quittai vers vingt-trois heures, place du Châtelet. Je pris une dernière bière à la terrasse du Petit Châtelet, à l'angle du quai, et partis rôder dans les ruelles alentour où j'avais souvent vu des filles faire des avances aux passants. Rue Bertin Poirée, j'en avisai une qui me parut très jeune et jolie, sous un bec de gaz. C'était une brune dont les longs cheveux tombaient jusqu'aux épaules, au teint très mat, avec un beau profil de statue grecque, bien faite, de taille moyenne. Je m'approchai, hésitant, et j'eus droit au classique « Tu viens, chéri ? » mais elle ajouta « Tu verras, je serai gentille ». Après m'être assuré que son prix ne dépassait pas la somme que j'avais en poche, je la suivis sur le quai, en direction de la place du Châtelet. Nous sommes passés devant le théâtre, et elle m'a dit « Mais dis-donc, t'es un jeunot ? » J'ai menti avec aplomb, lui assurant que j'avais vingt-et-un an, et il est vrai que je faisais plus que mon âge, mais elle a haussé les épaules en disant :

« Mon œil ! Tu n'as pas vu de flics au moins ?

- Si, j'ai rencontré une ronde dans le quartier !

- Je parle pas des poulets en tenue, pour nous, c'est les mœurs ! »

Cependant, nous avons tourné à gauche par l'avenue Victoria et étions presque revenus à notre point de départ, au coin de la rue Jacques Lantier. Je la suivis dans l'immeuble qui fait l'angle, en passant par une porte qui donnait d'un côté sur le bar voisin et de

l'autre sur un escalier graisseux ; au premier étage, elle ouvrit une porte et me fit entrer dans une chambre assez grande, tendue d'un papier rose fané et de rideaux rouges, avec pour tout mobilier un grand lit, deux chaises boiteuses et, près de la fenêtre, un lavabo d'une blancheur éclatante. Elle me dit : « On paye d'abord ! », rangea avec soin les deux billets dans son sac à main et à ma grande surprise m'entraîna malgré mes protestations vers le lavabo où elle entreprit de laver énergiquement mon engin au savon et à grande eau :

« Mais je suis propre !

- On ne l'est jamais trop ! »

Ce rite accompli, nous nous sommes déshabillés (j'ai dû exiger qu'elle retire culotte et soutien-gorge) et je me suis allongé sur le lit. À ma grande surprise, elle l'a contourné et s'est mise à genoux, prenant mon sexe dans sa bouche. Je ne voulais pas qu'elle s'en tire à si bon compte et lui ai commandé de venir se coucher près de moi. Elle s'est allongée et a attendu, les jambes largement écartées. Gêné par cette pose passive et obscène, j'ai voulu qu'elle se retourne, mais elle a mal interprété mes paroles :

« Non ! Je ne l'ai fait qu'une fois, avec un vieux, je lui ai pris très cher, et ça fait mal ! »

J'ai commencé à la caresser, mais elle restait plus impassible qu'une souche, alors j'ai voulu l'embrasser sur la bouche, mais elle a détourné la tête vivement et m'a expliqué :

« Jamais sur la bouche, je connais un toubib qui m'a expliqué que c'est comme ça qu'on attrape des maladies ! »

Excédé, je suis passé entre ses jambes et j'ai plongé désespérément en elle. Le premier coup parti, j'ai continué à la besogner, mais elle m'a repoussé à deux mains :

« Non, arrête, tu vas me faire un jeune ! »

Nous nous sommes rhabillés en silence. Pendant qu'elle procédait

à ses ablutions sur un bidet jouxtant le lavabo, je lui ai demandé si elle voulait prendre un verre. Elle a paru surprise, moins sans doute que ne le fut le barman, qui devait être aussi le propriétaire de l'hôtel, mais elle a accepté. Au comptoir, elle a commandé un verre de calva :

« Tu le connais ?

- Non, c'est un jeunot ! »

J'ai payé et suis parti, très humilié et profondément écœuré, me promettant qu'on ne m'y prendrait plus.

DEUIL

Un malheur n'arrive jamais seul. J'avais considéré la disparition de Paquette comme un mauvais coup du sort et déploré surtout, lors de mes séjours à Morgeot, la continence à laquelle elle me condamnait. Le reste du temps, je ne pensais plus à elle. Il n'en fut pas de même pour Claudine. J'avais près de dix-sept ans, et j'éprouvai de sa perte un vrai chagrin, comparant mon sort à celui des plus malheureux héros romantiques. Il y avait beaucoup de pose dans cette attitude par laquelle je m'efforçais surtout de m'aveugler sur la manière ridicule dont j'avais été remercié, et je pensais déjà à lui trouver une remplaçante, quand le premier deuil qui m'ait frappé depuis la disparition de Louis et de Blanche, devenus mes grands-parents à titre posthume, me plongea cette fois dans l'affliction et une sorte de stupeur ; ce deuil devait avoir d'importantes répercussions sur la suite de mon existence.

Le soir du dimanche 7 janvier 1951, j'ai attendu vainement le retour de mes parents, qui étaient allés passer la journée du lundi chez des amis, dans le Vexin. Mon père, après un dîner bien arrosé, avait repris la route au volant de sa dernière voiture de sport. Il n'était jamais ivre et en ce temps d'avant l'alcootest personne n'y fit la moindre objection, ni ses amis ni même sa passagère, qui avait en lui une confiance sans limite. Au cours d'un dépassement hasardeux, il voulut éviter une voiture qui fonçait en sens inverse sur la départementale à deux voies. Son véhicule fit deux tonneaux avant de s'immobiliser, les roues en l'air, dans le champ qui bordait la route à sa gauche. On n'avait pas de ceinture de sécurité, et les vitres cassées étaient affreusement coupantes. Jean et Marie Montfort furent tués sur le coup. C'est par un coup de téléphone que j'en fus averti à l'aube. Les corps avaient été ramenés dans la nuit à la morgue.

J'étais incapable de prendre la moindre décision, et ce fut notre vieille Marthe, pourtant anéantie, elle aussi, qui se chargea d'avertir notre famille du Morvan. Le soir même, ma tante Jeanne arriva, prit en main l'organisation des obsèques, qui furent fixées au jeudi, prévint les commis en leur demandant de fermer le jour de l'enterrement et d'informer la clientèle par une affiche, et envoya des faire-part aux amis dont le nom figurait dans l'agenda de mes parents. Dès le mardi matin elle appela leur notaire, qui lui dit que mon père avait laissé un testament, et lui demanda d'assister avec Marthe à son ouverture, qui fut fixée à l'après-midi des obsèques. Mon oncle André et leur fille Alice arrivèrent le mercredi soir, nous accompagnèrent le lendemain matin à l'église et au cimetière, d'où ils repartirent aussitôt pour regagner Morgeot ; la ferme ne pouvait attendre davantage, et Alice devait regagner sa pension. Pour la première fois, je jetai quelques gouttes d'eau bénite dans la fosse où reposait la dépouille de ceux que j'aimais. Tout cela se déroula pour moi comme un interminable cauchemar au cours duquel, complètement perdu, je ne pus prendre aucune initiative.

Vers dix-sept heures, ma tante et Marthe rentrèrent et m'apprirent quelles dispositions avaient prises mes parents ; ils léguèrent une petite pension à Marthe, qui la toucherait à partir du jour de leur décès. La pauvre femme protesta qu'elle était encore vaillante, et espérait bien rester à mon service de longues années encore. J'héritais du reste de leurs biens, qui seraient gérés jusqu'à ma majorité par le tuteur qu'ils avaient désigné, et sous l'autorité duquel je demeurerais donc près de cinq ans, la majorité légale étant alors fixée à vingt-et-un ans. Ce tuteur n'était autre que leur comptable, M. Péchin, notre ami le plus proche. Mes parents avaient fait sa connaissance dans la Résistance et je l'aimais bien. C'était un homme de taille moyenne, qui avait pris de

l'embonpoint et dont le teint s'était quelque peu coloré à l'approche des cinquante-cinq ans. Il faisait avec son épouse, petite femme effacée mais charmante, un couple très uni dont le seul chagrin était de n'avoir pas eu d'enfants. Il avait assisté à l'ouverture du testament et, ma tante n'ayant aucune objection à faire, il me demandait de passer dès le lendemain à son bureau, vers midi ; nous déjeunerions ensemble.

Le lendemain matin, j'accompagnai ma tante à la gare de Lyon. Elle me fit promettre en pleurant de ne pas manquer de venir passer avec eux les fêtes de Noël, m'embrassa très fort et me fit descendre en hâte du train qui commençait à s'ébranler. Sur le quai, je regardai le convoi s'éloigner. Pour la première fois de ma vie, je me sentais seul au monde. C'est un sentiment que j'ai presque toujours éprouvé par la suite, et qui maintenant ne me quitte plus. J'en demande pardon à Jacqueline, que j'aime pourtant comme la fille que je n'ai pas eue, et qui me comprendra.

ANNÉES D'ÉTUDES

M. PÉCHIN

Le lendemain, je me présentai au bureau de mon tuteur à l'heure dite. Dès que sa secrétaire m'eut introduit, il se leva, prit son pardessus et me dit : « Suis-moi, j'ai beaucoup de travail, nous discuterons de tes affaires au restaurant. » et il m'entraîna à une adresse où il nous était arrivé de déjeuner ensemble, avec mes parents ; c'était à deux pas de son bureau. Il choisit avec soin sur la carte et passa notre commande. J'avais pris la même chose, me souciant peu de ce que nous mangerions. Pendant le repas, qui dura une bonne heure, il me mit au courant de ma situation dans les termes suivants :

« Ton père était mon meilleur ami, j'ai éprouvé beaucoup de peine en le perdant, mais je considère qu'il m'a fait un grand honneur en me désignant comme tuteur, et tu n'auras pas à t'en plaindre. En fait, il m'avait consulté ; comme comptable, je connaissais ses affaires aussi bien que lui, et puis il savait que nous nous entendrions bien.

Tu viens d'éprouver un grand malheur, mais du moins la perte de tes parents ne te laisse pas sans ressources, comme cela arrive trop souvent. Et puis Marthe tient à rester à ton service, si bien que tu seras aussi bien chouchouté que par ta pauvre mère. Je suppose que le détail de tes affaires ne t'intéresse pas ? Je m'en doutais, et tu le connaîtras à ta majorité. Je suis habilité à prendre toutes les décisions qui me paraîtront servir tes intérêts, mais je préfère te demander ton avis pour deux choses qui te touchent de très près ; es-tu d'accord pour vendre l'appartement et la boutique ? Le premier est bien grand pour toi, un deux pièces te suffirait et te coûterait moins de charges. Quant à la boutique, je peux trouver un gérant si tu penses reprendre un jour l'affaire, mais ce n'était pas le projet de tes parents qui te voyaient journaliste. Et puis ce

commerce peut perdre beaucoup de sa valeur entre d'autres mains, alors que je peux placer ton capital de manière beaucoup plus avantageuse. »

Pour le magasin, je n'avais aucune objection à faire ; je connaissais les projets de mes parents et m'étais accoutumé bien volontiers à la perspective du journalisme, d'autant que je souhaitais leur prouver ma reconnaissance, et puis ce métier me paraissait romanesque. Mais je restais très attaché à notre logis, où j'avais été si heureux, et il me semblait qu'il resterait quelque chose en ce monde de ceux qui m'y avaient conduit tant que je l'habiterais. Si c'était financièrement possible, je souhaitais donc y demeurer, ce qui me fut accordé sans difficulté.

« Normalement, me dit M. Péchin, tu devrais habiter chez nous, mais tu es presque adulte, j'ai confiance, et un ange gardien veille sur toi en la personne de Marthe ; s'il y avait le moindre problème, elle m'appellerait. Je réglerai toutes les charges et factures concernant l'appartement, je verserai à Marthe, avec son salaire, une mensualité suffisante pour vos dépenses courantes, et tu recevras naturellement ton argent de poche. Pour tes frais scolaires et d'habillement, tu me présenteras les factures. Tu es bien en Philo ? L'an prochain, tu commenceras tes études supérieures, alors je te verserai une pension de 1800 francs par mois qui devrait couvrir tes dépenses, et je ne réglerai plus que tes charges et les appointements de Marthe. »

Sur ce, il régla l'addition et, tandis que je le raccompagnais jusqu'à son bureau, il me dit que sauf exception, je viendrais déjeuner et passer chez eux le reste de la journée, chaque dimanche. Je lui demandai un mot d'absence pour le lycée :

« Jusqu'à lundi ?

- Non, lui dis-je, je voudrais y retourner dès demain pour me mettre au courant du travail de la semaine et profiter du weekend

pour me mettre à jour.

- Bravo, me dit-il, je suis sûr que nous nous entendrons bien ! »

Cette conversation, ou plutôt ce monologue où rien de superflu n'avait été dit, me réconforta, parce qu'il m'ouvrait des perspectives claires et m'offrait un cadre de vie rassurant. J'avais souvent, par le passé, défié mes camarades dans le secret de mon cœur. Cette fois, c'est à moi que s'adressait le défi ; bien qu'ils ne soient plus là pour le voir, je montrerais à mes parents que je n'étais pas un ingrat, et qu'ils avaient fait un bon choix en m'adoptant. Comme il était moins de quatorze heures, je me rendis directement au lycée.

MA CONVERSION

L'année de Philo fut riche en événements. Tout d'abord, j'eus un excellent professeur, qui m'ouvrit l'esprit à une foule de problèmes auxquels je n'avais guère pensé, ou que je ne soupçonnais même pas. Puis j'avais trouvé, parmi mes camarades, un petit noyau qui contribua beaucoup, sinon à me remettre de mon deuil et de ma déception amoureuse, du moins à mieux les supporter. Il s'agissait d'un petit groupe brillant et actif de militants de la J.E.C. que je préfèrai naturellement à tous mes autres camarades. Ils devaient tenir leurs promesses : l'un d'eux, Marcel, est devenu un théologien réputé, l'autre, Daniel, un historien dont les travaux, où j'ai d'ailleurs vainement cherché des traces de son ancien engagement, font autorité ; un troisième, Jean, est entré dans les ordres et a été promu évêque à l'âge de quarante ans ; nous avons continué à nous voir, et il me confia un jour qu'il avait connu très jeune (à vingt-cinq ans !) une jeune fille avec qui il entretenait toujours une relation conjugale ; il en était né deux enfants aux besoins desquels il n'avait aucun moyen de subvenir, mais leur mère avait heureusement une belle situation : c'était une famille heureuse, qui souffrait seulement de la clandestinité dans laquelle il lui fallait vivre. Pour en revenir à notre jeunesse, je découvrais, avec étonnement, qu'on pouvait m'être égal ou même supérieur en intelligence et en culture, et croire à des fables que j'avais rejetées rageusement quand nous avions appris le sort tragique de Louis et de Blanche : en fait, je compris vite que leur foi était beaucoup moins naïve que celle qu'on m'avait enseignée. J'avais fait ma première communion (en costume *Eaton*, mon premier pantalon long) à seule fin de complaire à mes parents. Mais je ne m'intéressais pas à la religion, n'en éprouvais nullement le besoin, n'en attendais aucun secours ; je le dis, et mes nouveaux amis

n'abordèrent plus avec moi cette question.

Au printemps, toutefois, ils me proposèrent de faire avec eux une retraite de quatre jours. Elle se déroulerait à l'école des jésuites de Sainte-Geneviève, que nous appelions, comme la bibliothèque proche du Panthéon qui porte le même nom et que je fréquenterais assidûment au cours des années suivantes, Sainte-Ginette ; nous y serions logés en internat et les journées seraient consacrées aux offices religieux et à la prière : je pourrais me promener dans le parc et lire à loisir pendant ce temps. En revanche, je serais sûrement intéressé par des conférences et des séances d'échanges sur les problèmes politiques et sociaux de notre temps, qui seraient données ou animées par quelques-uns des théologiens et des spécialistes les plus réputés. Ce programme habilement conçu me plut. J'étais curieux de connaître ce milieu où ils puisaient tant d'équilibre et de science. Ce serait une façon inédite de passer des petites vacances, et l'occasion pour moi de faire le point : depuis que j'avais pris mes bonnes résolutions et tâchais de m'y tenir, j'étais revenu sans m'en douter, et sur le mode laïque, à la pratique catholique de l'examen de conscience. J'acceptai donc.

Sainte-Geneviève était un grand internat destiné, dans la meilleure tradition des jésuites, à former des cadres catholiques qui seraient l'élite sociale et intellectuelle de la nation. Les vacances l'avaient vidée de tous ses élèves, et chacun de nous fut hébergé dans une chambre qui ressemblait absolument à une cellule monacale dont le seul élément de luxe mondain était, dans un coin, un petit lavabo. La mienne donnait sur un beau parc. J'en prenais possession et jouissais déjà de mille sensations nouvelles, quand un de mes camarades, qui était un incorrigible bavard, et qui s'inquiétait, sans doute, de la manière dont je réagissais à cette situation inédite, vint me voir. Pour la première fois, il me dérangerait, et je fis en sorte qu'il repartît bientôt. Puis on nous

rassembla pour nous donner le programme de nos journées et de nos nuits, car il était prévu que notre groupe suivrait les offices de nuit dont, bien sûr, j'étais dispensé. Le règlement comportait la consigne de garder le silence en dehors des débats prévus, et l'interdiction de se rendre dans la chambre d'un camarade. Je fus enchanté de ces dispositions.

Les repas se déroulaient donc en silence, dans un vaste réfectoire. Les prêtres les présidaient de leur table particulière, et quelques-uns d'entre nous se relayaient, entre le Bénédicité et les actions de grâce, pour lire à haute voix et debout à un pupitre des passages de la Bible et de la vie des saints. La première conférence et le premier débat me passionnèrent. Je voulus, par simple curiosité, suivre exactement le rythme de vie de mes camarades, et assister aux offices et aux prières : c'était une occasion inattendue de faire, sans m'engager, l'expérience de la vie monacale. Pendant les offices et les prières, je refaisais par politesse des gestes et suivais des rites que je connaissais bien pour avoir fait les premiers et suivi les seconds pendant toute mon enfance et je découvrais en moi un sentiment de paix et d'accord avec moi-même dont j'étais, me semblait-il, sevré depuis longtemps. Prenant la posture de la prière, je me remis à prier sans m'en rendre compte. Le troisième jour, je demandai au Père Leguerteux, qui dirigeait notre retraite, de me recevoir en confession.

TALA

Je fus agréablement surpris par une innovation qui me parut révolutionnaire : au lieu de me conduire au confessionnal, le Père Leguerteux me fit agenouiller près de son fauteuil, puis vinrent les questions rituelles. Comme je n'avais jamais nui consciemment à mon prochain, et que j'avais toujours éprouvé du respect et de l'affection pour mes parents, on en vint très vite aux choses sérieuses, c'est-à-dire à la morale sexuelle, qui tenait une place immense dans le catholicisme.

« Mon fils, avez-vous péché par impureté ?

- Oui, mon père.

- En pensée, en paroles ou par actions ?

- En pensée et par actions.

- Seul ?

- Souvent en pensée, plus rarement en actions.

- Avec un garçon ?

- Jamais ! (stupéfaction du pénitent et consternation du confesseur)

- Avec une fille de votre âge ?

- Oui.

- Avez-vous accompli l'acte conjugal ?

- Oui.

- Combien de fois ?

- Je n'ai pas compté... (un temps de réflexion de part et d'autre)

- Seriez-vous disposé à l'épouser ?

- Jamais !

- Vous entrez aujourd'hui dans une nouvelle vie. Vous ne devrez plus avoir de relations avec des femmes avant le mariage. Vous direz ce soir, dans votre cellule, un chapelet entier. Je vous absous. Allez en paix. »

Cette pénitence était à la mesure de mes crimes et de mon long abandon de la foi. D'ordinaire, on s'en tirait avec un *Pater* et quelques *Ave*. En me rendant à la chapelle, je fis la réflexion qu'il n'avait mentionné qu'une partenaire, mais je décidai qu'un péché multiplié par trois restait le même péché, et je jugeai inutile de m'en expliquer.

Le Père Leguertoux ayant reçu ma première confession, il devint naturellement mon directeur de conscience. C'était un petit vieillard maigre, alerte dans sa soutane, très laid et toujours souriant, dont les petits yeux pétillaient d'intelligence dans un visage simiesque.

Il me recevait toujours dans sa cellule, une immense chambre nichée dans les profondeurs d'un vieux bâtiment que Le Corbusier prêtait ou louait au moins en partie aux jésuites, à Sèvres-Babylone, ou dans son bureau de la rue Pierre Nicole, près de la station de métro Port-Royal. À mon arrivée, il ne pouvait résister au désir de me pétrir paternellement les biceps mais, soit âge, soit vertu, soit parce qu'il connaissait très bien mes inclinations et mes mœurs, il ne poussa jamais plus loin ses avances. Ce fut le seul cas de possible homosexualité que j'aie jamais observée parmi les nombreux ecclésiastiques que j'ai rencontrés.

J'acceptai sans peine de militer dans la J.E.C. et après m'avoir poussé à me syndiquer à l'U.N.E.F. il manœuvra pour me conduire à y prendre des responsabilités. Ma place était toute préparée et j'aurais été élu dans un fauteuil. Mais je refusais absolument de partager ses vues sur la prétendue nécessité de la décolonisation et le flirt avec les communistes sous le prétexte des problèmes sociaux. Lui-même insistait sur le fait qu'en politique il n'y a jamais de bonne solution, et qu'on ne peut prendre que la moins mauvaise : au moins étions-nous d'accord sur ce point. Je participai à plusieurs assemblées d'étudiants où l'on discutait de

ces orientations, et pris en particulier la défense de notre empire colonial contre ceux qui voulaient le brader, mais ma parole rencontrait peu d'écho, d'autant que je me retrouvais en très mauvaise compagnie : seuls les fascistes me soutenaient, et comme je tenais à m'en démarquer, je me retrouvais dans une position des plus inconfortables, assis entre deux chaises. Pourtant, si nous avions été plus nombreux à soutenir ces orientations, la France aurait abordé la mondialisation avec de bien meilleurs atouts !

Sur le plan religieux, je sentais bien le caractère pernicieux des thèses qui l'emporteraient au concile de Vatican II et dont mes maîtres jésuites étaient d'ardents défenseurs. Adopter les thèses modernistes, c'était vider le catholicisme de toute substance, l'aligner sur le protestantisme et finalement le dissoudre, ce qui devait advenir. Je goûtai fort la manière dont Raymond Queneau décrit dans *Les Enfants du limon* cette religion tiédasse :

« Ils avaient fabriqué un bonguiou à la guimauve qu'on pouvait lécher sans se râper la langue. Ils en avaient fait un bounoume intermédiaire entre le président Lebrun et le Père Noël, un petit vieux gentil qui voulait pas au-delà de ce qu'on lui concédait et qu'était prêt à tous les accommodements. »

VIE INTÉRIEURE

Sur le plan personnel, ma vie intérieure fut aussi riche qu'agitée et malheureuse. Cette expression n'est pas sans rappeler la conception dualiste qui prévalait au Moyen Âge, où l'on se représentait l'âme (immortelle) logeant à l'intérieur du corps, et en dirigeant les actes comme un pilote gouverne un bateau. Le catholicisme de ma jeunesse attachait une extrême importance à l'âme. Un cantique naïf disait :

« *Je n'ai qu'une âme, qu'il faut sauver* »

Dans ces conditions, la vie intérieure (ce n'est pas un théologien qui parle) était fondée sur l'examen de conscience, que toute une littérature aidait à développer (les missels comportaient des questionnaires d'une extrême précision), la réflexion sur la foi et la morale qui y était attachée ainsi que la prière qui chez les mystiques (dont je ne fus jamais) peut culminer dans l'extase, c'est-à-dire la fusion avec Dieu. Des ouvrages comme *L'imitation de Jésus-Christ* la guidaient : ce petit livre anonyme de piété du XIV^e siècle, dû sans doute à la plume de quelque moine, fut à plusieurs reprises traduit du latin en français, notamment par Pierre Corneille au XVII^e siècle et par La Mennais au XIX^e. On ne saurait imaginer plus bel exemple de cette idéologie « *gothique* », « *triste reste des mœurs barbares* » dénoncée par Anatole France dans *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*. Au temps de ma conversion, je pris tout cela plus au sérieux que ne le souhaitait mon directeur de conscience. Marqué par le discours voltairien de mon père et par une initiation très rationaliste à la philosophie, j'éprouvais le plus grand mal à concilier le dogme et la raison. Le malentendu se produisit dès le départ : à peine avais-je exécuté ma première pénitence que je courus interroger le bon Père Leguerteux sur ce qu'il fallait penser de l'espèce emplumée des

Anges, Archanges, Puissances, Trônes et Dominations selon les distinctions de Saint Thomas d'Aquin ; n'était-ce pas une sorte de mythologie dont le croyant pouvait se passer ? Il me répondit qu'il ne fallait pas confondre les représentations naïves ou artistiques et les réalités spirituelles auxquelles elles renvoyaient : l'existence d'esprits purs à côté de Dieu et des hommes est attestée, me dit-il, par maintes expériences spirituelles et par toute la Tradition. Il fallait accepter cette vérité, et bien d'autres encore, « par-dessus le marché », et c'était un péché d'orgueil que de s'exagérer les possibilités de la raison humaine, si limitée.

Toutes nos discussions aboutissaient à peu près à ces deux arguments. Très scrupuleux par caractère, je prenais plus au sérieux qu'il ne convenait sans doute à un jeune homme les articles de la morale catholique, que je me sentais parfaitement incapable de comprendre et *a fortiori* de suivre. C'est pourquoi, quand cessa le besoin de croire, je me sentis si merveilleusement libéré en jetant aux orties, sinon le froc, que je n'avais jamais songé à porter, du moins cette foi qui m'avait tant fait souffrir.

Le ère Leguerteux combattait cette intransigeance et mon excès de scrupules et d'introspection, et me disait qu'au fond, j'étais un janséniste, ce qui ne fut jamais un compliment dans la bouche d'un jésuite. Quand, le premier enthousiasme passé, les doutes vinrent m'assaillir, il disait que « la foi est comme une bicyclette, si on regarde ses pieds, on se casse la gueule », ou encore qu'il fallait accepter ce qui n'était pas compréhensible « par-dessus le marché », que la raison ne saurait rendre compte de tout, et que la foi est un autre moyen de connaissance.

Mais ma « conversion » avait été une sorte de coup de foudre, dans un moment de désarroi sentimental. À Sainte-Ginette je rencontrai une étudiante. J'étais incapable de me plier à la morale de l'Église, et d'en éprouver de la contrition. Il me dit et me

commenta le mot de Saint-Thomas, « Charité bien ordonnée commence par soi-même », qui fut pour moi une révélation, mais mon besoin de religion avait pris fin en même temps que la crise qui l'avait provoqué. J'eus l'impression que le ciel s'était brusquement élargi à l'infini et que je sortais d'un cocon étouffant. Paraphrasant Swann, j'aurais pu m'exclamer : « *Dire que j'ai gâché des années de ma vie pour une religion qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre !* » Je ne revis jamais, après l'avoir informé de mes nouvelles dispositions, celui qui avait un temps dirigé ma conscience.

J'ai cru, après m'être affranchi douloureusement de toute forme de pensée religieuse, que j'avais perdu un temps précieux pendant près de deux années de ma vie. Je pense maintenant qu'il n'en fut rien. Cette crise, qui sur le plan affectif était une régression dans une enfance déjà lointaine, me mit au contact de gens – jésuites, dominicains et jeunes militants syndicaux et politiques – beaucoup plus brillants que la plupart de mes professeurs et de mes camarades, et qui vivaient ou s'efforçaient sincèrement de vivre leurs idéaux, chose si rare.

Ce fut pour moi une période de vie intérieure intense. Bien sûr celle-ci, alimentée par la pensée religieuse, comportait bien des conflits dépassés et dont il eût mieux valu faire l'économie. Mais j'en sortis mieux structuré, je ne vivrais plus en me laissant flotter à la manière des méduses, bornant mes efforts à des objectifs indispensables mais d'un intérêt limité comme la réussite de mes études. Mon esprit avait acquis si j'ose dire, par le réexamen de toutes mes convictions, un squelette et des muscles.

VOYAGE EN GRÈCE

J'avais passé mon bac de philo sans problème, et avec mention. Mon tuteur me félicita, et me demanda si, en récompense, des vacances à l'étranger me feraient plaisir. Je n'avais pas osé lui en parler, mais on m'avait justement proposé, dans le cadre de notre groupe tala, de me joindre à un groupe composé d'élèves d'Hypokhâgne et de Khâgne, classes où j'envisageais de m'inscrire, l'École Normale Supérieure passant pour une préparation d'excellence au journalisme, carrière qui m'attirait d'autant plus que mes parents en avaient rêvé pour moi, et que je souhaitais leur accorder cette satisfaction posthume. Il s'agissait de visiter la Grèce en trois semaines, ce qui me laisserait encore un mois à passer au Morvan. M. Péchin, qui avait envisagé d'ouvrir largement ma bourse à cette occasion, fut d'ailleurs très agréablement surpris par le prix très modique de ce voyage, et me félicita de mon choix : décidément, j'étais bien le digne fils de mes parents !

On prit le train à la gare de Lyon, et l'on n'arriva à Brindisi qu'au moins quarante-huit heures plus tard, ayant dormi une nuit dans un couvent romain dont les moines accoururent pour se divertir du spectacle que donnaient des Français aux prises avec les spaghettis. De la Ville Éternelle, nous n'avions pas vu grand chose, mais le pape Pie XII nous avait bénis de sa fenêtre. C'est lors d'un arrêt de nuit dans la petite gare de Bénévent, dont le nom magique semblait surgir de l'aventure napoléonienne, que j'eus pour la première fois le sentiment de m'enfoncer dans le passé, dimension essentielle à mes yeux de tout voyage. Un paquebot italien nous conduisit de Brindisi au Pirée. C'était la première fois que je mettais le pied sur un bateau de cette importance, et je connaissais peu la mer, mais je fus surpris de l'aspect familier de

toutes choses : c'est sans doute que j'avais lu et relu les aventures de Félix et de Tintin ! On dormit sur le pont, à la belle étoile, et on se réveilla couvert d'une suie dont mon sac de couchage ne devait jamais se débarrasser. Je découvris alors de manière concrète la ségrégation sociale par l'argent : chaque classe avait son pont, et nous étions enfermés sur le nôtre ; dans l'entrepont agrémenté de vomissures s'agitait vaguement un peuple de pauvres. Mais l'écume blanche de notre sillage dans le bleu impollué de la mer évoquait un manteau royal. Nous passâmes au large d'Ithaque, et le navire s'engagea dans le détroit de Corinthe : c'était un éblouissement de tous les instants, qui ne devait plus cesser pendant toute la durée de notre périple.

Car on passa plusieurs jours à Athènes. C'était alors une charmante ville de province qui évoquait pour moi la capitale de la Syldavie. Nous étions logés dans les dortoirs du *Polytekhneion* (l'École polytechnique) où, en ce mois de juillet, régnait une chaleur étouffante, qui devenait accablante à l'heure de l'indispensable sieste. Nous visitâmes longuement les grands monuments, les musées et bien sûr l'Acropole où, la tête farcie des beaux textes de Chateaubriand et de Renan, je crus goûter une minute d'éternité. Quelques années plus tard, à l'escale du Pirée, sur la route du Levant, je fis un saut jusqu'à l'Acropole. Las ! Les ruines s'étaient considérablement améliorées, et un musée était en construction sur le site ! Plus tard, je ne retrouvai plus sur le Parthénon que des reproductions des cariatides, qu'il avait fallu mettre à l'abri de la pollution.

Puis ce fut le départ pour un circuit de huit jours dans le Péloponnèse : on voyageait dans un autocar dépourvu de confort (mais qui dans le groupe s'en serait préoccupé ?) ; on faisait sur le seuil d'auberges de campagne rudimentaires des repas sans surprise, pastèques, poivrons ou tomates farcis arrosés d'une eau

pure et excellente ; on s'installait au milieu de ruines antiques (aucun site archéologique n'était clos à cette époque) pour y bivouaquer. Les soirées étaient remplies par des lectures, admirablement faites par deux ou trois d'entre nous, de textes classiques grecs et français ; je découvris ainsi, à Delphes, *La jeune Parque*, et à Corinthe le *Cantique des colonnes*. Quand au matin j'ouvrais l'œil au ras du sol, des monstres gigantesques remplissaient mon champ visuel : c'étaient les grosses fourmis noires du pays.

Enfin on fit une courte croisière dans les Cyclades pour visiter Mykonos, où nous bivouaquâmes sur la plage. Au matin, nous fûmes réveillés par des pêcheurs qui rentraient leurs filets, enjambant délicatement nos sacs de couchage. Puis ce fut la visite de Délos, le retour à Athènes et, trop vite, le rapatriement.

Le caractère confessionnel de l'organisation ne se manifestait que par quelques détails ; les soirées se terminaient par le cantique :

« *In manus tuas Domine
Commendo spiritum meum* »

qui ne manquait pas de majesté, et quelques dévotes qui ne comptaient pas toujours parmi les moins jolies de nos camarades protestèrent aigrement contre des liaisons qui s'étaient naturellement nouées entre garçons et filles de cet âge. Mais à Athènes nous avions beaucoup de temps libre, ce qui permettait d'avoir quelques contacts avec les Grecs. Mon *Guide bleu* me fournissait, en écriture phonétique, quelques phrases toutes faites, mais je me rendis vite compte que les gens du peuple ne me comprenaient pas, parce que je ne savais pas placer l'accent tonique. Si je tombais sur un passant cultivé, il riait et me demandait en français, par exemple : « Vous cherchez la poste ? », et l'on pouvait alors bavarder à une terrasse, devant un café turc et un grand verre d'eau très fraîche (*nero kryo*). Un soir, un homme

m'invita à prendre l'apéritif chez lui : je ne me fis pas prier, c'était la première fois que j'étais reçu chez un habitant du pays. L'immeuble, situé dans un quartier populaire, était modeste. L'homme habitait au premier étage une grande chambre sommairement meublée. Le seul siège était un lit bas, sur lequel il me fit asseoir pendant qu'il préparait le ouzo. Puis il vint s'installer près de moi, et posa sur mon short une main caressante et impatiente. Je me levai précipitamment, le remerciai et me sauvai, en dépit de ses protestations. Comme la vertu est rarement récompensée, je rencontrai dans le couloir du rez-de-chaussée une fort belle fille qui faisait sans aucun doute le plus ancien métier du monde et qui m'abreuva d'injures que je ne pris pas la peine de me faire traduire. Au dîner, je racontai mon aventure, que je trouvais plaisante. Un ange passa, et le plus jeune de nos deux aumôniers rougit comme une de ces tomates que nous mangions à chaque repas.

De ce premier voyage, je rapportais surtout des images éblouissantes et le bénéfice d'avoir été plongé dans un bain culturel d'une qualité que je n'avais encore jamais rencontrée. Je n'avais qu'un regret, celui d'être passé à côté de la Grèce moderne (je fus seulement frappé par l'omniprésence de l'armée, qui était encore sur le pied de guerre au lendemain de la guerre civile : une batterie de canons était toujours installée sur le flanc de l'Acropole) et de n'avoir pas eu plus de contacts avec ses habitants.

ANNIE

Je rentrais de Morgeot à la mi-septembre, quand les gros travaux furent terminés, bien que la rentrée universitaire se fit, en ce temps-là, début novembre ; en fin de compte, mieux éclairé sur la vie de bagnard qui était celle des prépas, j'avais renoncé à la voie étroite de Normale Sup et m'étais inscrit à la Sorbonne en Propédeutique : c'était alors la première année de fac, passage indispensable pour préparer une licence de Lettres classiques qu'on pouvait obtenir ensuite en deux ans. Après, j'aviserais. Rien ne pressait, mon tuteur m'avait mis à l'aise à cet égard. Non que je fusse paresseux, je me jetai au contraire dans les études avec d'autant plus d'ardeur que je me débattais encore, à cette époque, dans ma crise religieuse et qu'il me fallait oublier Claudine, et puis j'avais encore le goût du savoir. Je vouais en particulier un culte à Sainte-Ginette, que je préférais à la bibliothèque de la Sorbonne. J'aimais m'y installer le jeudi et le samedi après-midi : ces jours-là, je n'avais pas de cours, et à cette époque, si l'on s'entassait dans les amphithéâtres, on ne se bousculait pas dans les bibliothèques universitaires ; en tous cas, on n'y voyait jamais de files d'attente comme celles où doivent patienter les malheureux étudiants d'aujourd'hui. J'appréciais ses vastes dimensions et son confort, son atmosphère studieuse favorisée par un silence d'église, et je m'absorbais dans la lecture sans presque lever la tête de quatorze à vingt-deux heures, c'est-à-dire jusqu'à sa fermeture.

J'étais un étudiant très privilégié. À mon retour de vacances, mon tuteur m'avait indiqué quel serait mon nouveau statut : tant que je travaillerais sérieusement et obtiendrais de bons résultats, il me verserait désormais une pension de deux mille francs par mois (plus du double du salaire d'un professeur certifié débutant), sur laquelle je paierais les charges de mon appartement (elles n'étaient

pas très lourdes, mais peut-être souhaitait-il me pousser à le quitter), ma nourriture et mon entretien, mais non les gages de Marthe, qu'il continuerait à lui verser. Je n'eus donc jamais besoin de travailler pour payer mes études, comme certains de mes condisciples, ni même de compter. Habitué à la sobriété et à la simplicité, je n'avais pas même hérité de mon père le goût des voitures, et au début je fis sans le vouloir vraiment des économies, jusqu'à ce que quelques camarades fêtards et les femmes m'apprennent à dépenser. Mais je n'en étais encore pas là.

Comme chaque jeudi après-midi, j'étais plongé dans ma lecture, à Sainte-Ginette, quand la lampe de la table d'en face s'alluma. Je levai les yeux pour voir le nouvel arrivant. C'était une étudiante d'allure très jeune aux cheveux châtain doré, aux yeux noisette, au nez mignon, à la petite bouche fort attirante, le visage rosi par le fraîcheur de cette journée de printemps. Comme je la regardais, elle me fit un grand sourire, ouvrit son livre et parut oublier le monde extérieur. De mon côté, je voulus reprendre la tâche interrompue, mais sans grand succès : je relisais toujours les mêmes lignes sans plus rien y comprendre.

Ce manège n'avait pas duré une heure quand ma voisine se leva, rassembla rapidement ses affaires et partit. Sans hésiter, je la suivis, mais dus attendre qu'un lecteur qui s'était glissé entre nous indique à l'employé les livres qu'il voulait se faire réserver pour me débarrasser des miens. Je courus alors dans le grand escalier et la rattrapai dans le hall, au moment où elle atteignait la porte. En panne d'imagination, je lui demandai platement si nous ne nous étions pas déjà rencontrés et, à ma grande surprise, elle me dit avec le même sourire qu'à son arrivée : « Oui, à cette réunion sur la décolonisation, j'étais au premier rang, mais je ne croyais pas que vous m'aviez remarquée ! Vous êtes bien ce petit curé qui est intervenu si vigoureusement ? Je ne partage pas vos opinions,

mais j'ai beaucoup apprécié votre courage. »

Je protestai vivement, lui expliquant que l'on pouvait être tala et militant sans être curé, et que ce n'était vraiment pas ma vocation. En bavardant, nous étions entrés dans un des nombreux cafés qui offraient aux couples, en un temps où les Macdo et autres Wimpy n'avaient pas colonisé le Boul'Mich, des coins tranquilles où, pour un lait-fraise, on pouvait s'attarder indéfiniment. Elle m'a donc raconté sa courte vie : elle avait vécu jusqu'à la dernière rentrée avec sa mère, divorcée depuis longtemps. Comme elles ne s'entendaient guère, elles avaient été ravies de se séparer après son bac, passé le jour de ses dix-sept ans, quand elle était entrée, en septembre, en hypokhâgne. Annie, qui ne voyait plus guère sa mère que le dimanche, disposait désormais d'une chambre de bonne dont la fenêtre donnait sur le jardin du Luxembourg, et accepta que je la raccompagne jusqu'à sa porte. Il fut convenu que nous irions au cinéma, le samedi suivant, et je la quittai fort satisfait de ma journée : sortant de la longue famine que je m'étais imposée, au nom de la morale chrétienne, j'avais déjà jeté mon froc aux orties !

Nous avons en nous quittant pris rendez-vous à la gare du Luxembourg et je voulais revoir un film qui m'avait enchanté quelques mois auparavant. Quand la lumière s'éteignit, je lui pris la main et, retrouvant une vieille tactique, je feignis d'être absorbé par le film, en observant ma voisine du coin de l'œil, afin de la laisser mijoter. Mais, la lumière revenue, je ne pus attendre davantage et la pris dans mes bras avant d'atteindre la porte. Elle reprit son souffle et dit, d'un air malicieux : « Enfin, j'ai attendu pendant tout le film, et j'ai bien cru que tu ne te déciderais pas ! » Nous avons ensuite suivi le Boul'Mich et elle a tenu à descendre sur le quai de la rive droite, près de Notre-Dame, bien que je l'aie prévenue que ce n'était pas un endroit très net. Après avoir

slalomé entre les crottes de chien, il fallut mettre un terme à cette promenade romantique : il était temps pour moi de rentrer, et elle avait aussi du travail.

Le jeudi suivant, je ne disposais que d'une heure que nous avons passée dans un coin discret d'un café, et en la quittant, je lui proposai de retourner au cinéma le samedi. « On ne pourrait pas aller chez toi, plutôt, on y serait plus tranquille ?

- Bien sûr, dis-je, embarrassé, car à cette époque et dans mon milieu on n'amenait une fille chez ses parents que si on voulait l'épouser, et bien qu'ils fussent morts, j'aurais trouvé la chose inconvenante, mais ma chambre est dans l'immeuble de mes parents...

- Je vois... Alors, viens chez moi. »

Sa chambre n'était pas bien grande mais fort bien aménagée. Au lieu d'y mettre des meubles de rebut, comme on faisait souvent pour les enfants, son père, qui venait de temps à autre pour ses affaires à Paris, l'avait meublée de façon spartiate selon les goûts d'Annie : la banquette était étroite, à mon grand regret, mais il y avait un grand radiateur, une chaise et un bureau. Enfin, un petit lavabo était caché dans un coin derrière un paravent. Naturellement, les toilettes étaient « *au fond du collidor* », comme disait une chanson 1900. Quelques étagères ployaient sous les bouquins.

.....
Annie et moi étions de grands bûcheurs, et nous ne disposions que de quelques heures par semaine pour nous voir. Désormais, mon style de vie changea du tout au tout : je me mis à dépenser sans compter, ce qui me permettait de l'emmener dans les gargotes du quartier et au cinéma, au théâtre, au concert ; mais quand je voyais ma pension mensuelle à deux doigts d'être épuisée, nous nous contentions d'un sandwich ou du « resto U », d'amour et d'eau

fraîche. Elle militait à l'U.N.E.F., voulait également entrer dans le journalisme, était très proche des positions du parti communiste mais jugeait avec mépris le livre de vulgarisation dans lequel Garaudy exposait la doctrine stalinienne : « C'est un catéchisme, me dit-elle, et Garaudy un curé ! », ce qui n'était pas si mal vu. Pour elle, je révisai mes opinions : je ne pouvais, me disais-je en guise d'excuse, avoir seul raison contre elle et contre mes amis talas, qui ne m'étaient pas inférieurs en intelligence ! Les manifestations d'étudiants, fréquentes, mais qui ne portaient encore que sur des revendications corporatives, devinrent pour nous de grandes fêtes. Au bout d'un an, j'étais vraiment amoureux, pour la première fois, et je commençais à lui dire des choses tendres, si bien qu'elle me fit jurer de lui être fidèle, ce à quoi je ne m'étais jamais senti tenu jusqu'alors. Pourtant, j'acceptai de bon cœur, d'autant que j'étais bien résolu à me parjurer à la première occasion : j'ai toujours pensé que ce genre de serment n'engageait que celle qui le demandait. Annie était obligée, comme chaque année, de partager ses vacances entre ses parents, je restais attaché à mes séjours à la ferme des Chapuis, mais nous étions convenus de rentrer à Paris avant le 15 septembre.

Je fus un peu déçu en retrouvant Annie. Elle commençait à faire des projets, et je découvrais en elle un côté bas-bleu que je n'avais jamais remarqué jusque-là, bien que le style spirituel mais trop alambiqué de ses lettres m'ait quelquefois agacé : je prenais alors mes gros sabots, et lui répondais aussi platement que possible. Peut-être la khâgne faisait-elle son effet, mais surtout, j'avais vécu pendant un mois loin de ce milieu, avec des gens plus simples. Et puis elle vieillissait... Elle-même était déçue par mon indécision en ce qui concernait ma carrière, et me reprochait le mystère dont je m'entourais : n'avais-je pas toujours différé de la présenter à mes parents ? Bref, nous nous détachions l'un de l'autre et il fallut

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

bien se le dire. Je n'aimais pas les scènes de rupture, et Annie, de son côté, avait un caractère positif. Pour la forme, je crois, elle a, en me quittant, versé quelques larmes.

MAJORITÉ

Libéré d'une relation qui était restée plus superficielle que je n'avais cru, et qui avait fini par me peser, j'éprouvai le besoin de réorganiser ma vie et de faire peau neuve : j'étais à l'âge où l'on s'imagine encore que c'est possible.

Pour commencer, je décidai de rompre enfin le cordon ombilical en quittant le domicile de mes parents défunts, trop grand pour moi et plus semblable à un musée qu'à une garçonnière, et de me trouver un appartement mieux adapté à mes besoins. Il se trouvait justement que la vieille Marthe parlait depuis quelque temps de se retirer dans sa Normandie natale, où elle avait conservé la maison de ses parents et où elle retrouverait une douzaine de frères et sœurs et un nombre incalculable de neveux et de nièces. Non qu'elle fût moins vaillante, mais je lui donnais de moins en moins de travail, elle ne méritait plus son salaire, disait-elle, et s'ennuyait dans cette grande maison déserte. Je m'ouvris donc de ce problème à M. Péchin et lui dis que je ne voulais pas me séparer d'elle sans m'assurer que, dans sa campagne, elle vivrait dans des conditions décentes. Aux vacances de Noël, il m'emmena donc avec sa femme et Marthe, pour un weekend dans le pays d'Auge. Marthe, très fière, nous fit les honneurs de sa maison, une mesure pittoresque mais en fort mauvais état et sans aucun confort, qu'il examina soigneusement de la cave au grenier. À notre retour, il me proposa plusieurs plans de réfection, avec les devis correspondants : il fallait au minimum refaire le toit et les peintures, les fenêtres et les volets ; ce serait mieux d'installer aussi l'eau courante et des sanitaires ; on pouvait enfin rénover, en plus, l'installation électrique, refaire les carrelages et changer la vieille cuisinière de fonte. J'optai sans hésiter pour l'option la plus haute, et demandai qu'on lui installe le chauffage central. Le brave

homme m'embrassa, disant que son vieil ami n'aurait pas agi autrement. Je souhaitais réaliser ces travaux à l'insu de l'intéressée pour lui en faire la surprise, comme dans les contes de fées, mais il m'objecta avec raison qu'elle serait alertée par sa famille et ses voisins, et que, surtout, elle seule devait décider du cadre où elle finirait sa vie, si du moins je voulais l'y voir heureuse. Le résultat fut que ma vieille servante, mise au courant, après avoir protesté énergiquement, finit par se laisser convaincre et partit en juin prendre la direction des travaux, si bien qu'il m'en coûta deux fois moins que nous n'avions prévu, sans qu'elle ait renoncé à rien d'essentiel.

Cette affaire réglée, je cherchai pour moi-même un grand deux pièces dans le quartier latin, et trouvai mon affaire rue Saint-Jacques, dans un immeuble de bonne apparence. Je bazardai à cette occasion tous mes vieux meubles et, avec l'aide d'une amie qui aimait chiner, fis l'acquisition de ce qui m'était nécessaire à peu de frais, ce qui me valut de nouveaux éloges de M. Péchin.

Cette année-là, je fis un long périple en Italie avec mon amie chinoise, de la Lombardie à la Calabre en passant par Rome. J'en garde un souvenir très vif, mais comme ma compagne y occupe une place prépondérante, et que je revins assez rassasié d'elle pour lui donner son congé dès notre arrivée en gare de Lyon, et que je n'ai pas pour vocation de distribuer des cartes postales, je n'en dirai pas plus, sinon que si j'aime les paysages et les gens d'Italie, et admire le passé et la richesse culturelle de ce pays, je n'ai pas avec lui les profondes affinités qui me lient à l'Espagne.

L'année universitaire suivante, j'avais à passer mes deux derniers certificats pour obtenir ma licence ; j'y travaillai suffisamment pour réussir sans problèmes, mais ce furent d'autres soucis qui m'occupèrent.

Un matin, vers Noël, j'eus la surprise de recevoir un appel de ma

cousine Alice. Je parle de surprise parce que, si nous ne nous étions jamais perdu de vue – je faisais chaque année un ou deux séjours chez ses parents, et nous avions toujours les mêmes relations fraternelles – elle ne m'avait jamais écrit ou téléphoné. D'une petite voix, elle me demanda si je pouvais lui prêter un peu d'argent et l'héberger quelques jours, à l'insu de ses parents, ma discrétion absolue étant requise. Bien que fort étonné, car elle enseignait depuis un an comme institutrice dans une petite ville de la Côte d'Or et subvenait normalement à ses besoins, je n'hésitai pas à lui promettre tout ce qu'elle voulait, et rendez-vous fut pris pour le lendemain sur le quai de la gare de Lyon.

À son arrivée, je fus surpris par sa pâleur et son air grave. Le trajet en taxi fut d'abord silencieux, je n'osais la questionner. Elle avait paru surprise par l'adresse que je donnai au chauffeur, et je me souvins que je n'avais pas averti sa famille de mon déménagement. Je lui expliquai mes nouvelles dispositions, et lui dis que je lui avais préparé ma chambre, dont elle pourrait disposer aussi longtemps qu'elle le souhaiterait : je disposais d'un canapé de secours dans la salle de séjour, et elle ne me dérangerait en rien. Après s'être fait un peu prier, elle finit par accepter ces dispositions et s'installa, en me disant qu'elle ne comptait pas rester plus de deux nuits.

Je lui proposai d'aller déjeuner dans un petit restaurant du quartier, un coin tranquille où j'avais mes habitudes, mais elle me dit qu'elle me devait des explications, et préférait me les donner maintenant, d'ailleurs elle n'avait pas faim.

« Voilà, je suis enceinte ! dit-elle

- Tu n'es pas la première ! Je suppose que tu veux faire passer l'enfant ?

- Jamais de la vie ! Je tiens au contraire à le garder !

- Et le père ? Il est d'accord ?

- Il n'en saura jamais rien, il ne m'intéresse plus, et je ne veux pas le revoir !

- Mais alors, qu'attends-tu de moi ?

- Tu comprendras que je ne peux accoucher ni chez moi, ni chez mes parents, ni même les mettre au courant maintenant, ce serait un drame. Je voudrais trouver à Paris une clinique discrète où je puisse venir le moment venu. Peux-tu m'aider à en trouver une, et m'avancer un peu d'argent, si je n'ai pas assez ?

- Bien sûr, mais commence par réfléchir : élever seule un enfant est bien difficile, et trouver un compagnon qui l'accepte n'est pas évident ! Et puis songe au scandale à Morgeot, à la peine que tu feras à tes parents ! Je connais un médecin qui fera ça dès demain, sans risques et sans douleur, et je te fais volontiers cadeau des frais.

- Tu t'es déjà adressé à lui pour tes petites amies ?

- Oui, mais pour une seule, et elle est repartie comme en quarante ! (je ne jugeai pas utile de préciser qu'elle aurait voulu garder l'enfant dont elle m'attribuait la paternité, mais que je filais alors le parfait amour avec Annie, et n'avais aucune raison de la croire sur parole)

- Désolée, mais je ne suis pas ce genre de fille ! Je tiens à avoir un enfant, à l'élever, et je tiens aussi à ma liberté, je ne me marierai jamais ! Alors, autant garder celui-ci...

La discussion se poursuivit ainsi quelque temps, mais la décision d'Alice était mûrement réfléchie et irrévocable. Je dus m'incliner. Avant de déjeuner, j'appelai le médecin dont j'avais parlé, et lui demandai une consultation d'urgence pour une amie. Il nous convoqua pour le lendemain à neuf heures (pour une fois je séchai mes cours toute une journée) et Alice ressortit bientôt de son cabinet, toute heureuse : une chambre l'attendrait le moment venu. Je versai une avance et elle repartit le soir-même, ayant retrouvé

ses couleurs et sa joie de vivre.

C'est ainsi que ma filleule Jacqueline est née à Paris, quelques mois plus tard... Sur mes conseils, Alice en fit la surprise à ses parents en septembre, alors que je me trouvais chez eux. Comme nous le pensions, Jeanne, qui adorait les enfants, fit bon accueil au bébé et, dès qu'elle se fut remise de sa surprise, n'eut pas le cœur de faire des reproches à Alice quand elle sut qu'elle en était la mère. Quant au grand-père, il admirait trop sa fille pour discuter ses décisions. Pourtant, à cette époque, et surtout chez les paysans et les petits-bourgeois, la condition de fille-mère, comme on disait, était très difficile à assumer : on jugeait sans indulgence les filles qui sautaient le pas en dehors du mariage et on les obligeait à avorter, à abandonner l'enfant ou à quitter la maison. L'avortement était illégal, et les médecins qui se risquaient à le pratiquer soit par conviction, soit par cupidité, mettaient en jeu leur honneur et leur carrière. Aussi prenaient-ils très cher, et les pauvres devaient s'en remettre à des avorteuses qui ne connaissaient ni l'hygiène, ni la gynécologie ; les filles-mères et les épouses qui souhaitaient ne plus avoir d'enfants mouraient souvent des suites de leur intervention.

En mai de cette même année, je fis comme d'habitude le pèlerinage de Chartres avec mes amis talas : j'en avais fini depuis longtemps avec la foi et la pratique religieuse, mais j'aimais cette manifestation au cours de laquelle, en deux jours, les étudiants parcouraient à pied une quarantaine de kilomètres de Dourdan (où l'on arrivait par le train pour se rassembler) à la fameuse cathédrale qui apparaissait de loin, comme une promesse, dans la plaine de Beauce. Cette année-là, nous sommes partis le 7 mai, et après avoir dormi la nuit dans une grange immense, nous avons repris la route. Vers 10 ou 11 heures, je crois, le bruit courut dans nos rangs que la cuvette de Dien Bien Phu était tombée aux mains

du Viet Minh : c'était la fin catastrophique d'une longue bataille où se jouait le sort de l'un des plus beaux fleurons de notre empire colonial ! Sous l'influence de la J.E.C. et d'Annie, je m'étais progressivement résigné à la décolonisation comme à un mal inéluctable, et je pensais seulement, à la différence de mes camarades, qu'il ne fallait rien précipiter et tenir bon pour ménager une transition qui sauvegarderait nos intérêts. Mais la joie qui éclata à la nouvelle de cette défaite sur plus d'un visage me révolta, et je compris que le seul fait d'accepter la perspective de la décolonisation conduisait tout naturellement à la trahison. Cette découverte me gâta quelque peu la fin du pèlerinage, comme la rencontre de ce mauvais berger de François Mauriac, ce contempteur de la famille qui fit tant, sous les couleurs de l'Église, pour démoraliser notre jeunesse : je revois ce vieil homme très maigre qui gardait le silence, adossé à un mur près de la cathédrale, et souriait d'un air timide à la foule des étudiants qui l'entouraient et l'observaient ingénument, comme une bête curieuse. Dieu merci, nos relations s'arrêtèrent là !

Pour en revenir à la défaite de nos armes, je rentrai bien décidé à dire leurs quatre vérités aux inconscients qui m'avaient un temps entraîné sur cette voie, bien qu'aucun d'entre eux n'ait, je dois le reconnaître, manifesté la moindre satisfaction en apprenant l'événement, et à tenter de leur ouvrir les yeux, mais cela demandait quelque réflexion, j'étais trop furieux pour intervenir utilement. Malgré cette sage précaution et mes efforts pour garder mon sang-froid, mes amis se montrèrent surpris de ce qu'ils appelèrent ma violence et « mon virage à 180° » :

« Ma parole, dit le futur historien, serais-tu devenu fasciste ?

- Sûrement pas, lui répondis-je, j'ai toujours été et serai toujours de gauche, mais cela peut s'entendre de différentes façons : il y a un monde entre les socialistes, qui sont attachés comme tous les

bons Français à notre Empire, et décidés à le défendre coûte que coûte, et vos amis communistes prêts à le brader pour plaire à Moscou ! »

Un tel dialogue ne pouvait évidemment nous conduire nulle part, et le début de l'insurrection algérienne acheva de m'éloigner d'eux. Il a fallu bien des années et quelques hasards pour que je renoue, comme je l'ai dit, avec certains d'entre eux.

UNE MÈRE

Cependant, j'attendais avec impatience, et de longue date, d'atteindre ma majorité, mais ce n'était pas pour prendre possession de mon héritage auquel je ne m'intéressai qu'après que M. Péchin m'ait donné la bonne leçon que je vais bientôt rapporter. Peu à peu, le désir avait grandi en moi de connaître mes véritables origines et de retrouver cette mère qui m'avait jadis abandonné pour en savoir la raison, pour la connaître, peut-être l'aimer, et peut-être en être aimé, et éventuellement l'aider si, comme je le croyais, elle était dans le besoin. Il n'y avait pas alors de naissance sous X, et il ne me fut pas très difficile de retrouver son état-civil que je ne révélerai pas pour les raisons que l'on verra bientôt et, de là, son adresse.

Par une belle matinée du mois de mars, je pris dans le tiroir où il attendait ce jour le bonnet auquel je devais mon premier nom et que la bonne Blanche avait jadis pieusement conservé dans la naphthaline. Mes parents l'avaient récupéré au moment de mon adoption. Il était soigneusement emballé dans du papier de soie, et je le glissai dans une grande enveloppe de papier kraft. Puis je me rendis au Vésinet et stoppai sur une avenue plantée d'arbres, devant une grande villa entourée d'un jardin.

Quand je sonnai, une domestique d'une cinquantaine d'années et à la mine revêche sortit et, me rejoignant à la grille qu'elle n'ouvrit pas, me demanda ce que je voulais. Je lui répondis que je désirais être reçu par Mme X***.

« Vous avez pris rendez-vous ?

- Non, mais voici ma carte de visite, si vous voulez bien la lui remettre ! »

Je lui tendis l'enveloppe qu'elle prit d'un air soupçonneux. Puis elle me tourna le dos sans un mot et disparut dans la maison.

J'attendis assez longtemps son retour. Mon procédé était, je l'avoue, assez brutal, mais j'avais depuis longtemps mis au point ce plan : plutôt que de laisser à ma mère naturelle la possibilité de m'éviter, j'avais décidé de forcer sa porte, quitte à me faire pardonner ensuite.

J'attendis peut-être cinq minutes, mais elles me parurent bien longues. Enfin le dragon revint, ouvrit la grille et me précéda en silence pour m'introduire dans la maison et m'abandonner dans un grand salon où, très ému, je dus encore patienter un gros quart d'heure. Enfin une porte s'ouvrit, et une femme grande et blonde, la quarantaine proche mais épanouie, me considéra un instant d'un air hostile, et vint s'asseoir sur le siège le plus éloigné.

« Monsieur, dit-elle, s'il s'agit d'un chantage, vous perdez votre temps. Je n'ai pas de secret pour mon mari, nous formons une famille très unie, et vous n'obtiendrez jamais rien de nous ! »

Suffoqué par cet accueil, je balbutiai des protestations et des excuses pour la manière dont je m'étais présenté, et la priaï de m'entendre avant de me juger.

« Qui êtes-vous donc, et dans quel but vous êtes-vous introduit chez moi ?

- J'ai reçu de l'administration, deux jours après être né, le prénom de Basile, dont c'était la fête le jour de ma naissance, et le nom de Bonnet, à cause du bel objet que je vous ai fait remettre. Plus tard, j'ai été adopté par des commerçants qui ont été mes véritables parents, sont morts prématurément dans un accident, et m'ont laissé une fortune suffisante pour me dispenser de travailler si j'en avais le goût, ce qui n'est vraiment pas le cas. Je n'ai donc rien à vous demander sur le plan matériel.

- Tant mieux ! Mais vous n'obtiendrez de moi rien non plus sur le plan affectif. J'étais bien jeune quand vous êtes né, c'était un accident qui m'a coûté bien des larmes, et j'ai décidé, en vous

laissant courir votre chance, que nos vies ne se rencontreraient plus jamais... Il semble que cela vous a réussi, ne m'en demandez pas plus !

- Madame, lui dis-je, pourrais-je au moins savoir quelque chose de mon père ?

- Je l'ai oublié et ne l'ai pas revu, et ne m'en souviens pas... Si, vous lui ressemblez beaucoup, ne m'en demandez pas plus !

- Puis-je au moins savoir si j'ai un frère ou une sœur ?

- J'ai deux enfants qui, je l'espère, ne sauront jamais rien de votre existence. J'espère que vous aurez l'élégance de ne jamais chercher à les rencontrer ! »

Là-dessus, elle se leva et disparut majestueusement par la porte par laquelle elle était entrée. Presque aussitôt, le cerbère fit son apparition, et me raccompagna en silence jusqu'à la grille.

Je repris le volant en état de choc, et conduisis comme un fou, au hasard, par les routes de banlieue. C'était donc ça, ma mère, cette bourgeoise sans cœur qui ne songeait qu'à préserver sa tranquillité et n'avait pas montré l'ombre d'une émotion, que dis-je, du minimum d'intérêt poli que l'on accorde à n'importe quel visiteur étranger ? À n'en pas douter, elle m'avait joué une scène préparée de longue date et cent fois répétée ! Comme elle devait se féliciter d'avoir si bien joué ce rôle ! Combien de fois avait-elle employé le mot « JAMAIS » ? Dans chacune de ses phrases, à coup sûr ! Comme elle devait être soulagée, à présent que la rencontre si longtemps redoutée appartenait au passé, et que j'étais sorti de sa vie pour la seconde fois et pour toujours ! Car elle connaissait les hommes, et m'avait jugé du premier coup d'œil, et m'avait insulté en toute connaissance de cause ! Que croyait-elle, que je pleurerais à mon tour et souffrirais de son abandon comme elle avait souffert de m'avoir conçu ? Mais je n'avais rien à faire de cette mauvaise femme, je m'étais passé d'elle jusque-là, et m'en

passerais encore mieux depuis que je l'avais rencontrée !

Après m'être répété cent fois ce beau discours, dans le désordre, et avec toutes sortes de variantes, je tombai en panne sèche en rase campagne, dans un endroit inconnu. Il me fallut faire du stop, entrer dans l'unique café d'un village pouilleux, téléphoner à un dépanneur qui se fit beaucoup attendre ; enfin, je pus rentrer chez moi, abruti de fatigue. Je me jetai tout habillé sur mon lit et m'endormis comme une masse.

Au réveil, je fus surpris de me trouver si calme, frais et dispos. En prenant ma douche, je m'étonnai de la réaction violente que j'avais eue la veille. Après tout qu'espérais-je ? Et qu'aurais-je fait à la place de cette pauvre femme ? Qu'avais-je fait de l'enfant dont on m'avait attribué la paternité ? Il est vrai qu'il n'y avait pas plus d'une chance sur deux que ce fût vrai ! Les paroles apaisantes de Maman Blanche me revinrent à l'esprit. Après tout, comme elle me l'avait dit la veille, si ma mère m'avait conçu contre son gré, elle m'avait laissé une chance en m'abandonnant au lieu d'avorter. Les choses avaient plutôt bien tourné pour moi, et j'avais eu deux fois de vrais et bons parents, qui m'avaient aimé et que j'avais payés de retour. Que demander de plus ? En somme, je m'étais conduit comme un enfant. Ou plutôt, cette crise avait liquidé ce qui restait en moi de l'enfance. Désormais, j'étais vraiment adulte !

JE TROUVE MA VOIE

Toujours indécis quant au choix d'un métier, je continuais à me réfugier dans la prolongation de mes études, sans autre but que de gagner du temps. Je m'inscrivis donc pour la préparation d'une agrégation de Lettres, quoique je n'aie jamais envisagé un instant une carrière d'enseignant.

Pour rassurer mon tuteur qui, en dépit de son indulgence, commençait à s'émouvoir de mes incertitudes, et aussi en souvenir du vœu de mes parents, je décidai de jeter un œil sur le monde de la presse, ce que je réussis sans difficulté, la chance ayant placé sur mon chemin un étudiant dont le père était un rédacteur connu du *Figaro*. Jugeant le moment venu de tirer parti d'une amitié que je cultivais depuis deux ans, j'obtins sans peine d'être présenté à son père qui me fit obtenir une première pige. Elle fut assez bien accueillie pour qu'on en accepte deux ou trois autres. Mais ce que j'entrevis du monde du journalisme, c'est-à-dire ses coteries, ses petites intrigues, ses potins, et aussi ses luttes féroces pour réussir me détourna de cette voie à laquelle je renonçai définitivement, décision qui ne m'a laissé aucun regret.

Cependant la guerre d'Algérie battait son plein et passionnait les étudiants les plus politisés, même si la plupart restaient indifférents. Partisans du maintien de cette colonie dans le giron national (l'extrême droite) et adversaires (les communistes et leurs alliés de la J.E.C.) s'affrontaient, tandis que la majorité des Français vaquaient à leurs travaux et à leurs plaisirs sans beaucoup s'en soucier. Pour moi, je me contentais d'observer. J'avais passé le conseil de révision à la mairie du V^e, pittoresque cérémonie où les conscrits, assis nus comme des vers sur des bancs, attendaient d'être appelés pour être publiquement pesés, mesurés, examinés minutieusement par des médecins militaires

qui s'intéressaient surtout à leurs dents, leurs pieds et leurs génitoires en présence d'un jury dont je ne garde qu'un souvenir confus mais où figuraient, me semble-t-il, des officiers et des civils. Déclaré « Bon pour le service armé », je voulus suivre la préparation militaire supérieure qui permettait, en évitant de « faire ses classes », c'est-à-dire la formation militaire réservée au tout-venant, de passer directement dans une école d'élèves officiers de réserve (E.O.R.) dès l'incorporation. Cette préparation, nullement obligatoire, était assez astreignante, comportant un entraînement hebdomadaire et des stages. En attendant, je bénéficiais comme tous les étudiants d'un sursis qui, en ce qui me concernait, expirerait en 1955, à la fin de mes études. Mais je résolus bientôt de le résilier avant septembre et de partir sitôt le concours passé : pris entre des sentiments contradictoires à l'égard du conflit, j'avais hâte de me faire une opinion personnelle sur le terrain. Et puis je prenais goût à la chose militaire, et envisageais avec complaisance une carrière dans l'Armée. Quand je fus sûr de ma vocation, je m'en ouvris prudemment à mon tuteur qui, de joie, me serra dans ses bras : c'était un vrai patriote !

On fêta bientôt mon vingt-et-unième anniversaire, et M. Péchin me demanda, comme je prenais congé, si je pourrais passer à son bureau le lendemain, qui était un lundi, pour parler de mes affaires, que je devrais désormais prendre en charge : j'étais désormais majeur, et il était temps qu'il passe la main. Comme j'étais libre jusqu'à quinze heures, je lui promis de m'y présenter dès huit heures, ajoutant que je regardais cela comme une simple formalité et que je souhaitais qu'il continue à les gérer.

Quand je me présentai, je trouvai M. Péchin installé derrière son bureau chargé de dossiers soigneusement disposés. Il les ouvrit tour à tour, commençant par énumérer les biens mobiliers et immobiliers que mes parents avaient laissés à leur mort, et dont

l'importance me surprit beaucoup : je croyais avoir hérité d'une boutique de luxe et d'un appartement de moyenne dimension, et je découvrais en outre deux immeubles de rapport situés dans le septième et le huitième arrondissements. Mon père les avait achetés à bas prix, parce qu'ils ne rapportaient rien à cette époque, les loyers étant gelés depuis des années, mais c'était un excellent placement à long terme, il me suffirait de patienter pour en tirer plus tard un bon prix. Je savais qu'ils avaient acheté quelques actions, et j'appris qu'ils avaient laissé un portefeuille important d'actions et d'obligations dont mon tuteur m'infligea la liste détaillée.

Fort étonné, je lui demandai s'il pouvait m'expliquer d'où venait cette fortune, et si leur commerce y avait suffi.

« Le commerce de tes parents leur assurait de bons revenus : leur boutique était bien située, ils plaisaient à leur riche clientèle et savaient acheter ; ils avaient, comme tu sais, des goûts simples et dépensaient relativement peu. Mais c'étaient des gens qui voulaient réussir et qui n'étaient pas trop regardants quant aux moyens !

Quand je les ai connus, nous étions fort gênés, mes camarades et moi, par le trafic clandestin auquel ils se livraient, et qui leur a en effet beaucoup rapporté, et nous n'avons appris que peu à peu à leur faire confiance. Il faut reconnaître qu'ils ont fait un excellent usage de leur situation et de leurs relations, et que personne n'a songé à les inquiéter à la Libération : ils n'ont reçu, au contraire, que des témoignages de gratitude de ceux qu'ils avaient aidés. Les services qu'ils ont rendus à la Résistance ont fait l'objet d'une reconnaissance officielle, comme tu sais. Tu peux donc être fier d'eux.

Mais le vrai secret de leur réussite est qu'ils aimaient l'argent, et que l'argent vient à ceux qui l'aiment. Ils ont fait toute leur vie des

placements avisés et prudents, qui ont beaucoup contribué à leur fortune, et mes conseils, après la guerre, quand je suis devenu le gérant de leurs biens, n'y ont certainement pas nui. En cinq ans, nous avons augmenté de 50% leur mise. Et depuis leur mort, j'en ai fait autant avec ton héritage. Un autre aurait pu faire mieux, mais je n'ai jamais voulu prendre trop de risques ! Comme tu vois, si cela ne te tourne pas la tête, tu n'as aucun souci à te faire pour ton avenir et puisque tu as choisi la carrière des armes, tu n'auras pas besoin de trouver une riche héritière pour t'assurer un train de vie convenable, comme les généraux l'exigeaient naguère de leurs officiers ! »

Étourdi par ces révélations, je me confondis en remerciements auxquels le brave homme mit rapidement un terme, et lui dis que si j'appréciais la fortune qui me tombait du ciel, j'aurais bien du mal à m'intéresser à sa gestion et ne me sentais pas les talents de mes parents, aussi lui réitérai-je ma demande de continuer ses bons soins. M. Péchin fronça les sourcils et me dit sévèrement :

« Basile, je te répète que l'argent va à ceux qui l'aiment ! Faut-il préciser qu'il fuit ceux qui ne s'y intéressent pas, et a tôt fait de leur glisser des mains ? Tes parents ont accumulé une fortune qu'ils te destinaient, avec l'idée que tu saurais te montrer digne de cet héritage et le faire fructifier à ton tour ! C'est d'abord en souvenir d'eux que j'ai accepté de continuer après leur mort à gérer leurs affaires, et je ne le regrette pas, parce que tu ne m'as donné jusqu'à ce jour que des motifs de satisfaction. Mais je ne suis pas éternel, et je ne voudrais pas partir en me disant que tu serais bientôt ruiné ! Je ne continuerai à m'occuper de tes affaires que si tu daignes t'y intéresser : pour commencer, tu recevras un rapport mensuel et je ne prendrai aucune décision sans t'avoir consulté ! »

Ces paroles étaient trop justes pour que je puisse trouver quoi que

ce soit à y redire. Notre collaboration devait durer quinze ans encore, jusqu'à ce que mon ancien tuteur soit contraint par la maladie à renoncer à toute activité. Il m'apprit un petit nombre de règles très simples, mais dont j'ai tiré grand profit : ne jamais entamer mon capital ; ne jamais faire de sentiment en affaires, en particulier à l'égard des débiteurs ; n'acheter que des valeurs sûres ; avoir un portefeuille diversifié, afin de limiter les dégâts en cas de mauvaises surprises ; acheter à la baisse, vendre à la hausse sans attendre qu'elle s'essouffle, car mieux vaut gagner moins que tout perdre ; enfin, ne jamais se laisser tenter par des promesses mirifiques ou par le versement d'intérêts excédant le cours ordinaire du marché.

Je repris mon travail avec encore plus d'ardeur, non que j'en aie attendu le moindre bénéfice, mais parce que c'était un défi que je m'étais lancé, et qu'il ne serait pas dit que mes études seraient couronnées par un échec. Je passai le concours sans problème, et me souviens seulement du sentiment d'irréalité que j'éprouvai en donnant mon premier et dernier cours.

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

L'ALGÉRIE

CHERCHELL

Mes études étant terminées, je demandai aussitôt la résiliation de mon sursis, ce qui ne posait bien sûr pas de problème. M. Péchin, à ma demande, avait fait jouer ses relations pour que je sois immédiatement affecté à l'école de Cherchell, car je n'avais aucune envie de traîner plusieurs mois, comme c'était souvent le cas, en Métropole ou en Allemagne, où les armées des vainqueurs de la Seconde guerre mondiale stationnaient toujours, du fait de la guerre froide, non plus comme troupes d'occupation, mais en qualité d'alliées.

J'employai le peu de temps qui me restait à prendre congé de ma famille morvandelle, chez qui je fis un séjour de deux semaines, et de mes amis, ce qui ne prit que le temps d'organiser deux joyeuses surprises-parties copieusement arrosées. Je poussai le scrupule jusqu'à faire mes adieux à la dernière élue, qui me promit de m'attendre. Je lui dis assez rudement que je ne lui en demandais pas tant, et ne l'ai jamais revue. Je passai ma dernière soirée de civil chez le bon M. Péchin, qui avait invité pour l'occasion quelques-uns de ses amis, ceux qui avaient connu mes parents. J'embrassai tous ces braves gens, rentrai chez moi pour mettre un peu d'ordre dans mes affaires, et m'endormis du sommeil du juste. Au matin, je choisis mes plus mauvais vêtements, sachant qu'ils seraient immédiatement retournés à mon domicile. La concierge, prévenue, en disposerait à son gré. Puis je pris un taxi qui me déposa vers neuf heures à la caserne de Reuilly. Les conscrits affluaient, seuls ou accompagnés d'un parent ou d'un ami. La plupart faisaient grise mine, certains portaient les traces d'une nuit de beuverie. Bref, ces nouvelles recrues manquaient pour la plupart d'enthousiasme. Nous attendîmes quelques heures sous une sorte de hangar, puis on nous remit des uniformes plus ou

moins adaptés à notre taille, avec le grand sac kaki où nous entassâmes en vrac nos vêtements civils.

Presque aussitôt, des gradés apparurent, une liste à la main, et chacun fit l'appel du groupe qu'il devait prendre en charge. Je notai avec plaisir que le mien portait un béret rouge. Puis on nous conduisit à des camions bâchés, et je regardai défiler le pavé parisien en me demandant quand je le reverrais. Le convoi nous transporta à la gare de Lyon, et le train roula toute la nuit pour nous déposer à Marseille, que je ne fis qu'entrevoir. Bientôt nous fûmes sur un quai, où nous attendait le *Ville d'Alger*, paquebot de moyennes dimensions mais qui était, en Méditerranée, la perle de la C.G.T. (entendez : C^{ie} Générale Transatlantique) depuis une vingtaine d'années, qui avait connu les bas-fonds pendant la guerre et avait été renfloué et rénové, et l'on s'entassa sur le pont. La nuit passa lentement, mais au matin je découvris dans un éblouissement le magnifique panorama d'Alger la Blanche. En voyant cette ville presque entièrement construite par la France, je me dis que ce serait bien dommage de la perdre !

Sur le quai, des camions – de vieux GMC provenant des surplus américains – nous attendaient, qui nous transportèrent à une caserne où, comme à Paris, on procéda à un tri, et un petit groupe d'E.O.R. fut enfin constitué. Un camion nous conduisit à la gare maritime que j'eus à peine le temps d'entrevoir, car d'autres camarades nous attendaient, et nous sommes presque aussitôt montés dans un autocar qui nous emporta à Cherchell par une route superbe, en corniche, entre mer et montagne. Mais plusieurs barrages routiers nous rappelèrent que nous étions dans un pays en guerre.

Les formalités d'accueil ne prirent pas moins de quarante-huit heures, et auraient paru bien fastidieuses sans la bonne humeur qui régnait parmi nous. Il fallut remplir des formulaires, subir une

nouvelle visite médicale et une piqûre, recevoir notre paquetage... La caserne était vétuste, et pourrie de punaises qui furent le premier ennemi que j'eus à combattre, ou plutôt à supporter, car elles étaient si bien implantées qu'aucun insecticide n'en vint jamais à bout !

Heureusement, les hommes du peloton commençaient à faire connaissance. Je m'aperçus que si la plupart de mes camarades avaient fait des études supérieures, nous n'étions que deux à avoir suivi la P.M.S. : les autres venaient de faire leurs classes, comme hommes de troupe, mais dans des centres réservés aux futurs E.O.R. où la discipline était souvent moins stricte. Quelques-uns seulement avaient une formation scolaire qui ne devait pas dépasser le B.E.P.C., mais ils ne s'en révélèrent pas moins d'excellents compagnons. Nous avions pourtant bien des divergences au sujet de la guerre à laquelle nous allions participer : s'il y avait parmi nous des partisans convaincus de l'Algérie française, beaucoup considéraient déjà que ce pays serait indépendant tôt ou tard, mais que nous devons défendre nos compatriotes jusqu'à ce qu'une solution politique soit trouvée ; les autres s'en foutaient, et souhaitaient seulement accomplir dans les meilleures conditions possibles ce qu'ils considéraient comme une corvée inévitable : sortir de Cherchell dans les premiers avec le grade de sous-lieutenant, choisir une affectation aussi tranquille que possible était tout leur horizon. Pourtant, si de vives discussions éclataient parfois, elles s'apaisaient bientôt. Notre condition de frères d'armes l'imposait.

Notre formation dura six mois, pendant lesquels nous avons subi un entraînement intensif : parcours du combattant, longues marches de jour et de nuit et par tous les temps, exercices de tir avec les diverses armes en usage dans l'infanterie, simulacres de combats de jour et de nuit. Puis on nous exerça à nos futures

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

fonctions de chefs : manœuvres où chacun prenait à son tour le commandement de la section, connaissance des armes et des unités d'appui (artillerie, blindés, hélicoptères), etc.

LE PITON

J'obtins finalement le grade de sous-lieutenant et choisis des troupes coloniales alors cantonnées en Kabylie. Pourtant, les parachutistes étaient, au départ, mon modèle, et j'avais tenu à passer mon brevet au cours de ma P.M.S. Depuis, j'avais tant entendu parler de leurs exactions que mon admiration s'était transformée en répugnance. Mais je continuai à porter l'insigne parachutiste, pour le prestige qui y était attaché et le respect qu'il inspirait visiblement aux civils. Je ne citerai désormais aucun nom, n'ayant aucune raison de mettre en cause, dans des actions dont je devais être le témoin et l'un des acteurs, et que de belles âmes ne manqueraient pas de leur reprocher, des officiers et des soldats qui ont pour la plupart gardé toute mon estime.

À mon arrivée, le 6 août 1956, je fus immédiatement convoqué par le colonel. La carrière de ce vétéran avait commencé avant guerre, et s'était poursuivie dans la Résistance, puis en Indochine, où il s'était également illustré. À son invitation j'entrai, fis quelques pas, saluai et demurai au garde-à-vous. Derrière un vaste bureau était assis un homme de taille moyenne, au visage poupin, portant des lunettes rondes à fine monture : rien en somme qui pût évoquer un héros, et pourtant... Son secrétaire lui remit un dossier qu'il consulta en diagonale :

« Repos ! me dit-il enfin, en relevant la tête pour m'observer ; vous vous êtes distingué comme élève-officier, il va falloir d'abord nous montrer ce que vous savez faire sur le terrain, ensuite j'aviserai. Prenez votre paquetage, une jeep va vous conduire dans quinze minutes au piton *** où vous êtes affecté. Rompez ! »

Je sortis fort étourdi de cette audience expresse et courus pour exécuter les ordres reçus. En roulant à travers le sévère paysage kabyle (notre jeep étant précédée d'un vieux half-track M3 équipé

d'une mitrailleuse de 30) j'étais partagé entre l'exultation – enfin, j'étais à pied d'œuvre – et l'anxiété : j'allais me retrouver sans expérience, dans un secteur réputé dangereux (cela m'importait peu) mais je partagerais avec le lieutenant dont je serais l'adjoint la responsabilité d'une quarantaine d'hommes, Français (pieds noirs) et Algériens ! Serais-je à la hauteur de ma tâche ? Fort de mon entraînement et de mes convictions, je n'en avais jamais douté, mais pour la première fois j'allais me trouver au pied du mur !

Enfin nous arrivâmes aux abords de la petite forteresse : elle surveillait le territoire rebelle qui s'étendait autour de nous à perte de vue. Le lieutenant d'active sous les ordres de qui j'étais désormais placé se montra fort accueillant ; il vint au-devant de moi et me serra la main en me souhaitant gaiement la bienvenue « au pays des chacals ». La petite garnison était rassemblée, au garde-à-vous, les Français d'un côté, les Algériens de l'autre. Un sergent leur commanda de présenter les armes.

« Repos ! dit le lieutenant. Je vous présente le sous-lieutenant Montfort, mon nouvel adjoint. J'espère que par votre discipline et votre dévouement, vous continuerez à nous faire honneur ! Rompez les rangs ! »

Sur quoi, il me fit visiter son domaine, petit poste fortifié qui ne comportait que trois baraques en préfabriqué disposées autour de la place d'armes. La première était destinée aux repas et à la cuisine, la deuxième, où logeait la troupe, comportait une grande chambrée divisée en deux parties, l'une réservée aux Français, l'autre aux Algériens ; à droite de la porte, en entrant, les deux sergents disposaient chacun d'une chambre. Une troisième baraque était affectée au commandement et à l'armurerie.

« Vous voyez, me dit-il en m'en faisant les honneurs, vous n'aurez pas à vous plaindre : il y a six mois encore, on dormait sous la

tente, et les nuits sont plutôt fraîches, dans ce quartier ! Mais c'est l'heure de déjeuner, je ne pourrai rien vous dire de sérieux à table, nous reviendrons ici tout-à-l'heure. Au fait, on se tutoie ? »

Les hommes, toujours séparés en deux groupes, mangeaient par tables de huit, dans un silence que n'interrompaient que quelques plaisanteries. À notre entrée, sur l'ordre du sergent, ils se mirent au garde-à-vous, puis reprirent leurs places. Quelques-uns fixaient ostensiblement leur assiette, mais je sentis que nous étions suivis par de nombreux regards. Notre table fut complétée par les sergents et les quatre caporaux. Le lieutenant fit les présentations, engagea la conversation par quelques ordres concernant le travail de l'après-midi puis, comme le silence s'installait, je me risquai à poser quelques questions sur la vie quotidienne du piton (je croyais en savoir déjà assez par ma formation), et surtout sur la situation militaire locale. Je sentis que les réponses des sergents étaient assez évasives et contraintes, les autres se taisaient. Aussi n'insistai-je pas, pour ne pas accroître leur embarras. Le repas fut donc promptement expédié.

Quand nous fûmes de retour dans la chambre du lieutenant, il prit sa pipe sur une étagère, je sortis la mienne de ma poche et il m'offrit du tabac. Ce vice commun acheva de créer entre nous une certaine complicité. Pour engager la conversation, je lui dis que j'avais été frappé par la sévérité de la discipline et le rythme des activités qu'il faisait observer entre les opérations : était-il bien nécessaire que des hommes aguerris fassent tant d'exercices de gymnastique, de maniement d'armes et de tir ? Ne pouvait-on leur permettre de reprendre leur souffle entre deux crapahuts, entre deux combats ? Il me regarda en plissant les yeux, et sourit :

« Tu comprendras vite qu'il ne faut pas laisser aux hommes trop de temps pour penser : les appelés, qui ne songent qu'à la quille, auraient le mal du pays et se démoraliseraient ; quant aux

indigènes, il faut savoir que le F.L.N. essaie continuellement de les contacter ; il n'est pas rare qu'un homme change de camp en emportant armes et bagages, et ce n'est pas toujours le cas d'un individu isolé. »

Là-dessus, il me donna plus de détails sur la vie du fortin et le travail qui m'attendait et serait bien plus complexe que je ne l'avais imaginé – organisation des tours de garde, des sorties, travaux d'aménagement et d'entretien du poste, liaisons avec l'extérieur... toutes choses que je ne devais pas avoir le temps de bien maîtriser.

PREMIÈRE MISSION

Au bout d'une semaine environ, le lieutenant me dit : « Tu vas avoir une belle occasion de faire tes premiers pas. On va s'offrir une petite promenade... C'est vraiment tout mâché ! » ajouta-t-il en se méprenant sur la cause de la contrariété que je n'avais pu cacher, et qui provenait de cette façon qu'il avait de me traiter en novice.

Il me tendit un papier provenant du bureau des renseignements ; on nous demandait de cerner après minuit une mechta voisine pour intervenir au lever du jour : dans une maison clairement désignée, nous trouverions cinq fellaghas, qu'il importait de capturer vivants.

« Bon, dit-il, il faut que nous partions à la nuit tombée, pour ne pas éveiller l'attention, avec une vingtaine d'hommes ; nous quitterons la route au bout d'un kilomètre, puis nous suivrons des sentiers et nous prendrons nos dispositions pour bivouaquer à bonne distance de la mechta, pour rassurer d'éventuels espions. À minuit, nous repartirons discrètement pour l'investir . »

Mon collègue, qui connaissait bien le terrain, m'expliqua notre itinéraire sur la carte d'état-major. Il me dicta les noms des hommes qui participeraient à l'opération, et me dit de les réunir le moment venu.

Tout se déroula comme à l'exercice : le lieutenant annonça aux soldats rassemblés que nous partions tendre une embuscade dans le djebel pour la nuit prochaine. Nous emportions des rations pour vingt-quatre heures, un armement léger (des P.M.) et un téléphone de campagne.

Comme il souhaitait que les hommes restent dispos, il les conduisit directement à l'emplacement de l'embuscade prétendue, et nous ne rencontrâmes âme qui vive sur l'itinéraire qu'il avait

choisi. Nous y fûmes avant vingt-deux heures ; il organisa les tours de garde pour la nuit et leur dit de dîner immédiatement et de dormir si possible : rien n'était attendu avant quatre heures du matin.

Vers minuit, il les fit réveiller et leur dit qu'il nous restait deux heures de marche silencieuse à faire pour atteindre une mechta que nous devions approcher en silence, pour encercler une maison où se cachaient des fellaghas qu'il s'agissait de prendre vivants. Nous ne devions pas intervenir avant cinq heures du matin, ils devaient seulement surveiller et n'agir que sur son ordre.

Ses consignes furent exécutées à la lettre : nous avions affaire à des hommes aguerris. Le trajet fut parcouru sans incident dans le temps prévu. Le hameau ne rassemblait que cinq de ces solides maisons de grosses pierres aux fenêtres semblables à des meurtrières et à toit de tuile caractéristiques de la Kabylie. Notre cible était la plus grande. Le lieutenant me fit passer avec lui et dix hommes dans la ruelle de façon à contrôler la grossière porte de bois, et les autres se répartirent pour surveiller les trois autres côtés, mais à moins de passer par le toit, nos proies n'avaient aucune possibilité de nous échapper. On imaginera sans peine que l'attente nous parut longue. Enfin, à l'heure dite, il frappa doucement à la porte, comme l'aurait fait un voisin. J'entendis un discret remue-ménage, et au bout d'un instant, on l'entrouvrit. D'un violent coup d'épaule, il l'ouvrit toute grande et je bondis sur ses talons, mon 6,35 au poing, bousculant au passage la vieille femme qui avait ouvert, et couvert par nos gaillards, dans la grande pièce d'habitation où quelques formes étaient allongées à terre, comme endormies. Un muret séparait cette salle de l'étable, qui était surmontée d'une sorte de soupente où l'on garde les provisions. En un clin d'œil tout le monde fut aligné le long d'un mur et mis en joue : il n'y avait là que la vieille, son mari, et une

jeune femme tenant un bébé sur un bras et, de l'autre main, un garçonnet de cinq ou six ans qui nous fixait, terrorisé, de ses grands yeux noirs.

Le lieutenant cria en direction de l'étable : « Vous êtes cernés, sortez, où je fais abattre ces cinq-là, un à un ! » L'effet fut immédiat, et deux hommes descendirent de la soupente, puis trois autres sortirent un à un de l'étable, mains en l'air. Ils furent solidement attachés et le lieutenant donna le signal du départ.

« Et les autres ? me dit un caporal indigène, en passant sa main sous son menton en un simulacre d'égorgement.

- On ne fait pas la guerre aux femmes et aux enfants, lui dis-je, on n'y touche pas ! » et je pris soin de sortir le dernier, laissant aussi le vieillard.

Moins de deux heures après, nous étions de retour sur notre piton. Le lieutenant, très satisfait du déroulement de l'opération, envoya aussitôt un message radio pour annoncer notre succès, et me dit que l'officier des renseignements viendrait lui-même chercher les captifs, qui restaient étendus à terre, ficelés et sous bonne garde.

GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE

Ce capitaine se présenta bientôt. C'était un de ces baroudeurs que l'Indochine avait rendus fous, à moins que ce ne fût sa folie qui l'ait entraîné dans cette expédition, car j'avais connu, parmi mes instructeurs, et devais rencontrer encore bien des anciens d'Indo qui étaient des hommes remarquables, parfaitement équilibrés, et que nous avions plaisir à suivre et à prendre pour modèles. Celui-ci, qui avait le profil du parfait sadique, était de la race de ceux que j'ai vu abattre de sang-froid, et pour leur seul plaisir, des civils innocents.

Sitôt arrivé, il s'approcha des prisonniers en demandant si tout s'était bien passé.

« Sans aucun problème, ils se sont tout de suite rendus, répondit le lieutenant.

- Ça ne m'étonne pas, dit-il avec mépris, ces fells ne sont pas des hommes, on avait plus de fil à retordre en Indochine !

- Je crois que leur chef a simplement voulu épargner ses parents, sa femme et ses enfants, lui dis-je.

- Dommage, ç'aurait été une bonne occasion de liquider tout ce beau monde !

- Mais ce sont des civils !

- Ces civils sont leurs complices ! Il vous reste encore beaucoup à apprendre, mon garçon ! »

Le capitaine reparti avec son escorte et nos cinq prisonniers, je laissai éclater mon indignation contre cette brute.

« Que veux-tu, c'est la guerre ! me dit mon collègue ;

- Mais il y a des lois de la guerre ! On doit respecter les civils !

- Dans une guerre révolutionnaire, il n'y a pas de civils, il n'y a que deux camps ! Le capitaine n'avait pas tort, il te reste beaucoup à apprendre ! »

Dans les jours qui suivirent, il nous arriva de faire trois autres prisonniers au cours d'un ratissage mouvementé où nous avons eu un tué et un blessé qu'il a fallu faire évacuer par hélicoptère. Au retour, le lieutenant dit à un caporal :

« Prenez quatre hommes et faites détacher leurs jambes, ils ont besoin d'un peu d'exercice. Emmenez-les faire un peu de gymnastique, sous les ordres du sous-lieutenant Montfort ! »

Je suivis donc la petite troupe. À deux cents mètres du camp, le caporal s'arrêta et dit aux fellaghas : « Foutez le camp, on vous a assez vus ! » Deux hommes s'enfuirent à toutes jambes, le troisième fit trois pas et se retourna, nous toisant d'un air de défi. Avant que j'aie pu revenir de ma surprise, l'escorte les abattit d'une seule rafale. Tout cela se passa plus vite qu'il ne m'a fallu de temps pour l'écrire.

Furieux, je pris le caporal par le col :

« Vous êtes fou, ou quoi ? Qui vous a donné l'ordre ?

- Mais, mon lieutenant, on fait toujours comme ça !

- Et les corps ?

- Les bics viendront les chercher... à moins qu'on les expose quelques jours dans une mechta ? »

- Ça suffit ! Rentrons, on s'expliquera demain ! » dis-je, écœuré.

Bien sûr, j'avais entendu, même en Métropole, parler des corvées de bois, de massacres et de tortures, mais je n'avais pas cru un instant que l'armée française puisse s'y livrer systématiquement, j'attribuais ces accusations à la propagande de l'ennemi et de ses complices français et pensais que, tout au plus, ces rumeurs n'avaient pour fondement que de rares « bavures », comme on dit aujourd'hui. Je découvrais l'enfer.

Au retour, je pris à part le lieutenant et le priai de s'expliquer.

« Que ferais-tu à ma place ? dit-il placidement ;

- Mais c'étaient des prisonniers, les conventions de Genève...

- Personne n'en veut, de tes prisonniers. Si je t'écoutais, depuis mon arrivée, ils rempliraient la cour et la chambrée ! Je voudrais bien savoir ce que tu ferais à ma place !

- Mais je les enverrais au P.C. !

- Où notre capitaine se ferait un plaisir de les abattre de ses propres mains ! Tu aurais gaspillé de l'essence et exposé inutilement une escorte. Tu passerais pour une poule mouillée, c'est tout ce que tu aurais gagné en faisant du sentiment ! »

Nos relations furent désormais très froides et limitées aux tâches professionnelles, mais nous avions trop à faire pour que nos divergences puissent nuire au service, dans une zone où les rebelles étaient encore maîtres du terrain, capables de harceler notre poste au mortier et d'opposer des compagnies entières (les *katibas*) aux troupes régulières. Je participai aussi à une opération de grande ampleur, et fus stupéfait du relâchement de la discipline dans certaines unités : les Français, j'ai honte de le dire, se conduisaient souvent en pillards et en voleurs de poules, il y eut plusieurs cas de viols après l'attaque d'une mechta, et je fus le témoin impuissant d'exécutions sommaires ordonnées ou même commises par des officiers.

RÉSISTANCE PASSIVE

Un peu plus d'un mois s'était écoulé, quand on nous prévint de l'inspection imminente d'un général fameux pour ses deux obsessions : il ne voulait pas de photos de femmes nues dans les armoires des soldats, et tenait à ce que les armes soient rangées réglementairement dans les râteliers, c'est-à-dire enchaînées. Le premier point était facile à régler, mais nous n'avions jamais eu de chaîne pour les armes, et il était trop tard pour s'en procurer. Aussi donna-t-on l'ordre à chacun de retirer son arme, afin de vider les râteliers. Quand l'une des quatre sentinelles signala, vers midi, le convoi militaire, tout était donc paré. Le lieutenant fit aussitôt sonner le rassemblement, et s'en fut accueillir nos visiteurs. Le général passa en revue notre petite troupe, inspecta de fond en comble le poste, des installations de cuisine aux chambrées et à l'armurerie... où un fusil oublié traînait seul sur le râtelier ! Suffoqué, le général se tourna vers le colonel qui l'accompagnait et lui dit : « Mais il n'y a pas de chaîne ! » Le colonel se tourna vers le lieutenant et répéta : « Il n'y a pas de chaîne ! » et le lieutenant, se tournant vers moi, répercuta sévèrement : « Il n'y a pas de chaîne ! » Comme je n'avais personne vers qui me tourner, je dis bravement, sur le ton du constat : « Il n'y a pas de chaîne. » C'était tellement évident que le général ne trouva rien à ajouter et passa aux installations de sécurité, faisant diverses observations et recommandations, mais j'eus l'impression qu'il était satisfait, au bout du compte, quand nous passâmes à table. Il nous interrogea sur la situation dans le secteur, et nous lui avons parlé des harcèlements constants dont nous étions l'objet, de l'indécision des villageois, qui avaient autant peur de l'A.L.N. que de nous, et des quelques résultats que nous avons obtenus. Peu après, je fus convoqué au PC où le colonel me fit savoir que

j'étais affecté au 2^{ème} bureau. J'étais si surpris et horrifié que je ne trouvais, sur le coup, rien à dire, et que je ne réagis qu'auprès du lieutenant – un pied-noir parlant arabe, comme beaucoup de ses collègues – sous les ordres immédiats duquel j'étais placé, quand il entreprit de m'expliquer mes nouvelles tâches : mon rôle serait d'assister aux interrogatoires, d'en contrôler le déroulement et d'être le premier témoin de ce qui en résulterait...

« Mon lieutenant, je souhaite servir comme un soldat, sur le terrain, et ne puis m'imaginer dans ce genre de fonctions !

- On peut être utile ailleurs que dans le djebel ! Ou bien suggérez-vous que je ne sers à rien ?

- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais...

- Il n'y a pas de mais ! C'est ici que vous êtes affecté ! ». Et là-dessus il reprit le cours de ses explications : le deuxième bureau était le service le plus important du régiment, en liaison avec l'état-civil, la gendarmerie et la police et avec toutes les unités et les postes de la zone géographique dont il avait la responsabilité.

Mon chauffeur m'attendait, et me conduisit en ville, dans le pavillon où je serais désormais hébergé avec les trois autres sous-lieutenants du même service, chacun disposant d'une chambre, d'un chauffeur et d'une jeep, et du personnel de service. Là, je passai un bien mauvais moment à retourner le problème dans tous les sens. Finalement, je décidai d'opposer une inertie complète à la décision de mon chef, quoi qu'il pût m'en coûter et de faire seulement la navette entre ma chambre et mon bureau, en attendant qu'on statue sur mon sort.

Le deuxième jour, je fus convoqué par le lieutenant qui me demanda ce que je fichais depuis mon arrivée : je ne lui avais pas donné signe de vie, et on murmurait que je ne faisais que « glander » toute la journée.

« Mon lieutenant, dis-je, vous me demandez la seule chose que je

ne puisse moralement pas faire ! Chargez-moi des missions les plus dangereuses, je les accepterai avec joie. Mais je préférerais le bataillon disciplinaire au métier de bourreau.

- Qui parle ici de bourreau ? Et de bataillon disciplinaire ? dit le lieutenant. Bon, je vous donne une dernière chance : rendez-vous immédiatement à Alger pour échanger cet appareil photo défectueux. Nous sommes vendredi, prenez un weekend à Alger, partez, amusez-vous, ne pensez plus à rien, et revenez dimanche soir, vous verrez que tout ira mieux à votre retour. Voici votre ordre de mission. Allez, disparaissent ! »

EN PERMISSION

Je ne savais que penser de cette décision inattendue mais résolu, suivant les conseils du lieutenant, de ne plus penser à rien. En sortant, je rencontrai un aspirant pied noir de ma promotion avec qui j'avais beaucoup sympathisé, Jacques Lopez, qui me dit qu'il partait à quatorze heures pour Alger avec un convoi et me proposa de l'attendre ; il n'en était évidemment pas question, mais j'acceptai volontiers qu'il me ramène, et nous prîmes rendez-vous pour le dimanche. Je me fis conduire à la gare et pris le train pour Alger. Ce n'était à vrai dire qu'un tacot poussif, dont la locomotive était précédée d'une plateforme chargée de traverses en béton, et censée sauter la première si une mine était posée sur la voie. J'eus tout loisir de contempler la riche plaine de la Mitidja, dont les lignes horizontales et verdoyantes reposaient singulièrement la vue, le djebel ne constituant plus qu'un décor lointain et pittoresque. Pour la première fois depuis une éternité je n'avais pas la moindre responsabilité, ni le moindre effort à fournir ! Je pouvais me croire revenu au temps heureux des colonies, et me laisser aller, dans la paix ambiante...

Enfin, le train entra en gare d'Alger. Je me rendis à pied rue d'Isly, où un camarade m'avait donné naguère l'adresse d'un hôtel qui lui avait paru parfait, selon ses critères. Muni d'un bagage minimal, je goûtais sans retenue, avec délices, l'aspect si français de ce quartier peuplé surtout d'Européens, grisé par cette belle journée du septembre algérois qui a encore des airs d'été. Je retins ma chambre et m'acquittai de ma mission, impatient de visiter la ville avant de dîner. En dépit de la menace permanente d'attentats, je me sentais l'âme d'un touriste, peut-être parce qu'à cet âge je me croyais indestructible, mais aussi parce que les Algérois vaquaient à leurs affaires et à leurs plaisirs comme si de rien n'était, comme

j'ai eu plus tard l'occasion de l'observer dans d'autres pays pourtant exposés à des attentats horribles et fréquents : on ne peut vivre dans la pensée constante de la mort. Le soir, après le meilleur repas que j'aie pris depuis longtemps, je me couchai sans demander mon reste, et m'endormis aussitôt.

Au réveil, en me rasant, je calculai qu'il ne me restait que deux jours à peine pour conquérir la femme de mes rêves : c'était bien peu, mais c'était suffisant ! J'avais déjà remarqué que beaucoup de jeunes filles pieds noirs jetaient des regards plutôt engageants aux soldats, et surtout aux officiers. Elles étaient d'ailleurs superbes, avec une démarche de reines et une fierté toute espagnole. Je me mis en chasse aussitôt, et n'avais pas fait deux cents pas que l'une de ces beautés qui se promenait nonchalamment, un sac de sport à la main, répondit fort gracieusement à mon sourire. Faisant demi-tour, j'entrepris de faire connaissance. Nous avons échangé nos prénoms, le mien l'a fait rire, elle s'appelait Carmen, avait dix-sept ans, travaillait comme vendeuse dans une grande pâtisserie, mais était en congé et allait à la piscine du Rua. Elle était très brune, avec de longs cheveux « en queue de cheval » qui lui descendaient jusqu'à la taille, des yeux immenses où je me noyais avec délices, une bouche petite et très rouge bien que sans fard, et un corps parfait. Elle accepta sans difficulté que je l'accompagne, mais refusa avec une vertueuse indignation de me suivre dans ma chambre où il me fallait repasser pour prendre un maillot et une serviette, et m'attendit (fort peu de temps) en contemplant la vitrine d'une boutique voisine. Le petit bateau qui faisait la navette entre le port et la piscine, située sur une digue, nous y transporta rapidement, et nous fûmes accueillis par deux de ses amies à qui elle me présenta en deux mots, ne connaissant que mon prénom, ma garnison et mon grade ; sur quoi nous avons fait une trempette, puis une bronzette. Finalement, pour cacher mon impatience, j'ai

plongé, Carmen m'a suivi, et comme nous nagions côte à côte, elle m'a dit : « Elle est bonne, non ? » Je lui ai répondu : « Excellente... c'est sympa, ici, mais ça manque d'intimité ! On ne pourrait pas déjeuner dans un troquet, sur le port, et aller au cinéma ? »

Elle sortit aussitôt de l'eau et dit en s'essuyant à ses copines : « Salut ! Je suis invitée ! » et nous nous sommes séparés sous leurs regards envieux pour nous rhabiller. Elle choisit un petit restaurant simple mais où la chère était bonne, et quand je lui demandai quel film elle voulait voir, elle me répondit par le nom d'une salle du quartier, peut-être le Régent ? Les séances étant permanentes, nous sommes entrés bien que la copieuse première partie (actualités, documentaire, dessin animé) et l'entracte soient passés. Déjà, même, le film était commencé depuis un bon moment. Carmen nous a fait placer au dernier rang, désert. Sitôt assis, j'ai cherché ses lèvres ; elle m'a répondu avec fougue, et nous avons commencé un flirt aussi poussé que possible dans ces conditions. J'ai fini par glisser ma main sous sa jupe, entre ses cuisses, et j'ai retrouvé cette douceur satinée que j'avais presque oubliée. Elle a posé une main légère mais experte sur la grosse étoffe de mon uniforme. Finalement, nous allions atteindre l'orgasme quand elle s'est redressée, rajustant sa tenue, et les lumières se sont aussitôt rallumées : elle avait vu à temps le mot « FIN » s'afficher sur l'écran auquel je tournais le dos. Nous nous sommes levés, elle paraissait pressée. Surexcité, je lui ai demandé à l'oreille de venir chez moi :

« Chez toi, à l'hôtel, mais pour qui tu me prends ? Je ne suis pas celle que tu crois ! »

Abasourdi, bien que j'aie déjà vécu des situations semblables, car les « allumeuses » étaient légion dans mon milieu, où les filles, non moins avide de plaisir que les garçons, avaient généralement

une peur bleue de tomber enceintes et n'accordaient souvent que des faveurs qui nous laissaient frustrés, je lui ai demandé pardon, j'avais dit ça sans arrière-pensée, pour que nous soyons un peu tranquilles. Elle a feint de me croire, et a dit d'un ton radouci :

« Excuse-moi, mais je dois rentrer, mes parents doivent déjà savoir par les copines que nous sommes sortis ensemble, et ils prendraient très mal que je rentre tard... »

Elle n'a pas voulu que je la raccompagne, ni qu'on se revoie le lendemain, sous prétexte d'une fête de famille. Toutefois, si je lui écrivais, elle me répondrait, et on pourrait se donner rendez-vous à ma prochaine permission. J'ai pris son adresse, à Bab El Oued, et la belle s'est envolée, me laissant très frustré.

L'ATTENTAT

Je n'allais quand même pas rentrer bredouille à mon casernement, à cause de cette petite grue ? Elle m'avait fait perdre la seule journée complète de liberté dont je disposais. Pour la première fois depuis cinq ans, et pour la dernière de ma vie, j'eus recours aux prostituées.

J'avais beaucoup entendu célébrer, depuis près d'un an, les mérites d'un bordel de luxe d'Alger : il était très cher, ce qui m'importait peu, mais les filles étaient jeunes, belles et saines, et les tarifs étaient assez dissuasifs pour que l'entrée fût réservée à des clients triés sur le volet. Ma première expérience de la prostitution m'en avait dégoûté et le recours à ce genre de maison m'avait toujours rempli de mépris. Pourtant, et sans presque y avoir pensé, mes pas m'y conduisirent. Il faut dire que je n'avais jamais été soumis à une aussi longue diète ! J'avais beaucoup gagné en assurance depuis ma première mésaventure de ce genre. J'entrai, annonçai à l'hôtesse que je venais pour la nuit, choisis les deux filles qui me parurent les plus belles, une brune et une blonde, la seconde devant prendre le relai à minuit, commandai un souper et du champagne, ce qui me valut de grandes marques de respect, et je montai, précédé de la première. Mes deux compagnes successives de cette nuit-là n'eurent guère de repos, d'autant qu'elles simulaient le plaisir : question de standing ! Je ne prenais que le temps de récupérer.

Vers huit heures du matin je revins à mon hôtel, pris une bonne douche, déjeunai, fis un somme et demandai l'addition, puis je partis avec mon léger bagage. Il me restait quelques heures à tuer : Jacques, qui devait me ramener en auto, m'ayant donné rendez-vous à dix-huit heures précises en face du milk-bar. Il n'était pas loin de midi. J'entrai dans une brasserie, consommai au comptoir

deux sandwiches et une bière, et retournai au bordel où j'engageai une troisième fille dont, je dois le dire, le service fut beaucoup moins agité que n'avait été celui de ses deux autres collègues.

À dix-sept heures quarante-cinq, je m'assis à une terrasse en face du milk-bar. Bien que cette enseigne existe encore à Alger, ce nom ne dira sans doute rien à la plupart de mes lecteurs : il s'agissait d'établissements fréquentés surtout par les jeunes, où l'on ne vendait que des produits à base de lait : verres de lait agrémentés d'un sirop – on consommait alors couramment, dans n'importe quel café du Boul'Mich', un lait fraise ou un lait grenadine – crèmes, et surtout crèmes glacées. Les glaces du milk-bar d'Alger étaient particulièrement réputées. Cet établissement, tout neuf, était situé à l'angle de la place d'Isly et de la rue Michelet, et fréquenté comme tous ses semblables par des étudiants et, à Alger, des soldats, ainsi que des familles qui y conduisaient leurs enfants. Elles étaient particulièrement nombreuses, ce dimanche 30 septembre : il faisait chaud, et l'on était à la veille de la rentrée des classes.

Je regardais distraitement le spectacle de la foule qui entrait et sortait, des filles aguicheuses pendues au bras des soldats ou bavardant avec eux, remâchant mes déconvenues et plein de dégoût pour ma conduite. Non que je porte un jugement moral sur les femmes qui se vendent, mais j'ai toujours méprisé leurs clients, complices des pourceaux qui les exploitent parce qu'ils sont incapables de trouver une partenaire et d'accomplir autrement un acte si naturel. Pour en finir avec ce sujet, ces deux épisodes de ma vie sont les seuls que j'aimerais pouvoir en effacer ; je n'en éprouve pas de remords, car après tout je n'avais été ni brutal ni méprisant avec ces filles, je les avais bien traitées et bien payées et avais même cherché à leur faire partager mon plaisir. Peut-être, même leur ai-je évité pendant ce temps des rencontres plus

désagréables. Mais enfin je m'étais ravalé au rang d'hommes que je faisais profession de mépriser. À ces considérations se mêlaient les préoccupations que j'étais venu oublier à Alger et qui m'assaillaient de nouveau : que faisons-nous donc dans ce pays si différent ? quel sale métier me demandait-on de faire ? comment notre armée était-elle parvenue à ce degré de déshonneur ? J'imaginai mon retour, je croiserais de nouveau le regard méprisant que certains appelés se croyaient autorisés à me jeter depuis que j'avais pris mes nouvelles fonctions, les cris des malheureux qu'on torturait dans « mon » service et qui troublaient le sommeil du voisinage...

Enfin la voiture attendue vint se ranger devant moi. Je jetai un coup d'œil à ma montre, Jacques avait plus de retard que je ne croyais, il était dix-huit heures trente. Comme je me levais, une énorme explosion se produisit au milk-bar, et je vis des gens jetés sur la chaussée, comme des pantins désarticulés. Avec Jacques qui avait claqué sa portière au même moment, nous avons gagné au pas de course le lieu du désastre, et nous nous sommes brusquement jetés en enfer : des corps, souvent très jeunes, se tordaient dans des mares de sang. Devant nous un jeune appelé, très pâle, tentait de poser un garrot à une fillette livide dont le bras arraché pendait ; d'autres petits corps avaient été amputés d'une ou deux jambes, un homme gisait, apparemment sans vie, d'autres rampaient... Nous joignant aux sauveteurs, pataugeant dans le sang, sans aucun moyen, nous avons participé aux premiers secours, posant des garrots et transportant successivement plusieurs blessés jusqu'aux taxis, bientôt relevés par des véhicules militaires, qui les emportaient vers l'hôpital. Quand le plus gros de l'ouvrage a été terminé, Jacques s'est assis au bord du trottoir, ne pouvant retenir une crise de larmes qui l'a longuement secoué. Pour moi, j'étais submergé par l'horreur et la colère contre les

lâches assassins qui s'en étaient ainsi pris à des petits enfants, les massacrant ou, pire, les mutilant à jamais. Mes yeux s'ouvrirent enfin, je compris le combat qu'on me demandait de mener contre une telle barbarie, que le temps des scrupules et des beaux sentiments était passé, et que tous les coups étaient permis contre ces monstres. Demain, à coup sûr, je prendrais en main, pour de bon, le service qui m'était confié.

Quand Jacques s'est remis de sa courte crise, nous nous sommes aperçus qu'il était trop tard pour partir : le couvre-feu nous empêcherait de circuler, on ne pouvait même pas reprendre la voiture. Nous avons donc rejoint le convoi et sommes retournés à la caserne où il s'était approvisionné pour y passer la nuit.

DEUXIÈME BUREAU

Le 1^{er} octobre, le lieutenant me fit appeler peu après mon arrivée. Il connaissait les causes de notre retard, et me demanda ce que j'en pensais :

« Qu'il me faut prendre sans tarder mes fonctions au deuxième bureau, mon lieutenant !

- À la bonne heure ! Mais vous venez de trouver le fil à couper le beurre ! Il y a eu bien d'autres attentats avant celui-ci ! Et des massacres épouvantables ! Vous n'avez jamais entendu parler de celui d'El Halia, par exemple ? C'était le 20 août 55, du travail fait main : bébés fracassés contre les murs, viols, égorgements et éventrements au couteau...

- Si, bien sûr, mais pour moi, ça s'insérait dans une histoire abstraite : avant El Halia, il y avait eu les massacres commis par les Français...

- Et les Arabes !

- Et les Arabes, bien sûr, mais ils subissaient eux-mêmes tant d'exactions et de tueries depuis plus d'un siècle ! Bref, ce que j'ai compris, c'est que nous étions sur le terrain, dans la merde et le sang, qu'il ne s'agissait pas d'un problème philosophique mais qu'il nous fallait agir, ici et maintenant, en fonction de la situation actuelle.

- Bon, il n'est jamais trop tard pour bien faire ! Vous pensez bien qu'on ne manque pas de candidats au poste où vous êtes placé ? Je peux vous le dire maintenant : le commandement ne veut pas confier ce travail à des gens haineux ou sadiques, on sait que vous ne dépasserez pas les bornes de ce qui est acceptable. Allez, il est temps de remettre vos hommes au travail ! »

Je sortis, me demandant où et comment le commandement pouvait tracer la limite entre l'acceptable et l'inacceptable...

Revenu à mon bureau, je demandai pour la première fois au secrétaire la liste de mes subordonnés. J'avais sous mes ordres trois équipes de deux ou trois hommes chacune. Toutes avaient les mêmes tâches, contrôler les civils arrêtés pendant le couvre-feu ou par suite de quelque incident et prendre livraison des prisonniers et les interroger. J'avais à organiser leur travail, à recueillir les aveux qu'elles obtiendraient et à en référer à mes supérieurs, qui statueraient sur leur sort.

Je demandai à mon secrétaire, gros garçon assez terne et employé dans le civil à la Bourse de Paris, de me faire le point sur les dossiers en attente, qu'il fallait traiter de toute urgence. Puis j'entrepris de faire connaissance, successivement, avec mes trois équipes.

La première était un tandem de deux appelés aux allures de catcheurs, qui devaient beaucoup impressionner leurs clients. Je découvris avec un dégoût que je parvins pourtant à dissimuler qu'ils s'étaient portés volontaires pour cette besogne, et qu'ils n'éprouvaient qu'un profond mépris pour les « *bougnoules* » et un immense plaisir à les tourmenter, se vantant d'obtenir les meilleurs résultats. Je les baptisai, en mon for intérieur, les « bouchers ».

Les autres présentaient un profil bien différent : c'étaient de jeunes paysans et ouvriers d'une vingtaine d'années, qui ne demandaient qu'à bien servir leur pays, obéissant aux ordres sans jamais se poser de question et désireux avant tout d'obtenir la quille. Leur racisme était celui, ordinaire, de la majorité des hommes du contingent, mais ils n'éprouvaient même pas de haine pour leurs victimes, reprochant surtout aux « fells » de les tenir loin de leurs foyers.

L'un d'eux, qui m'intriguait, eut droit à un entretien particulier. C'était un garçon fluët et très pâle que ses camarades appelaient sans y mettre de méchanceté « le curé » parce que, dirent-ils en

riant, il était séminariste et comptait entrer dans les ordres dès sa libération. Je le retins après m'être entretenu avec son équipe et lui demandai ce qu'il faisait là. Il me répondit qu'il était chargé de tourner la gégène, cette génératrice d'électricité à manivelle qui était le dernier instrument de torture en vogue : on posait des électrodes sur une oreille et sur les testicules du patient, solidement attaché à une chaise, et on lui envoyait des décharges qui venaient à bout de bien des braves. Il arrivait aussi qu'un sujet récalcitrant finisse par en mourir. Je lui demandai s'il était conforme à sa vocation de faire souffrir son prochain :

« J'y ai réfléchi toute une nuit avant d'accepter de le faire, me dit-il sereinement. En fait, l'Église n'a jamais fait d'objection à la torture, des ecclésiastiques l'ont même longtemps pratiquée pour sauver l'âme de ceux à qui ils l'infligeaient !

- Mais vous ne prétendez tout de même pas sauver l'âme de ces musulmans, vous ne voulez que leur arracher des aveux ?

- Je contribue selon mes moyens à sauver l'âme de ceux qui pourraient être leurs victimes, et mourir en état de péché mortel.

- Soit. Pourtant la gégène tue, et il est écrit : *Tu ne tueras point*.

- Elle tue par accident, ce sont des accidents du travail. Mais le cinquième commandement, trop souvent mal traduit, est : « *Tu ne commettras pas l'assassinat* ». Or un soldat qui tue en service commandé ne commet pas d'assassinat, devant Dieu et devant les hommes. L'Église n'a jamais appliqué la peine de mort, mais jadis, elle remettait sorcières, hérétiques et relapses au pouvoir séculier, qui s'en chargeait... Aussi bien, je ne suis pas encore prêtre, je suis soldat et j'exécute les ordres : « *Rendez à César ce qui est à César ...* »

- Votre logique est imparable, lui dis-je en le congédiant. Tenez-vous en là ! »

Désormais, ma voie était toute tracée. Je me levais de bon matin

pour m'accorder une heure d'exercice et prenais mon service à huit heures précises. J'établissais notre emploi du temps pour la journée. À partir de neuf heures, il me fallait assister aux interrogatoires, ce qui me fut, au départ, presque insupportable, malgré la nécessité où nous étions d'arracher des aveux aux suspects ; je finis par m'y habituer, mais je n'y pris jamais plaisir, contrairement à beaucoup de mes collègues. Chaque jour, je rendais compte de notre travail au lieutenant. Il arrivait aussi que je prenne l'air en participant à la capture de gros gibiers, ou en allant prendre livraison de nouveaux clients.

Cette vie de bureaucrate n'était pourtant pas monotone. D'une part, mon travail était loin d'être inintéressant, car il m'appartenait de suivre les pistes révélées par les aveux que nous obtenions et de donner les suites convenables à nos découvertes. Je ne décidais pas en dernier ressort quand l'affaire était d'importance, mais je pouvais orienter les décisions du lieutenant, et je m'efforçais de distinguer parmi les confessions extorquées celles qui étaient exploitables de celles qui ne contenaient que les aveux suggérés par les bourreaux.

Et puis il régnait entre officiers une véritable convivialité. Nous nous retrouvions au mess deux fois par jour, à six ou huit autour du colonel – capitaines, lieutenants et sous-lieutenants – c'était l'heure où nous échangeions des informations, et nous suivions et commentions l'actualité locale et politique avec passion : c'était le temps de la bataille d'Alger ; la bataille de Bouzegza, à l'est d'Alger, où, du 4 au 12 août 1957, le commando Ali Khodja de la wilaya IV combattit les unités commandées par le général Massu et trois autres généraux, et où l'armée française laissa 600 hommes pour un seul fellagha tué et quelques autres blessés nous stupéfia ; les officiers d'active, qui n'avaient connu depuis 1940 que des défaites, étaient profondément frustrés, et aux espoirs suscités par

la chute de la Quatrième République succéda bientôt la colère, quand on vit le général de Gaulle entreprendre immédiatement des pourparlers avec le F.L.N. pourtant vaincu sur le terrain.

Services et hébergement des officiers étaient dispersés en ville dans des bâtiments scolaires, des boutiques, des appartements, des maisons ou des caves. On vivait immergé dans la vie locale, on recevait des invitations de la part des civils, on fréquentait restaurants et cafés... Enfin, je bénéficiais d'une certaine liberté et obtenais autant de permissions que je le souhaitais. Je n'en demandai jamais, d'ailleurs, pour la Métropole : pour différentes raisons, je n'avais pas envie de retrouver ma tante et la famille Chapuis, ni le brave M. Péchin, et encore moins mes amis étudiants. Qu'aurais-je pu leur raconter ? Je savais qu'ils ne se seraient pas intéressés à mes activités, n'y auraient rien compris et ne m'auraient d'ailleurs pas cru, comme l'expérience me l'a confirmé plus tard. Alger, en revanche, me plaisait infiniment.

DIVERTISSEMENTS

Comme je l'avais promis, j'écrivis à cette petite salope de Carmen, trois jours après mon retour, une lettre très tendre. Elle me répondit par une missive bien plate, mais gentille, et nous entretînmes une correspondance régulière. J'essayais de la chauffer, elle ne semblait pas s'offusquer de mes privautés verbales ni même s'en apercevoir, et me demandait de venir la voir. L'ayant ainsi laissée mijoter pendant une bonne quinzaine, je lui annonçai que je pouvais me libérer bientôt pour deux jours. Elle me donna rendez-vous le dimanche à midi, à la porte de sa pâtisserie, et m'annonça très tendrement une surprise. Je partis, considérant que l'affaire était dans la poche, avec un autre convoi. Sitôt arrivé, je louai une superbe auto de sport découverte à deux places, une jaguar d'un rouge éclatant, surchargée de chromes étincelants. Contrairement à mon père, je ne me suis jamais intéressé à ces engins et n'en ai jamais acheté que par nécessité. Mais je savais que ce genre de fille serait très sensible à la frime. Ma première surprise fut qu'elle m'attendait en compagnie d'une fille de son âge et d'un petit brigadier. Elle me les présenta comme sa sœur jumelle et le fiancé de celle-ci. C'était à vrai dire une fausse jumelle, beaucoup moins belle mais très avenante, avec de beaux yeux et une grande bouche qui ne demandait qu'à rire. Comme je m'y attendais, Carmen fut ravie de mon acquisition – elle poussa des cris d'admiration en la voyant, et battit des mains comme une gosse. Elle monta à mes côtés et me donna un baiser sur la joue pendant que sœur et fiancé prenaient place dans une antique quatre chevaux. Je lui demandai de me guider : où allions-nous ? Elle me dit que c'était justement sa surprise, et que je n'avais qu'à suivre l'autre voiture, qui démarrait. Nous avons pris la direction de Bab El Oued et continué le long de la côte, et nous

nous sommes arrêtés entre une petite plage déserte et un vieux bistrot minable où elle m'a conduit en me tenant par la main. Les deux autres nous escortaient, le jeune brigadier, évidemment gêné par ma présence, s'étant effacé pour nous laisser passer. Quand nous sommes entrés, une énorme ovation nous a accueillis : une grande table en U était dressée, entourée de convives hilares. Les parents des jumelles se sont levés et sont venus nous accueillir.

« Merci, lieutenant, m'a dit la mère de Carmen en m'embrassant (je l'identifiai immédiatement, bien qu'elle eût gagné avec l'âge au moins soixante kilos) d'avoir bien voulu assister aux fiançailles de ma fille !

- C'est un grand honneur pour nous » a ajouté le père, gros homme jovial, en me serrant la main.

Un peu rassuré par ces propos, mais vilainement piégé, je dus prendre place entre Carmen et sa mère, les fiancés nous faisant pendant à côté du père. Puis il me fallut participer à un festin qui me parut interminable et subir les toasts qui furent portés « aux deux jeunes couples ! » J'essayais de faire bonne contenance, n'ayant aucune raison d'offenser ces bonnes gens, mais je pestais intérieurement contre mon imprudence et cette Carmen diabolique. On ne m'y prendrait plus !

Puis, afin de permettre aux femmes de débarrasser les tables pour les repousser contre les murs et transformer le bistrot enfumé par les cigarettes et les pipes des convives en salle de bal, et l'aérer, les hommes sortirent prendre l'air et se remplir les poumons d'oxygène et de tabac frais.

« Vous habitez un beau coin, dans un beau pays ! » dis-je platement à celui qui se considérait sans doute déjà comme mon futur beau-père et m'avait entraîné vers la plage.

- Hélas oui, mais si nous partons un jour, vous verrez ce qu'ils en feront ! Un champ de ruines ! Un désert ! Cette route redeviendra

une piste où ne passeront que leurs ânes et leurs chameaux !

- Vous me paraissez bien pessimiste ! Vous ne croyez pas à notre victoire, à l'avenir de l'Algérie française ?

- Ah, si tout le monde en France était comme vous ! Mais les gens de la Métropole s'en foutent, ils ne pensent qu'à leurs petites affaires, et leurs politiciens ne songent qu'à se débarrasser de nous ! C'est pour ça que je veux caser mes filles le plus vite possible, et qu'elles partent les premières en France... »

Le terrain devenait glissant, et je cherchais désespérément une réplique qui éloigne ce sujet brûlant. Ce fut paradoxalement Carmen qui me tira d'affaire. Profitant de son privilège de presque fiancée, elle avait laissé les autres achever leur préparatifs pour me rejoindre. Elle me prit le bras, disant à son père :

« Papa, laisse-le moi un peu, nous avons si peu de temps, sa permission est si courte !

- Mais bien sûr, promenez-vous un peu, les amoureux, mais n'allez pas trop loin, et soyez sages ! »

Nous nous sommes donc éloignés sous son regard bienveillant. Carmen, suspendue à mon bras, m'a demandé comment je trouvais ses parents et sa famille. Abstraction faite de la situation dans laquelle je me trouvais, ils me faisaient l'effet de braves gens, très sympathiques, et je le lui ai dit :

« Mais, ajoutai-je, c'est comme à la piscine, je trouve que ça manque d'intimité !

- Chéri, sois patient, tu veux aller trop vite en besogne ! »

Je la pris dans mes bras, elle me rendit mon baiser mais, se sachant observée, ne se laissait pas aller. À ce moment, des cris éclatèrent à la porte du bistrot : on nous appelait à de nouvelles réjouissances.

Je pris intérieurement le parti d'en rire et de participer gaiement à la fête. Les fiancés ouvrirent le bal, et nous les suivîmes bientôt

avec Carmen, puis je fis danser sa mère, la maman du petit brigadier venue tout exprès de la Métropole, la fiancée et deux autres jeunes filles, jusqu'à ce que Carmen vînt me reprendre et me demander discrètement mais énergiquement si je l'avais oubliée. Je n'avais garde de le faire et, satisfait de cette petite scène de jalousie, je lui consacrai le reste de la fête, qui se poursuivit jusqu'à l'aube. Quand, je regagnai ma voiture, après avoir pris congé parmi les premiers de mes hôtes inattendus, Carmen se pencha vers moi et, sans doute rassurée par le fait que les convives, tout à leurs préparatifs de départ, ne nous observaient plus, elle m'accorda un long baiser et me dit qu'elle m'attendrait le samedi suivant. Je lançai le moteur et, lui prenant les épaules, je lui dis :

« Ma petite Carmen, tu m'as dit que je voulais aller trop vite en besogne : je te retourne le compliment. Je te souhaite de trouver bien vite le mari de tes rêves, et beaucoup de bonheur ! Adieu ! »

Sur quoi je démarrai en trombe, emportant l'image de sa silhouette frappée de stupeur, entrevue dans le rétroviseur.

Quand deux jours plus tard je racontai ma mésaventure à Jacques Lopez, sans toutefois faire allusion à l'épisode bordélique, il s'en amusa beaucoup :

« Ah ! Tu croyais donc que les filles de mon pays sont comme tes petites Parisiennes dévergondées ? Tu n'auras rien, mon ami, avant de te laisser passer la bague au doigt ! Ta Carmen ne valait sans doute pas un coup de cidre, mais il en est de très attachantes. Si tu n'as rien en vue, je te présenterai deux soeurs qui en valent la peine, à la première occasion. Mais attention, don Juan, je me réserve l'aînée ! »

N'ayant rien de mieux à faire, je le suivis bientôt à Alger où il me conduisit devant l'immeuble de belle apparence où résidait la famille de sa dulcinée. Chemin faisant, il m'avait expliqué que le

père était un riche commerçant de la rue Sadi Carnot, et s'occupait de ses affaires sans y mêler son épouse. De fait, quand la domestique arabe nous introduisit dans le salon, les trois femmes étaient seules pour nous accueillir. La mère s'était levée pour nous souhaiter la bienvenue et formait, avec ses deux filles, un tableau éblouissant. Elle était plutôt grande, et sa fausse blondeur mettait en valeur sa peau ambrée :

« À nous trois, nous avons soixante-dix ans ! » me dit-elle en me présentant ses filles. Plus tard, je me rendis compte qu'elle avouait volontiers ses trente-cinq ans, sûre qu'elle était loin de les paraître et de provoquer l'étonnement de son interlocuteur. Fidèle à la parole donnée, je ne m'attardai pas sur l'aînée, déjà préemptée, et trouvai la cadette bien séduisante mais, instruit par l'expérience, jetai mon dévolu sur la mère.

Son mari et son fils, âgé d'une quinzaine d'années, nous rejoignirent bientôt, et l'on passa à table. La conversation roula sur les événements, et je découvris sans surprise que nos hôtes étaient des partisans à tout crin de l'Algérie française. La mère, en particulier, se révéla une véritable *pasionaria*, n'hésitant pas à proclamer qu'elle sacrifierait s'il le fallait ses enfants chéris à cette cause sacrée.

Au café, le mari nous demanda de l'excuser : il devait retourner à ses affaires, mais il était enchanté d'avoir fait ma connaissance et espérait nous revoir très bientôt. Le garçon et sa jeune sœur demandèrent la permission d'aller au cinéma, et nous sommes partis tous quatre faire une belle promenade au Jardin d'Essai, un parc magnifique et tout proche. Jacques est bientôt passé devant nous avec sa fiancée, et nous les avons suivis à quelques pas, comme un vieux couple bourgeois. J'ai aussitôt entamé le siège de notre hôtesse, qui fit fort peu de résistance car je repartis avec un rendez-vous pour la semaine suivante. Je n'ai plus jamais revu

cette famille. Jacques en conclut que, décidément, le courant n'était pas passé, et me dit qu'il en était désolé, il aurait aimé m'avoir pour beau-frère.

Contrairement à la plupart des jeunes garçons, je crois, je n'avais jamais été attiré que par de très jeunes filles, vingt ans me paraissant un âge canonique, et n'avais pas encore changé de goûts à cette époque. C'est pourtant à cette occasion que je m'aperçus que, si les fruits verts agacent agréablement les dents, les fruits plus mûrs ont plus de saveur. Quoi qu'il en soit, je fréquentai discrètement mais assidûment cette dame, pour notre satisfaction réciproque, jusqu'à mon retour en France.

Ayant ainsi « fait mon trou », comme disait élégamment un de mes amis parisiens, je me trouvais le plus heureux des hommes quand un incident inattendu vint me tirer de ma béatitude.

LE VIEUX

Cette fois-ci, ayant lu le dossier d'un suspect âgé de plus de soixante ans qui devait être interrogé par mes « bouchers » qui, ayant trouvé chez lui une forte somme cachée dans son matelas, le considéraient comme un receleur du F.L.N., je m'ouvris de mes scrupules au lieutenant : je craignais qu'à cet âge il ne survive pas au premier interrogatoire et souhaitais l'épargner étant donné ses états de service : mobilisé en 1914, il avait été fait prisonnier par les Allemands, s'était évadé, avait repris le combat, et reçu la croix de guerre.

« Ne vous y laissez pas prendre, me dit le lieutenant, la plupart de ces hommes sont les plus dangereux de nos ennemis après ceux qui ont combattu pour nous en Indochine et même parfois dans le maquis où ils ont appris la guérilla. Beaucoup d'anciens combattants sont les meilleurs instructeurs du F.L.N. ! »

Je me le tins pour dit, mais exceptionnellement je préfèrai ne pas assister à la phase initiale où « on attendrit la viande » et prendre le train en route. Mais j'eus soin de donner deux consignes très précises à mes deux sbires, qui n'auraient sans doute pas été capables d'en retenir davantage :

- 1) que le premier interrogatoire soit « doux » et ne mette pas en danger la vie du prisonnier ;
- 2) qu'ils me le présentent, qu'il ait parlé ou non, aussitôt après le premier interrogatoire.

Le suspect devait être réveillé à une heure du matin, afin de l'impressionner davantage. Je m'efforçais de me concentrer sur mon travail sans y parvenir, tarauté par un sombre pressentiment. Enfin, un peu avant deux heures, on frappa à la porte de mon bureau. Les « bouchers » entrèrent, portant plutôt qu'ils ne le soutenaient une espèce de pantin misérablement vêtu dont la tête

ballottait sur la poitrine ; habitué à ce spectacle, je leur dis de l'asseoir, et ils le jetèrent sur le siège qui me faisait face, le plus dégourdi me disant :

« On a suivi la consigne, alors il n'a pas parlé, mais avec votre permission, on y arrivera ! »

Je haussai les épaules et, suivant une technique éprouvée, feignis de me plonger dans l'examen du dossier, sans jeter un regard sur notre suspect. Enfin, je relevai les yeux et sursautai : le vieil homme s'était redressé, et me fixait d'un air de défi de son œil bleu. Malgré son visage tuméfié (l'autre œil avait été fermé d'un coup de poing), il ressemblait à tous les vieux paysans du monde, avec ses rides profondes et sa moustache tombante. Ou plutôt, c'était, me semblait-il, la réplique exacte du vieux Louis Foliot ! Frappé d'horreur, je demandai à ses tortionnaires, d'un ton que j'aurais voulu détaché :

« Qu'avez-vous fait de sa femme ?

- La vieille ? On l'a laissée chez elle, mais on peut vous l'amener ?

- Pas question. Laissez-nous un moment, je vous rappellerai ! Vous aussi ! » dis-je à mon secrétaire.

Et tandis qu'ils se retiraient, stupéfaits, je me tournai vers le vieil homme.

« J'ai lu vos états de service, et je vous promets que si vous me dites à qui vous deviez remettre cet argent, vous aurez droit à toute mon indulgence. »

Le vieux secoua la tête d'un air de mépris.

« J'ai demandé, pour la même raison, que le premier interrogatoire se fasse en douceur, mais on a les moyens de vous faire parler ! »

Il restait impassible.

« Croyez-vous être capable de résister à la torture ? De plus jeunes et d'aussi décidés ont fini par se mettre à table ! Êtes-vous donc certain de ne pas parler ?

- *Inch'Allah !* » dit le vieil homme.

Après un instant de réflexion, je rappelai mon équipe, congédiai mon secrétaire et dis aux « bouchers » :

« Cet homme n'a rien à déclarer. Cet argent, il l'a caché parce qu'un fell qui vous a sans doute vus arriver l'a jeté chez lui en s'enfuyant, il n'a aucun rapport avec ces gens-là. Foutez-lui la paix, mettez-le au cachot, seul, et ramenez-le demain matin chez lui dès le lever du couvre-feu !

- En crevette ? (on prenait les pieds du condamné dans une bassine de ciment et on jetait le tout à la mer, d'un hélicoptère ; la junta argentine devait reprendre la recette des *crevettes Bigeard*, comme on disait à l'époque : c'était, je crois, une ingénieuse invention de l'armée française en Indochine).

- En parfaite santé ! Vous m'en rendrez compte à votre retour ! »

Le vieux me jeta un dernier regard, où je ne lus qu'un profond étonnement, et les suivit sans un mot.

Trois jours après, devenu suspect aux yeux de ses complices parce que je l'avais relâché sans avoir poussé l'interrogatoire, il fut retrouvé égorgé devant sa porte.

LA DÉBÂCLE

Cet épisode m'avait bouleversé, et avait réveillé mes vieux scrupules. Pour les faire taire, je demandai et obtins sans peine la mutation de mes « bouchers » dans une unité combattante où ils pourraient déployer leurs talents, recrutai pour les remplacer deux jeunes appelés à l'air candide, et réunis tous mes subordonnés pour leur donner de nouvelles consignes. Désormais, il était interdit dans mon service de battre ou de blesser un suspect. Les seules méthodes autorisées seraient la gégène, la noyade et la pendaison. On soignerait en revanche la mise en scène pour impressionner les clients.

À partir de ce moment, je dois bien reconnaître que le nombre d'aveux régressa nettement. Mais les suites de ceux que j'obtins ne furent pas moins fructueuses : les tortures les plus hideuses n'augmentaient que le nombre des fausses confessions extorquées à des innocents qui, par conviction ou par prudence, s'étaient efforcés de rester à l'écart du conflit et qui finissaient par avouer n'importe quoi, préférant mourir plutôt que de souffrir davantage et sans raison. Le lieutenant m'en donna acte. Il fut hélas rappelé en Métropole en janvier 1958, et son successeur, grand admirateur de Bigeard et d'Aussaresses, me reprochait de « pouponner » mes pensionnaires.

En mars 1958, je remplai pourtant, ayant obtenu ma mutation dans une S.A.S., où je fis désormais un travail de propagande et d'action sociale auprès des populations indigènes et gagnai le galon de lieutenant. Là, me disais-je, la France fait un travail qui est tout à son honneur. Vint le putsch du 13 mai 1958 qui suscita un immense espoir dans l'armée et chez les pieds noirs, mais je sentis bien que mes administrés arabes demeuraient perplexes, et que la peur du F.L.N. les maintenait pour la plupart dans

l'expectative. En France, une partie de l'opposition à la guerre d'Algérie ne plaçait pas moins d'espoir que nous dans le général de Gaulle qui fit, je crois, tout ce qu'il put. Je suis persuadé que le fameux « Je vous ai compris ! » d'Alger était sincère. De Gaulle multiplia les tentatives pour obtenir « la paix des braves » (octobre 1958) et croyait encore, en août 1959, à l'Algérie française (« *Moi vivant, jamais le drapeau F.L.N. ne flottera sur l'Algérie.* »), mais il venait trop tard. Le mois suivant, il reconnaissait le droit à l'autodétermination, donnant aux Algériens le choix entre sécession, francisation, association et fin octobre de la même année il dit à l'armée d'Algérie : « *Après un délai de l'ordre de plusieurs années viendra l'autodétermination* ». La sanglante semaine des barricades à Alger (janvier-février 1960), où fut tué le fils de ma maîtresse qui en éprouva beaucoup de chagrin et de fierté et m'imposa une diète de quinze jours, consacra le divorce entre Paris et les Français d'Algérie. La création de l'O.A.S. où mon ami Jacques Lopez s'engagea à corps perdu, l'échec du putsch des généraux (22 au 25 avril 1961) qui ne contrôlèrent jamais d'autre ville qu'Alger et qui fut brisé par l'opiniâtreté du président et l'opposition du contingent achevèrent de me persuader que je n'avais plus rien à faire en Algérie. Désarmé, je démissionnai, et arrivai à Paris après plus de cinq ans d'absence, le 20 mai 1961, jour de l'ouverture de la conférence d'Évian.

Dès mon retour, M. Péchin, qui avait administré mes biens en mon absence, exécutant fidèlement mes ordres, m'a reçu chez lui très chaleureusement. J'ai essayé, au cours du dîner, et à leur demande, de dire à mes hôtes ce qu'avait été ma guerre. Ils ont d'abord gardé un silence atterré, et bien vite mon vieil ami m'a arrêté :

« J'ai entendu des histoires semblables, une certaine presse a tenté de les répandre. J'ai fait la guerre, et je sais bien qu'on n'obtient pas de renseignements de l'ennemi en lui offrant une tasse de thé,

qu'il faut parfois le bousculer un peu. Mais tu ne me feras jamais croire que des officiers français, bien pis, d'anciens Résistants, se sont comportés comme des nazis ! Mon petit Basile, tu es trop sensible et je crois, très fatigué, tu n'as pas pris de permission en près de six ans ! Crois-moi, il faut te reposer, voyager, te changer les idées, oublier tout ça ! »

Je revis deux ou trois de mes anciens compagnons de bamboche, devenus entre temps des gens respectables, qui m'opposèrent la même incrédulité et le même refus de m'entendre. En mon absence, la France avait énormément changé, les gens travaillaient toujours beaucoup, mais la rue, que les automobiles avaient envahie, offrait une impression d'aisance : je ne reconnaissais plus mon vieux Boul'Mich', ni les étudiants de naguère dans ces jeunes gens élégants qui l'animaient.

Cédant aux conseils de mon ancien tuteur, je partis quelques semaines me refaire dans mon vieux Morgeot. Là aussi, beaucoup de choses étaient en train de changer : l'école avait fermé, le vieux curé n'avait pas été remplacé, les tracteurs avaient pris la place des bœufs et des chevaux, mon oncle et ma tante Chapuis avaient acheté une auto (d'occasion), et tous deux conduisaient selon leurs besoins... Mais les cœurs étaient restés les mêmes, et cela seul m'évita de m'enfoncer dans une dépression.

À mon retour à Paris, comme j'errais sans but près de la Sorbonne, je vis s'avancer vers moi et me tendre les deux mains un jeune professeur en qui je reconnus immédiatement mon vieil ami Daniel, de ma période tala : nous sommes allés nous asseoir dans un café témoin de notre jeunesse. Après quelques années d'exil en province, il était revenu à Paris, et enseignait à l'endroit même où il avait étudié : « Un rêve d'enfant, le bonheur, quoi ! » Pour ma part, je n'avais à lui raconter que mon désarroi. Lui aussi m'a presque aussitôt interrompu, mais pour me proposer une aide

inattendue :

« Tu n'as pas oublié tes anciens copains ? Je suis resté en relation avec Jean et Marcel, on se voit une ou deux fois l'an ; si tu veux, je les appelle, on se fait une petite bouffe dans un bistrot tranquille et on reparle ensemble de tout ça ? Laisse-moi seulement tes coordonnées... »

C'est ainsi que huit jours plus tard, dans l'arrière-salle d'un petit restaurant proche des arènes de Lutèce, je retrouvai le noyau de notre ancien groupe. Après avoir refait connaissance, j'ai pu, pour la première fois depuis mon retour, raconter jusqu'au bout mon histoire, en omettant, bien sûr, ce qui concernait ma vie « sentimentale », dans un silence attentif. Mon récit terminé, chacun est resté un moment plongé dans ses réflexions.

« Mon pauvre Basile, a dit enfin Jean, résumant sans doute le sentiment général, tu as perdu ton âme pour des chimères !

- Il s'agit peut-être de chimères, je dois reconnaître que la France n'est plus ce que je croyais ; finalement, peut-être que de Gaulle n'a pas tort quand il dit que "*Les Français sont des veaux* " ! Mais je n'ai pas perdu mon âme, j'ai agi pour le mieux dans des situations tout à fait exceptionnelles...

- Où tu n'aurais jamais dû te fourrer ! » m'a répliqué Marcel.

La discussion a duré ainsi tard dans la soirée et s'est terminée chez Daniel. Je m'étais défendu comme un lion et mes amis, un peu éméchés, ont fini par m'accorder l'absolution. Non que j'aie fait acte de contrition, au contraire : à mesure que se déroulait mon récit, j'avais retrouvé la cohérence parfaite de ma conduite, et redécouvert la logique irréfutable qui avait présidé à mes choix. Pourtant, mes interlocuteurs n'étaient pas convaincus, mais ils se faisaient une haute idée de l'amitié et de la charité. On s'est quitté en se promettant de ne plus se perdre de vue, et on a tenu parole. J'étais guéri, et n'ai plus guère pensé à cet épisode de ma vie

jusqu'à ce que j'aie entrepris de la raconter.

Pour en finir avec l'Algérie, je reçus par un triste soir de décembre 1961 la visite de Jacques Lopez, ou plutôt il vint frapper à ma porte pour me demander aide et assistance. Quand il m'avait confié son engagement dans l'O.A.S., et demandé de le suivre, je lui avais dit que je comprenais son désespoir, mais que je ne m'associerais jamais à une action sans avenir, qui le conduirait à des crimes semblables à ceux que j'avais combattus, et à quel prix ! Toutefois, je lui avais laissé mon adresse parisienne, en l'assurant que, dans le besoin, il pourrait toujours compter sur moi. Il l'avait notée mais, déçu, m'avait quitté assez froidement.

J'ai ouvert ma porte à un homme traqué et épuisé : les barbouzes étaient sur ses traces, après avoir arrêté plusieurs de ses amis. Lui-même avait été légèrement blessé dans cette affaire, en s'échappant. Je lui fis prendre un bain, lui donnai des vêtements propres (nous avons sensiblement la même taille), et en dînant il me mit au courant du sort de sa famille. Ses parents étaient installés depuis le mois de mai à Bourges, ses beaux-parents avaient divorcé, le père reprochant à sa femme la mort de leur fils, et elle-même lui jetant à la face qu'il n'était pas un homme, et ne songeait encore, dans ce désastre, qu'à accumuler des sous. Avant de se séparer, ils étaient rentrés en France et avaient marié leur fille cadette à un commerçant de Marseille, fils d'un de leurs correspondants d'Alger. Le père avait transplanté ses affaires en région parisienne, et elle (je n'ai jamais confié à Jacques qu'elle avait été ma maîtresse) avait épousé un vieux général et vivait à Nice. Quant à la jeune femme de Jacques, épousée au plus fort de la tourmente, il l'avait envoyée préparer ses quartiers en Espagne, où il était toujours resté en contact avec des cousins.

Je le cachai quelques jours, le temps d'organiser sa fuite, et nous nous sommes quittés, n'ayant plus rien à nous dire. Je reçus moins

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

d'une semaine plus tard un mot de remerciements et nos relations se sont arrêtées là. Je suppose qu'il est revenu avec sa femme en France, au plus tard, à la faveur de l'amnistie de 1968. Selon Internet, il s'est reconverti dans l'enseignement, a reçu le grade d'agrégé et pris sa retraite en 1996.

[Le Témoin gaulois](#) – Avant de vous quitter

LES AFFAIRES

RÉORIENTATION

La page de l'Algérie tournée, réconcilié avec moi-même, je retrouvai toute ma joie de vivre et songeai à m'occuper utilement, la gestion de mon portefeuille ne pouvant y suffire, d'autant que M. Péchin m'y aidait toujours aussi efficacement. Daniel, lors de nos retrouvailles, s'était inquiété de mon avenir professionnel et m'avait demandé si je ne songeais pas à faire carrière dans l'enseignement puisqu'après tout j'avais les titres nécessaires, mais je ne me voyais pas répéter pendant trente ans et plus les mêmes cours à des potaches indifférents ou énervés. Il aurait fallu que je sois vraiment dans le besoin pour l'envisager, et encore... Daniel parut un peu vexé, bien que je n'aie pas ajouté que les traitements des universitaires étaient minables, et que je n'en avais accepté de semblables dans l'armée que parce que j'y servais un idéal. Il me dit qu'un bon prof de lycée se tenait au courant de l'évolution de sa discipline, savait se renouveler et intéresser ses élèves, et que le passage par le lycée pourrait n'être qu'une courte étape. Mais puisque je ne paraissais pas dans le besoin, pourquoi ne pas préparer une thèse ? J'étais assez doué pour franchir rapidement cet obstacle, et je passerais dans l'enseignement supérieur, c'est d'ailleurs à ça qu'il avait pensé. Mais je ne me sentais plus guère de curiosité intellectuelle, la recherche ne m'attirait vraiment pas, et si je devais reprendre une activité, je me tournerais plutôt vers les affaires.

« Décidément, conclut Daniel, tu es un cas tout-à-fait à part, j'entends parmi mes amis et les gens que je connais ! »

Comme j'avais aussi touché un mot à M. Péchin de cette nouvelle orientation, d'ailleurs encore très vague dans mon esprit, il ne tarda pas à me parler d'un de ses clients, M. Rondillant, propriétaire d'une moyenne entreprise de textiles en plein essor. Il

souhaitait augmenter son capital en trouvant un jeune associé, même inexpérimenté mais en qui il pourrait avoir entièrement confiance, qui lui apporterait de l'argent frais et qu'il initierait aux problèmes d'administration, de gestion et de contrôle auxquels ils auraient à faire face ensemble : on ne parlait pas encore, en France, de *management*. En fait, je soupçonne le brave M. Péchin de lui avoir soufflé cette solution à son problème, afin de me tirer de son chapeau quand les choses seraient mûres. Il eut donc tôt fait de nous mettre en présence et j'eus l'heur de plaire au bonhomme, qui nous invita à visiter son usine, située dans le Nord. Je m'aperçus alors qu'il y avait deux obstacles à ce projet : d'une part, je n'avais nullement l'intention de vivre en province, et d'autre part notre hôte nous reçut à dîner chez lui, où je me trouvai placé entre sa femme et sa fille, petite gourde rougissante qui pouvait avoir une vingtaine d'années, n'était visiblement jamais sortie des jupes de sa mère, et se révéla parfaitement amorphe et ennuyeuse. Je compris vite, aux fines allusions des parents, qu'elle faisait partie du lot qu'on me proposait, et trouvai sans peine la parade : je ne voulais vexer personne et j'expliquai que n'ayant jamais mis le pied dans une usine, je m'étais senti fort peu à l'aise au cours de la visite (ce qui n'était pas faux) et ne voulais pas être un poids mort pendant un an ou deux dans notre association. Je pouvais apporter des fonds à M. Rondillant (mon ancien tuteur m'avait garanti que l'affaire était saine et juteuse, avec de belles perspectives de développement) mais je croyais indispensable de faire d'abord un stage d'un an ou deux dans une grande entreprise pour en parcourir les différents services et en comprendre les rouages. Ensuite, il serait toujours temps d'envisager une association. L'entrepreneur se fit un peu tirer l'oreille, mais comme mon offre résolvait la moitié de son problème, il finit par se rendre à mes raisons.

En fait, cette idée d'un long stage de formation m'était réellement venue au cours de la visite : si les études abstraites n'avaient plus pour moi le moindre attrait, le désir m'était venu de savoir d'où venait cette fortune qui me dispensait de travailler si je le voulais et ne cessait pour autant d'augmenter, et sur quelle réalité concrète elle pouvait reposer. Dans le train qui nous ramenait à Paris, M. Péchin, qui s'était gardé jusque-là d'intervenir, m'assura qu'il n'avait jamais été question entre eux de la fille de son client, qu'il ignorait jusqu'à son existence, et me félicita de mon initiative. Il ferait jouer toutes ses relations pour répondre à ma demande, et me demanda quelle branche me conviendrait.

« L'industrie automobile, par exemple, puisque nous y avons des intérêts ?

- Que dirais-tu de Simca ?

- Pourquoi pas, c'est tout près de Paris ! »

La Société Industrielle de Mécanique et Carrosserie Automobile qui avait exactement mon âge s'était en effet déplacée depuis une dizaine d'années à Poissy, cédant le site de Nanterre à Citroën en 1961. J'obtins sans peine d'y faire un stage, et je me remis au travail, comme les écoliers, le 2 octobre 1962, fête de Saint Léger, ce qui me parut de bon augure.

POISSY : LES ATELIERS

Je me présentai de grand matin au chef du personnel à qui j'avais été adressé ; il m'expliqua en quelques minutes le cursus qu'il avait concocté à mon intention, après avoir pris connaissance de ma demande : je parcourrais successivement tous les départements de l'entreprise, guidé par le responsable ou une personne compétente que celui-ci désignerait. Si je le souhaitais, je pourrais à chaque étape et dans toute la mesure du possible, occuper un emploi sous le contrôle de son titulaire, le temps que je jugerais utile. Pour ce premier jour, je ferais une visite de l'ensemble des installations. Demain, je commencerais à parcourir toute la chaîne de la production, de l'approvisionnement, et des magasins à la chaîne de montage de la Simca 1000, une petite voiture lancée l'année précédente. Elle avait immédiatement connu un grand succès, qui devait durer longtemps.

Cette première journée fut épuisante : déjà, en arrivant sur le site, j'avais été frappé par son étendue et, il faut bien le dire, rebuté par la laideur des immenses bâtiments utilitaires et impressionné par la puissance des installations techniques qui s'y déployaient sur environ deux millions de mètres carrés, mais le parcours qui me fut imposé, la masse d'informations qui me furent administrées me laissèrent proprement abruti. L'autre impression que j'en rapportai, et que le long séjour que j'y fis devait largement confirmer, fut que, dans l'industrie, la rigueur de l'organisation et les barrières hiérarchiques n'avaient rien à envier à l'armée que je venais de quitter. À cet égard, au moins, je ne serais pas dépaysé. C'est ainsi qu'à midi j'appris qu'il y avait plusieurs réfectoires et que, quel que soit l'emploi que je serais amené à occuper, je serais tenu de toujours déjeuner avec les cadres, vu la nature de mon stage. Aussi ai-je eu l'occasion, dans les dix-huit mois qui suivirent, de manger

et de bavarder avec ces cadres et d'autres stagiaires – ingénieurs ou enseignants – mais jamais avec des contremaîtres ou des ouvriers.

Le lendemain, comme je commençais à parcourir les étapes de la production, je demandai à travailler quelques jours à la fabrication. Ma demande parut si saugrenue qu'il fallut en référer à la direction pour en obtenir l'autorisation. On me souhaita ironiquement bien du plaisir, le mercredi matin, en me confiant au conseiller d'atelier. Je pensais bien que la répétition d'un geste à longueur de journée devait être ennuyeuse, mais la tâche confiée à chaque O.S. était si simple que je croyais pouvoir m'en acquitter aisément et sans fatigue. Il n'en fut rien, la cadence, le fracas des machines, l'agitation de mes voisins de baigne et le passage incessant des fenwicks m'étourdisaient, je ne pouvais empêcher mon esprit de battre la campagne au bout d'un moment, et si l'ouvrier que j'étais censé remplacer n'était pas venu à chaque instant à mon secours, j'aurais bloqué la chaîne. Je me mordis plus d'une fois les doigts d'avoir insisté pour accomplir cette absurde expérience, mais ma réputation était engagée, et je tins bon malgré la fatigue le restant de la semaine, c'est-à-dire trois journées de onze heures, comme je l'avais promis. Mon coéquipier eut même la bonté de m'assurer que j'avais fait des progrès ! En remerciement, je lui offris un gros pourboire, ce qui parut l'étonner beaucoup.

Je n'avais pu échanger avec lui que quelques mots : le conseiller d'atelier qui m'accueillait chaque matin ne me quittait que lorsque la sonnerie annonçait, à sept heures, le début du travail, puis il venait me chercher et m'accompagnait à la porte de mon réfectoire à midi avant de se rendre à sa cantine, m'attendait à la sortie et me ramenait à mon poste à treize heures, pour me reconduire au parking où j'avais laissé ma voiture à dix-huit heures. Mais je

compris, d'abord à ma grande surprise, que si je percevais son atelier comme un baignoire, mon O.S. et sans doute la plupart de ses collègues aimaient ce travail répétitif, qui ne demandait aucun effort de réflexion. Puis je me souvins de mes hommes du piton qui pleuraient après la quille dès qu'ils « *bullaient* », c'est-à-dire n'avaient rien à faire – on entendait alors, de temps à autre, un mugissement désespéré : « La quille, bordel ! » – qui ne leur permettrait souvent que de retrouver ce genre de travail, mais crapahutaient joyeusement dans le djebel, même chargés de lourds équipements comme le fusil-mitrailleur. Et j'en conclus qu'en fonction de leurs capacités innées, des hasards de leur histoire et de leur éducation, il y avait au moins deux types d'hommes : les chefs, seuls capables de réfléchir, d'organiser et de commander, et les exécutants, ce qui explique et justifie la hiérarchie militaire et l'organisation du travail dans les sociétés évoluées. Mon expérience ultérieure de chef d'entreprise m'a conforté dans cette opinion : les hommes sont des prédateurs, et chacun ne respecte que plus puissant que lui, qu'il tire sa force de ses muscles, de l'argent ou du verbe, et les plus faibles et les plus démunis se vengent sur les femmes ; c'est pourquoi la cause de ces dernières, si juste soit-elle, me paraît désespérée : elles ne peuvent améliorer leur sort que dans des sociétés décadentes comme la nôtre, et seulement dans les milieux les plus favorisés. Le fonctionnement des sociétés humaines s'explique par ces lois. Sur ces réflexions, je dormis douze heures d'un sommeil de plomb et ne me réveillai que pour bénir cette belle conquête ouvrière qu'est le weekend : je devais en fait découvrir bientôt que si l'on m'avait donné mon samedi, les ouvriers en passaient souvent trois sur quatre à l'atelier. Il est vrai qu'ils étaient bien payés pour ces heures supplémentaires, mais aussi, on ne leur laissait pas le choix. Quoi qu'il en soit, je consacrai principalement celui-ci à me reposer.

Le lundi suivant, je repris donc frais et dispos mon parcours, en commençant par la chaîne de montage, dont le convoyeur se déroulait avec une lenteur apparente comme un long poème et où peu à peu s'assemblaient des pièces qui finissaient par constituer une auto qui gagnait un parking par ses propres moyens. J'y reconnus la même parcellisation des tâches, et me demandai si je ne devrais pas, là encore, expérimenter ce genre de travail. Mais ce que je pourrais y faire, faute de qualification, ne différait en somme pas beaucoup de ce que j'avais si durement expérimenté en fabrication et ne m'aurait rien appris. En revanche, je participai plusieurs jours aux tests de contrôle et de tenue de route, non sans plaisir.

POISSY : LA GOUVERNANCE

Je n'ai pas l'intention de décrire par le menu les différentes phases de ce stage d'observation et d'initiation, que j'ai d'ailleurs, après plus de quarante ans, oubliées en grande partie. Si je me suis astreint à suivre mon projet, parcourant tous les services, y compris les salles de dessin et les laboratoires où l'on concevait les modèles, c'est évidemment dans les services administratifs et financiers que je fis les plus longs séjours et que je participai réellement au travail, sans jamais accéder cependant aux arcanes du pouvoir et aux lieux où les décisions étaient prises. Le chef du personnel avait réservé pour les six derniers mois, comme une cerise sur le gâteau, le séjour que je devais faire à ses côtés, et ce fut à coup sûr ce qui m'ouvrit le plus de perspectives et me fut le plus utile par la suite.

Pour commencer, on me confia à M. Angeade, petit homme chauve, très aimable et prévenant, agrémenté d'une petite moustache et d'une petite bedaine. La première tâche qu'il me confia fut de lire un fascicule écrit dix ans plus tôt par M. Pigozzi. Cet ancien ferrailleur, jadis remarqué par Agnelli, propriétaire des usines Fiat, s'était vu confier la filiale française de cette firme avant de fonder la sienne, Simca, dont Fiat était alors le principal actionnaire et où je ne faisais figure que de petit porteur. *Simca, une nouvelle organisation sociale*, annonçait l'application de la doctrine sociale catholique, qui prônait un partage équitable des profits entre capital et travail. L'entreprise devait assurer le bien-être, la sécurité, la santé et la « formation continue » de ses employés, qui lui devaient en retour obéissance et dévouement.

Quand je lui rendis la brochure qui, m'avait-il prévenu, ne devait pas traîner entre toutes les mains, il me demanda ce que j'en pensais :

« En tant qu'homme et que chrétien, j'applaudis des deux mains, mais... je doute que de si généreuses intentions puissent être réalisées en ce bas monde ?

- Détrompez-vous. Notre patron a tenu parole. Demandez-le aux responsables du Comité d'entreprise : ils reçoivent des crédits à volonté ou presque, et gèrent une retraite complémentaire entièrement financée par la Direction. Actuellement, un ouvrier partant à 65 ans, après 25 ans de bons et loyaux services, reçoit une pension qui s'élève à 37,5% de son salaire des trois dernières années. Le patron a en outre institué une assurance-vie : il verse aux ayants-droits d'un ouvrier ou d'un cadre décédé un an de salaire, plus 25 % par enfant à charge ! Enfin, je vous invite à vérifier que nos salaires sont les plus élevés de notre secteur.

- Bravo ! Permettez tout de même au petit actionnaire que je suis de s'interroger ! D'autres pourraient vous reprocher de faire la part trop belle aux revenus du travail et de réduire d'autant les dividendes que vous nous versez, mais ce serait injuste, puisque ces dividendes sont loin d'être inférieurs à ceux que versent d'autres entreprises, mais...

- Vous avez parfaitement raison, et c'est parce que, ce faisant, nous achetons la paix sociale. Avez-vous jamais entendu parler de grève chez Simca ?

- Soit ! Mais tout cela coûte tout de même bien cher : supposez que le niveau des affaires baisse, que le moteur de l'expansion se grippe ? Ce n'est pas une vue de l'esprit, tout le monde sait que l'économie est soumise à des crises cycliques. Si cela se produit, qu'allons-nous devenir ? Nous nous retrouverons tout bonnement sur la paille ! »

M. Angeade sourit : « C'est exact ! Mais rassurez-vous, nous avons tout prévu : au premier signe de ralentissement, nous ferons appel à une participation ouvrière. Les intéressés seront trop

engagés et habitués aux perspectives que nous leur avons offertes pour se dérober : ils finiront bien, si nécessaire, par prendre en charge à eux seuls l'ensemble des cotisations ! »

Je ne me fis pas faute de vérifier, comme j'y étais invité, la véracité des dires de mon guide, et ce fut pour découvrir qu'il était resté bien en deçà de la vérité, n'ayant pas mentionné bien d'autres avantages financiers - primes d'ancienneté, prêts au logement – ou en nature : transports, cantines, colonies de vacances, arbre de Noël, réduction sur l'achat d'une voiture que l'employé revendait avec bénéfice au bout de six mois...

J'avais cependant pu observer, tout au long de mon parcours, que le personnel ainsi séduit et fidélisé était l'objet d'une surveillance étroite et de tous les instants. Chaque individu était fiché et chaque atelier était placé sous le contrôle d'un « conseiller d'atelier » désigné par la direction, qui servait de surveillant et de mouchard. J'avais pu en éprouver l'efficacité dès le début de mon stage, où celui de la fabrication était parvenu à m'isoler complètement des gens avec qui je travaillais onze heures par jour. Bien entendu, on en trouvait l'équivalent dans les bureaux.

Le conseiller d'atelier servait aussi de relai entre la direction et les ouvriers, de façon à court-circuiter les syndicats. Et c'est justement la manière dont avait été résolu à Poissy le problème syndical qui me fascina le plus. D'emblée, Pigozzi avait choisi d'implanter un syndicat « maison », dit Autonome qui avait, depuis une dizaine d'années, avec le renfort des « Indépendants » (la C.G.S.I., soi-disant « apolitique » mais intimement liée au gaullisme, au point d'avoir fait élire députés en 1958 cinq de ses dirigeants, qu'on appelait les « députés Simca »), éliminé la C.F.T.C. et mis la C.G.T. hors d'état de nuire. À l'époque de mon stage, la C.G.T. n'avait pratiquement plus de délégués syndicaux, les deux autres se partageant la représentation du personnel au

Comité d'Entreprise. Ainsi la direction de Simca disposait-elle, par syndicats interposés, d'un contrôle total du personnel, les responsables des syndicats et des services sociaux, dans une parfaite confusion des rôles, obligeant les travailleurs immigrés qu'on embauchait (on préférait bien sûr les Marocains aux Algériens) à prendre leur carte, tandis que l'on incitait vivement les Français plus qualifiés à en faire autant. Pour tous ceux qui ne marchaient pas droit, l'ordre était assuré par des hommes de main, en particulier d'anciens sous-officiers de nos dernières guerres coloniales qui, rétribués comme « balayeurs » mais bien payés, mataient les récalcitrants.

Si je me suis autant appesanti sur la gouvernance du regretté Henri Pigozzi, c'est que je consacrai beaucoup de temps à l'étudier et déployai beaucoup d'efforts pour me lier à ces dirigeants syndicaux, pressentant que ce savoir et ces relations nouvelles pourraient m'être fort utiles dans la nouvelle carrière que je voulais embrasser. On travaillait au lancement de la 1300 et de la 1500 quand en mars 1963 je pris congé de cette entreprise modèle, dont j'avais pu, cependant, repérer des signes de déclin.

RETROUVAILLES

Mon stage terminé, je repris contact avec M. Rondillant et constatai avec soulagement que les choses avaient évolué dans le bon sens, c'est-à-dire que, comme je l'espérais, il avait marié sa fille et, disposant de mon apport financier, était prêt à se passer de ma collaboration. Ainsi tranquilisé, je m'accordai un mois de vacances au Maroc, et revins reposé et prêt à entamer ma nouvelle carrière : il ne me restait plus qu'à trouver l'entreprise à laquelle je devais consacrer une partie de mon argent et tout mon talent. M. Péchin, toujours en activité, avait prospecté vainement depuis un mois quand le destin m'offrit une belle opportunité par un détour inattendu.

Je descendais les Champs-Élysées avec la vague intention de trouver un film intéressant ou de lever une fille quand j'aperçus, à quelques mètres devant moi, une jeune femme aux longs cheveux blonds qui marchait à pas pressés. Sur l'instant, mon cœur s'arrêta de battre, puis je courus pour la rattraper et posai la main sur son bras. Claudine – c'était bien elle ! – stoppa, surprise, et recula d'un pas, me regardant avec incrédulité :

« Basile ? C'est bien toi ? Comme tu as changé ! Je ne t'aurais pas reconnu !

- J'ai grandi, mais toi aussi tu as beaucoup changé : tu es plus belle que jamais !

- Merci...

- Tu as bien cinq minutes à m'accorder ? On prend un pot ?

- Cinq minutes, pas plus, j'ai un rendez-vous. » dit-elle en jetant un coup d'œil à sa montre.

On s'est assis à la première terrasse, on a commandé un café, je la dévorais des yeux tandis que, souriante et sûre d'elle, elle allumait une cigarette :

« Marié ?

- Je n'y ai jamais songé ! Et toi, tu as épousé ton beau sportif ?

- Oui, un an après t'avoir quitté. Beau et sportif ? J'avais oublié, c'est un portrait qui ne lui ressemble plus depuis longtemps !

- Des enfants ?

- Non, Dieu merci ! Mais parle-moi de toi, que deviens-tu ? »

En quelques phrases, je lui ai dit que j'avais passé une agrégation de Lettres, tenté de faire carrière dans l'armée et que je me trouvais, après un stage chez Simca, à la recherche d'une entreprise viable, qui aurait besoin d'un collaborateur prêt à investir.

« Mais c'est très intéressant, il faudra en reparler !

- Parlons-en tout de suite, accorde-moi la soirée ?

- Non, je t'ai dit que j'étais prise... Demain peut-être ? Tu habites par ici ?

- Pas précisément ! »

Je lui ai tendu ma carte qu'elle a prise, puis elle s'est levée et, me tendant la joue :

« À demain chez toi, quatorze heures, on a beaucoup à se dire ! »

Puis elle s'est enfuie, me laissant à ma stupéfaction. N'avais-je pas rêvé ? Mais le rouge à lèvres sur le bord de la tasse qu'elle avait laissée attestait son passage. Je me retrouvais en proie à cette exaltation de collégien qu'elle m'avait jadis inspirée.

La soirée me parut bien longue, et je tuai le temps, le lendemain matin, en mettant un peu d'ordre dans mes affaires. Elle s'est présentée à l'heure dite, je lui ai ouvert la porte, le cœur battant, et nous nous sommes retrouvés au lit cinq minutes après : non pas retrouvés, mais trouvés : je ne l'avais connue que gamine, sur son beau tapis ! Le soir, elle est partie très vite, comme la veille, en me jetant :

« On n'a pas eu le temps de parler, à demain, même lieu, même

heure ! »

Quand elle est revenue, j'ai bien cru que les choses allaient se passer de la même manière, mais comme après un somme je tendais la main pour la caresser, j'ai entendu sa voix, derrière moi : « Debout, Monsieur, on ne se tient pas comme ça devant les dames ! Va prendre une douche, je t'attends dans ton séjour, il est temps de passer aux choses sérieuses ! »

Elle était assise dans un fauteuil, déjà rhabillée et fumant son éternelle cigarette. Je crois bien qu'elle attendait ainsi mon réveil depuis quelques minutes.

Notre conversation fut longue et sérieuse, et le cours de ma vie s'en trouva modifié. Elle avait mis plusieurs mois à convaincre ses parents d'accepter un mariage qui leur paraissait trop beau, et puis ils la trouvaient trop jeune, et avaient quelques réticences qu'ils ne parvenaient pas à expliquer à l'égard du prétendant. Ils avaient fini par céder devant l'opiniâtreté de leur fille, et avaient tenu à se dépouiller pour lui faire une belle dot qui avait aussitôt été placée dans l'affaire de son mari, une petite usine de machines-outils de la banlieue nord qui faisait vivre deux cents ouvriers et employés. Le beau-père de Claudine avait pris sa retraite peu après son mariage, laissant à son héritier la direction de son affaire.

La lune de miel avait été de courte durée. La jeune femme avait découvert en son mari un être veule et paresseux, qui s'était bientôt désintéressé d'elle et de son travail, lui laissant progressivement toute la charge de leur entreprise.

« Tu as une rivale ?

- Une rivale, moi ? Tu plaisantes ! Non, ce gros porc s'est trouvé un penchant pour les jeunes garçons ! »

Aujourd'hui, chacun menait sa vie de son côté, à sa guise, tout en vivant sous le même toit.

« Pourquoi ne divorces-tu pas ?

- Mais parce que, dans le peu de temps où il l'a dirigée, l'affaire à commencé à périlcliter ! Or j'y suis pour 25%, et n'ai pas l'intention d'y perdre mes billes ! J'ai pris le gouvernail et peut-être ralenti la chute, mais j'ai besoin d'un type comme toi pour m'aider ! »

J'étais aux anges, tout cela me promettait un bonheur durable avec celle qui avait été et serait, je n'en doutais pas, la seule femme que j'aie aimée. Sa mésaventure lui avait ouvert les yeux, elle avait compris son erreur et me revenait, plus passionnée que jamais. Et puis je trouvais du même coup cette occasion que je recherchais de faire mes preuves dans les affaires autrement que par la gestion raisonnée d'un portefeuille.

L'ASSOCIATION

Toutefois, un reste de prudence me conduisit à dire à Claudine que j'aimerais travailler avec elle – « et plus, si affinités » – mais que je ne ferais rien sans l'avis de mon homme d'affaire. Cette demande lui parut très raisonnable, et l'on prit rendez-vous avec M. Péchin pour la semaine suivante.

Cette visite nous fit d'abord découvrir une petite usine d'assez bonne apparence, mais équipée d'un matériel passablement vieux. Je notai aussi que l'ambiance, dans les ateliers assez mal tenus, était quelque peu relâchée. Puis nous passâmes dans le bureau de Claudine, qui fit venir son vieux comptable. L'examen de ses livres et l'entretien que dirigea M. Péchin révélèrent des comptes sains – on n'était pas dans le rouge – mais une rentabilité insuffisante, due en partie à la vétusté des machines et au fait que les salaires, qui avaient peu évolué depuis quelques années, provoquaient des grèves à répétition ; il en résultait un turn-over excessif du personnel : si les vieux employés restaient par attachement à cette entreprise familiale (mais ils atteignaient l'un après l'autre l'âge de la retraite), les jeunes ne s'y fixaient pas.

Au retour, M. Péchin me dit que c'était à moi de prendre mes responsabilités : il y avait certainement quelque chose à tirer de là, mais il me conseillait de surveiller mon associée ; il avait bien compris que notre relation allait au-delà, mais était plus sensible à son intelligence qu'à sa beauté, et à ce qu'il croyait déceler en elle d'ambition. Quand je lui dis que je comptais doubler le capital de l'affaire pour la remettre à flot, il se récria : pour la première fois, j'allais quitter la ligne prudente qu'il m'avait enseignée, et risquer sur un seul coup une partie importante de mon capital ! Je lui expliquai que j'entendais être le principal actionnaire et pouvoir neutraliser en cas de conflit l'un ou l'autre de mes deux associés. Il

finit par se laisser convaincre, mais à regret, en renouvelant ses mises en garde.

Avant de signer l'acte, il fallait que je rencontre le mari de Claudine : je m'en serais bien passé, mais elle m'assura que c'était nécessaire, au moins pour la forme. Nous avons donc déjeuné chez eux, à Neuilly-sur-Seine. Je ne connaissais pas François, mais j'avais souvent pensé à lui, jadis, l'imaginant tel que Claudine me l'avait cruellement décrit. Bien que prévenu des changements qui s'étaient faits en lui, j'eus du mal à retenir un mouvement de recul. Il n'est pas rare que des sportifs épaississent, quand ils viennent à cesser toute activité physique : mais je me trouvai, en entrant dans le salon, en présence d'une sorte de monstre marin échoué sur un sofa d'où il se leva avec difficulté pour me tendre une main molle. Ses cheveux blonds ternis étaient passablement clairsemés, le visage et le cou étaient noyés dans la graisse, le corps pansu. Seuls les yeux bleus avaient gardé de la vivacité, et son sourire exprimait une espèce de ruse méprisante.

« Voilà donc l'ami d'enfance ! » me dit-il en guise de bienvenue, et je le haïis profondément dès cet instant. Après les banalités d'usage, on passa à table, Claudine m'interrogea sur la guerre d'Algérie et comme s'établissait un silence embarrassant, la maîtresse de maison mit tout de suite la conversation sur le sujet qui m'amenait. Je dis ce que j'avais constaté en visitant leur usine, qu'il y avait beaucoup à faire et à investir pour la moderniser et reprendre en main le personnel, mais que je pensais en avoir les moyens. François, qui n'avait presque rien dit jusque-là, se contentant de bâfrer, me demanda ce que je comptais apporter, je lançai le chiffre, il bâilla, s'étira, et me dit sur le ton de la plus profonde indifférence :

« Mon cher, j'ai toujours fait confiance à ma femme pour diriger nos affaires, et ne m'en suis pas mal trouvé ! Si elle juge que vous

êtes l'homme de la situation, ce doit certainement être vrai ! Mais ce sujet m'ennuie, je vous fais toute confiance, ainsi qu'à Claudine ; excusez-moi de prendre si vite congé, mais c'est l'heure de ma sieste. Au plaisir ! »

Je dus serrer de nouveau la même patte moite, et tandis que je m'essuyais la main sur ma serviette avec dégoût, Claudine m'entraîna dans sa chambre.

« Comment peux-tu vivre avec cette larve !

- Mais voyons, chéri, je ne vis pas avec lui, je ne le rencontre même jamais ou presque ! Quand je l'ai vu il y a deux jours pour lui annoncer notre association, c'était pour la première fois depuis deux mois !

- Mais enfin, vous habitez ensemble ?

- Pas du tout, mon appartement est, comme tu vois, côté rue, en rez-de-jardin ; cette pièce est indépendante, la porte donne sur l'entrée de l'escalier de service, à gauche de la maison. Tiens, voilà les clés, viens quand tu veux ! Lui habite à l'arrière, au premier étage : il entre et sort par la porte principale, à droite. Son garage est au fond. J'ai une petite voiture, mais je la laisse dormir dans la rue, quand je passe la nuit ici ! Tu vois que pour se rencontrer, il faut vraiment le vouloir et je t'assure que ce n'est pas le cas. Alors, cesse de te montrer jaloux, il n'y a pas de quoi ! »

Cependant, elle m'avait entraîné vers le lit. J'étais encore assez remonté pour lui dire qu'à l'avenir, je préférerais la rencontrer chez moi.

« Chez toi ? Bien sûr, si tu y tiens, mais c'est bien loin ! Et puis cette garçonnière, à ton âge, ça ne fait vraiment pas sérieux ! Pourquoi ne pas acheter un pavillon tout près d'ici ? Nous pourrions y recevoir, c'est souvent utile dans les affaires ! »

Et c'est ainsi que je vins m'installer à une distance décente de chez elle, dans une villa précédée d'une petite cour plantée de quelques

arbres, avenue Victor Hugo. Je dus prendre à mon service un couple de domestiques, mais je fis passer leurs salaires dans nos frais généraux, ce qui ne greva pas mon budget.

Désormais, nous passions la plus grande partie de nos journées ensemble, au travail, et je pouvais avoir chaque jour un moment d'intimité avec Claudine, qui me rejoignait en général chez moi. Mais elle insistait de temps à autre pour que je vienne chez elle : je crois que ça l'excitait, comme les expéditions à la cave de notre adolescence.

MA GESTION

Pour commencer, j'apportai deux changements importants dans l'encadrement de l'entreprise. M. Péchin m'avait signalé que le comptable de la maison était parfaitement incompetent :

« Ils ont de la chance de n'avoir pas eu de contrôle fiscal : les livres sont tenus à l'ancienne, et leur comptable n'a pas appliqué les règles qui se sont multipliées depuis la Libération ! »

Je fis venir le bonhomme : il avait les allures d'un vieux serviteur et, entré comme employé aux écritures à seize ans vers 1925, avait fait toute sa carrière dans la maison qu'il ne songeait nullement à quitter. Quand je lui dis que j'allais recruter une personne plus récemment formée qui travaillerait avec lui, il le prit d'abord de haut ; habitué à beaucoup d'égards, il me dit sèchement qu'il n'avait pas besoin d'aide. Je compris qu'il fallait mettre les points sur les i :

« Il ne s'agit pas de vous aider, il nous faut un comptable au fait de la législation et des nouveaux règlements, qui devra reprendre à zéro toute notre comptabilité ! »

Suffoqué, le pauvre homme me dit :

« Mais alors, vous me chassez ! »

Il avait les larmes aux yeux, et j'en fus touché, mais je ne pouvais pas reculer. Je lui dis que son expérience et sa connaissance de nos affaires étaient très précieuses et que j'entendais bien le garder dans le service. Ce fut peine perdue, et il se mit à crier à l'ingratitude, à me reprocher de me mêler de choses dont j'ignorais le premier mot, et finit par claquer la porte, après m'avoir jeté à la figure que je ne le reverrais pas. Finalement, cela faisait mon affaire. Son successeur, trouvé par M. Péchin, était déjà recruté, et il prit ses fonctions dès le lendemain. Sa première tâche fut de régler son mois et son indemnité de licenciement à celui qui avait

de lui-même pris la porte. Je ne devais plus jamais en entendre parler.

Ma deuxième tâche fut de prier l'ingénieur qui supervisait les ateliers, dont la vétusté des machines m'avait frappé, de me conduire pour une visite technique beaucoup plus approfondie. Je m'aperçus bien vite que c'était, comme l'ancien comptable, un « ingénieur-maison », c'est-à-dire que muni seulement d'un C.A.P., il avait successivement gravi tous les échelons sans jamais changer d'entreprise. Il était loin d'être sot, et me donna très clairement toutes les explications que je voulus sur la destination et le fonctionnement des machines, mais quand je lui dis qu'elles me paraissaient archaïques, que j'envisageais leur remplacement et qu'il lui fallait dans les huit jours m'établir un premier devis, il parut un instant désorienté, puis me répondit avec un bel aplomb : « Vous savez, ces nouvelles machines, ça tombe tout le temps en panne, on fait du meilleur travail avec celles-là, et si vous avez de l'argent à dépenser, il vaudrait mieux augmenter les salaires : les gars sont démotivés, à force de recevoir des payes minables !

- J'y songe aussi, mais il faut d'abord que je m'entoure de gens compétents. Je crois que vous feriez bien de chercher ailleurs ! »

Il me quitta sur ces entrefaites, abasourdi, mais là encore j'avais un remplaçant tout prêt. Cette fois, je m'étais adressé au chef du personnel de Simca avec qui j'avais eu soin de rester en relations et qui me garantit non seulement la compétence, mais aussi le bon esprit de ma nouvelle recrue. De fait, le nouveau venu me débarrassa rapidement de son prédécesseur en le mettant au placard. Celui-ci partit de son plein gré, très déprimé, et ne nous coûta rien. Notre nouvel ingénieur, qui connaissait bien la partie, me proposa de renouveler progressivement le parc de nos machines, ce qui devait se révéler judicieux, comme les choix qu'il fit, en s'approvisionnant en grande partie en Allemagne.

Les chefs d'ateliers étaient également un personnel médiocre et routinier, que les innovations technologiques que nous introduisions déstabilisèrent rapidement : aussi ne firent-ils pas long feu non plus et pas davantage ceux qui approchaient de la retraite et que je n'eus pas trop de mal à encourager à partir. Dans le même temps j'embauchais des jeunes triés sur le volet, me donnant la peine de les recevoir moi-même pour un entretien d'embauche prolongé. Bref, à la veille du renouvellement du Comité d'Entreprise, les nouvelles recrues atteignaient 25% des effectifs et occupaient en particulier les postes clés. J'avais, comme à Poissy, institué dans chaque service des « conseillers », intermédiaires obligés entre la maîtrise et le personnel, qui se chargèrent aussi spontanément de la surveillance du personnel et me proposèrent d'eux-mêmes d'introduire un syndicat indépendant. Je leur répondis dignement que, partisan convaincu de la liberté syndicale, je ne voulais pas me mêler de cette question, ni pour m'opposer à leur initiative, ni pour les soutenir, mais que je songeais à donner une importance accrue au Comité d'Entreprise : ils me comprirent à demi-mot.

Pour neutraliser les syndicats, j'avais dans le même temps augmenté les salaires de 5%, avec la promesse d'augmentations et d'avantages proportionnels aux résultats que nous obtiendrions. Le personnel s'en trouva remotivé. La masse flottante des travailleurs qui jusque-là se renouvelait sans cesse prit vite conscience des transformations en cours et se mit à les observer avec espoir, au lieu de chercher ailleurs. Le turn-over revint à un rythme normal. Dans ces conditions, la C.G.T. perdit deux des trois sièges de délégués qu'elle comptait sur quatre, et le Syndicat Indépendant fit une entrée remarquée au C.E. Restait un délégué F.O., grande gueule et échine souple, qui ne devait pas trop nous gêner, et qui fut à son tour remplacé avec le délégué C.G.T. par deux candidats

du Syndicat Indépendant deux ans plus tard.

Je n'avais pas grand mérite en réalisant ces réformes : je n'avais fait que suivre la méthode Pigozzi, avec des moyens limités et sur une échelle beaucoup plus modeste. Mais ma détermination et mon opiniâtreté furent récompensées : tout en améliorant peu à peu les salaires et en apportant quelques avantages sociaux, je réussis en six ans d'efforts à rentabiliser convenablement mon investissement et à redorer le blason de notre entreprise. Surtout, elles me valurent l'admiration de Claudine, qui continuait de travailler à mes côtés et finit par assurer en partie les fonctions d'une secrétaire de direction très douée, avec en supplément un rôle de représentation dont elle se tirait à merveille auprès de nos clients et de nos fournisseurs.

Cette période laborieuse qui m'a laissé le souvenir d'un bonheur presque sans nuage – le *happening* de mai 68 ne franchit pas nos portes – prit fin en 1970, quand M. Péchin, malade, se vit contraint de prendre sa retraite. Deux mois après, il mourut, laissant une veuve désespérée : cette pauvre femme, qui avait toujours vécu dans son ombre, le suivit de près. Comme je lui rendais visite dans sa chambre d'une maison de retraite de Neuilly où je l'avais fait entrer, après qu'elle ait obstinément refusé de venir s'installer chez moi, elle me dit qu'elle et son mari avaient toujours voulu un enfant et même songé à en adopter un, quand ils avaient été sûrs que leur union serait stérile. Mais elle avait toujours espéré un miracle, et différé cette adoption. Quand il devint évident qu'il n'y avait plus d'espoir, son mari, alors âgé de plus de cinquante ans, avait estimé (à juste titre selon moi) qu'il était trop vieux pour prendre une responsabilité qu'il ne pourrait assumer ni assez bien, ni assez longtemps.

« Et puis, dit-elle, tu es entré dans notre vie... »

Décidément j'étais, semble-t-il, sinon le gendre, du moins le fils

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

idéal ! Elle ajouta que par testament ils avaient fait deux parts égales de leur fortune : l'une irait à un orphelinat, l'autre m'était destinée. Je fis les protestations d'usage, mais elle me dit en souriant que son heure était venue. Malheureusement, elle ne se trompait pas. Ce furent pour moi des semaines douloureuses : enfant abandonné, je perdais pour la troisième fois mes parents...

DÉSIR D'ENFANT

Claudine et moi avions alors trente-six ans. Je désirais depuis longtemps avoir un enfant d'elle, et ce nouveau deuil fit de ce rêve ma première urgence : dans peu d'années, il serait définitivement trop tard, et je ne voulais pas connaître les regrets du couple de mon ancien tuteur. Quand j'en parlai à ma compagne, elle haussa les épaules, et me dit en riant que pouponner n'était vraiment pas sa vocation. Je revins souvent sur le sujet, toujours très tendrement, et il me sembla que son attitude changeait peu à peu. Enfin elle me dit un jour qu'elle n'y voyait qu'un obstacle, mais de taille : elle restait l'épouse de François, notre enfant porterait son nom et il disposerait de l'autorité paternelle (qui, en ce temps-là n'était pas partagée). Je lui dis que ce n'était pas un problème, qu'il lui suffisait de divorcer et de faire prononcer en attendant une séparation de corps. Ce pourceau, qui se contentait d'empocher les fruits de notre travail, ne s'y opposerait certainement pas, pourvu que nous continuions à lui servir ses rentes.

« Tu n'y songes pas ? Je vais continuer à engraisser ce cochon, et je ne récupérerai rien de ma mise ? Où as-tu la tête ?

- Mais enfin, nous n'avons pas besoin de son fric ! Je peux au besoin lui racheter sa part, il serait enchanté de mettre fin à notre association !

- Comment peux-tu en être sûr ?

- C'est ma surprise du jour : pour toi, j'ai surmonté ma répugnance, je suis allé le voir, chez lui, pour le sonder. Nous avons parlé très franchement, et il est prêt à se retirer de l'affaire !

- Comment peux-tu dire que tu as fait ça pour moi ? Tu as simplement suivi ton idée fixe ! Remarque que finalement, j'admets qu'il nous faut un enfant, ce serait bien pour notre couple, et puis c'est une expérience à côté de laquelle je ne veux pas

passer. Mais je ne le laisserai pas me dépouiller de biens qui sont les miens et doivent revenir à notre enfant, parce que je les ai chèrement mérités ! Dis-toi bien que tant que François vivra, il ne doit plus être question entre nous de ce sujet ! »

Et là-dessus elle partit, me laissant à mes réflexions. La première pensée qui me vint fut qu'enfin, j'avais convaincu Claudine ; je serais le père d'un enfant né de la femme que j'aimais : quel plus grand bonheur pourrait-on demander à la vie ? La seconde fut de m'étonner de la rapacité dont elle témoignait, et que je n'aurais jamais soupçonnée : quel besoin avait-elle de recueillir la fortune de son mari ? N'étais-je pas assez riche pour deux, pour trois, pour quatre même ? Elle le savait parfaitement : les années passant, je ne lui avais rien caché de mes affaires, comme il est normal, je crois, dans un couple aussi uni que le nôtre. Puis je compris que je lui demandais, en somme, de se mettre à ma merci : sans être pauvre, elle n'avait pas vraiment de fortune, et dépendait de moi pour mener la vie luxueuse à laquelle elle était habituée, ses revenus et son travail ne pouvant lui assurer qu'une existence étriquée. Je devais bien reconnaître que c'était une situation et des perspectives qu'à sa place je n'aurais jamais acceptées.

Dans les semaines qui suivirent, nous nous sommes mis à imaginer ensemble, à l'initiative de Claudine, ce que serait notre vie de parents. C'était comme un nouveau jeu dont je ne donnerai pas les détails ; nous y prenions un plaisir naïf, mais cela se terminait invariablement par une crise de larmes de Claudine, déchirée entre son désir d'enfant et sa volonté d'indépendance. Cette dérive névrotique ne pouvait durer.

Je commençai à étudier sérieusement, sans le lui dire, les moyens de lever l'obstacle.

Pour commencer, je demandai par téléphone à François de me recevoir, sous prétexte de lui soumettre des propositions très

précises de rachat de ses parts. Il me répondit que pour en débattre, il devait se renseigner auprès de son homme d'affaire, qui bien entendu participerait à notre entretien, et me donna rendez-vous pour le mois suivant. De mon côté, j'avais étudié la question, et je vins avec un dossier solide et des propositions avantageuses pour le vendeur, mais raisonnables. En fait, j'étais venu faire un repérage des lieux. Je me présentai naturellement par la grande porte. Je connaissais un peu le domestique qui m'introduisit et me guida en bavardant. Je parvins, ainsi à rester environ une minute devant la porte de la chambre que François ne quittait plus guère et où il m'avait dit qu'il me recevrait, afin de bien mémoriser la disposition du couloir et de l'escalier intérieur que nous venions d'emprunter. Le domestique frappa, ouvrit et s'effaça pour me laisser passer. J'eus le temps de vérifier que l'interrupteur se trouvait à gauche en entrant. Le maître de céans m'attendait, assis en majesté dans son lit qui faisait face à la porte, en compagnie de son homme d'affaires qui m'avait précédé, comme le domestique me l'avait appris, et était installé à un petit bureau devant lequel un fauteuil m'attendait. Je serrai la main du comptable, fis un signe amical à François, comme si nous venions de nous quitter, afin d'éviter son contact répugnant, et pris place pour entamer les négociations, qui étaient le cadet de mes soucis. L'accord se fit bientôt, il fut convenu que je ferais signe dès que mes dispositions seraient prises, ce qui pouvait demander quelques semaines, et je pris congé, refusant qu'on sonne le domestique pour me reconduire : j'avais, dis-je cyniquement, une affaire à régler avec Claudine. Bien entendu, le mari s'en foutait ! Je pus alors achever mon repérage en toute tranquillité. En premier lieu, je fis rapidement un plan du couloir, puis je descendis en comptant les marches par un second escalier donnant directement dans un salon séparé classiquement de la salle à

manger par une double porte vitrée. Les deux pièces, de belles proportions, étaient desservies par le hall qui donnait aussi sur l'entrée principale, sur un petit salon, et sur la cuisine. Cette dernière pièce communiquait elle-même avec l'office ouvrant sur l'escalier de service qui conduisait aux chambres sous les toits, que je savais inhabitées : depuis qu'il vivait séparé de sa femme, François avait tenu à ce que les domestiques ne logent plus chez lui, afin de protéger sa vie nocturne de leur espionnage.

Je passai comme je l'avais annoncé à François chez sa femme. Claudine m'accueillit sans s'étonner de ma visite, nous venions souvent à l'improviste l'un chez l'autre. Je tentai un dernier effort et lui racontai ma démarche et son succès. J'ajoutai que je lui donnerais ces parts en cadeau de noces. Mais comme je le craignais, sa réaction fut violente, elle faisait une véritable fixation sur l'idée que les parts de François lui revenaient de plein droit, pleura, me cria que je n'avais rien compris, et me mit proprement à la porte. Le destin de François était scellé.

L'EXÉCUTION

Il ne me restait plus qu'à attendre une occasion favorable. Ce fut Claudine qui me la fournit, en m'annonçant qu'elle partait pour une dizaine de jours chez ses parents, retirés dans le midi, comme elle le faisait parfois. C'était suffisant pour achever de séduire une petite secrétaire qui depuis longtemps ne demandait que cela et la conduire un soir, au sortir du restaurant, dans une maison de rendez-vous du VIII^e arrondissement où j'avais eu jadis mes habitudes. Je ne passai pas par l'entrée discrète du garage, mais laissai ma voiture dans une rue toute proche (c'était encore possible à l'époque) et m'arrangeai au contraire pour être bien remarqué du gardien, qui me connaissait de longue date, et de la servante qui nous conduisit à notre chambre. Je fis naturellement monter du champagne que je servis pendant que ma nouvelle conquête prenait la douche rituelle, en y ajoutant une dose raisonnable de somnifère (j'avais pris bien soin de me documenter à ce sujet). Vers minuit, elle dormait profondément, comme je m'en assurai en lui secouant le bras. Je m'habillai, ouvris l'attaché-case que je n'avais pas quitté de la soirée et y pris le pistolet automatique – jadis récupéré sur le cadavre d'un fellagha, et que j'avais précieusement gardé et entretenu en souvenir, comme un trophée, sans me douter qu'il pourrait me servir un jour – les gants de caoutchouc et la torche électrique que j'y avais placés. Je passai dans le couloir en tirant simplement la porte de la chambre dont je gardai la clé dans ma poche. Je sortis par le garage sans rencontrer âme qui vive – il était conçu pour cela – et montai dans le premier taxi libre que je rencontrai, pour me faire déposer à deux cents mètres de ma destination. Je parcourus tranquillement à pied le reste du trajet, en respirant avec plaisir l'air frais de la nuit.

Le boulevard était parfaitement désert. Je suis entré par la porte de service que j'ai soigneusement tirée sur moi, je suis passé sans m'y arrêter devant la porte de Claudine et ai pris à rebours, sans bruit, éclairé par ma torche électrique, le chemin que j'avais emprunté en sortant de mon dernier entretien avec François : office, cuisine, hall d'entrée, salon, escalier et couloir. Arrivé devant la porte de la chambre, j'ai remis ma lampe dans ma poche et écouté, le cœur battant : je n'ai entendu qu'un fort ronflement. Le pistolet à la main, j'ai ouvert très lentement, appuyé sur l'interrupteur, et j'ai bondi au milieu de la chambre. À ma grande surprise, un jeune garçon, nu comme au jour de sa naissance, a sauté du lit et s'est tassé dans le fond de la ruelle, me fixant de ses grands yeux noirs dilatés par la peur. Il a crié : « Oh ! Fais pas l'con ! J'me tire ! J'ai rien vu ! »

Je ne pouvais soutenir ce regard, qui me rappelait celui du petit Kabyle que j'avais pu heureusement épargner, et j'ai logé une balle entre ses yeux. Sur le lit s'était assise la masse obscène de son client, lui aussi nu comme un ver. J'ai tiré dans son ventre à trois reprises en observant entre chaque coup une pause pour lui laisser le temps de se repentir, mais il ne faisait que pousser les cris d'un goret qu'on égorge, sans la moindre dignité, et j'ai vidé dans sa tête le reste du chargeur. Avant de sortir, j'ai jeté un coup d'œil circulaire sur la scène, éteint la lumière, rallumé ma torche et suis redescendu tranquillement par le même chemin. En passant dans le couloir, je n'ai pas oublié d'entrouvrir la porte d'entrée, puis j'ai retraversé la cuisine et l'office. Arrivé devant la porte de Claudine, j'ai retiré mes gants de caoutchouc et lui ai envoyé un baiser, du bout des doigts. Je suis sorti, j'ai refermé soigneusement la porte et la grille à clé et me suis dirigé vers la Seine, où j'ai jeté mon arme discrètement et bien à regret, avant de me rendre par les berges à la station de taxi du pont de Neuilly. Chemin faisant, je

me suis débarrassé de mes gants de caoutchouc en les lançant dans une poubelle. Un chauffeur silencieux m'a déposé sur les Champs-Élysées presque déserts et je suis rentré dans la maison de passe, toujours par le garage. Les dieux étaient avec moi : je n'ai rencontré personne, ni dans l'escalier ni dans le couloir, j'ai retrouvé ma compagne d'une nuit profondément endormie. Je me suis déshabillé et, après avoir bu un verre d'eau, me suis allongé à ses côtés, mais le plus loin possible, pour m'endormir à mon tour d'un sommeil aussi profond que le sien.

Au matin, c'est elle qui m'a réveillé, elle avait déjà commandé le petit déjeuner. Je lui ai encore fait l'amour pour la remercier de sa coopération inconsciente, et je suis parti au travail, lui donnant un jour de congé bien mérité. Sortant par la grande porte et distribuant de gros pourboires à mes éventuels témoins, j'ai retrouvé ma voiture où je l'avais laissée la veille : le tour était joué !

Arrivé à mon bureau, j'ai ordonné qu'on ne me dérange sous aucun prétexte. J'avais besoin de passer en revue les événements de la nuit, qui me paraissaient maintenant irréels. J'examinai point par point chaque étape de mon parcours : c'était un sans faute, j'avais un alibi en béton au cas très improbable où l'on en viendrait à me soupçonner, et la présence du jeune garçon tombait à pic pour fournir à la police une piste plausible qui ne la conduirait évidemment pas loin ; autre sujet de satisfaction : si j'avais pris la précaution, le weekend précédent, de faire un saut à Morgeot pour vérifier dans une forêt voisine que je savais toujours me servir d'un pistolet, je savais aussi à présent que je n'avais rien perdu de mon sang-froid et de mes réflexes. Puis je fis un examen de conscience : seule l'exécution du gamin me perturbait, mais je me dis que j'avais, en somme, conduit une opération de guerre, qu'il s'agissait de ce qu'on n'appelait pas encore un « dommage

collatéral », que c'était lui ou que c'était moi, et qu'il avait choisi librement de courir les risques inhérents à la prostitution. Il en avait payé le prix. Point. Quant à l'autre, j'avais rendu service à notre planète en la débarrassant de ce vilain insecte, à la société en éliminant ce parasite, et enfin à Claudine...

Claudine ! Elle apprendrait la bonne nouvelle demain par la presse qui se repaîtrait de cet incident bien scandaleux et bien saignant, et elle accourrait dans mes bras, enfin libre et riche comme elle le souhaitait ! Nous laisserions passer dix ou douze mois par décence avant de nous marier, mais déjà l'héritier des Montfort serait en chantier ; ce pourrait être une fille, que j'aimerais autant que sa mère, mais au fond je préférerais un garçon.

LA RUPTURE

Le lendemain, vers sept heures du matin, je reçus d'elle un appel. Sa voix était curieusement altérée, il fallait qu'on se voie rapidement, dès ce soir, non, pas chez elle, ni chez moi, dans un endroit tranquille. Elle y avait réfléchi, et me donna rendez-vous à dix-huit heures dans un café d'un quartier perdu, près du canal Saint-Martin, où nous n'étions jamais allés ensemble. Elle raccrocha brusquement, sans même me dire au revoir ! Sans doute était-elle malgré tout choquée par la manière dont son mari était passé de vie à trépas, elle l'avait aimé, après tout, les femmes sont si compliquées et imprévisibles...

Quand j'entrai dans le café désert, je l'aperçus, assise au fond d'une petite arrière salle, devant un verre d'eau minérale et un cendrier déjà rempli de mégots. Elle me parut très pâle, mais plus belle que jamais. Je vins m'asseoir à côté d'elle et voulus l'embrasser, mais elle se leva vivement, se dirigea vers la porte qu'elle ferma, et vint se rasseoir en face de moi.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? La jeune veuve aurait-elle du chagrin ?

- Tu n'es vraiment pas drôle !

- Mais enfin, tu as ce que tu voulais, te voilà libre de m'épouser, et riche de surcroît ! Que peux-tu demander de plus au Ciel ?

- Au Ciel, vraiment ! Parce que Monsieur s'est mis à y croire tout d'un coup ? Tu me prends pour une idiote ? Cette boucherie !

- Mais voyons, Claudine, je n'y suis pour rien ! Je n'aurai aucun mal à prouver qu'il m'était impossible d'être à Neuilly cette nuit-là !

- Ma parole, je te croirais presque, mais les flics sont sans doute moins influençables qu'une faible femme !

- Si tu me prends pour un monstre, pourquoi m'avoir fait venir ?

- Parce que je suis mouillée jusqu'au cou dans cette affaire :

« cherchez à qui profite le crime, cherchez la femme ! » Bien sûr, je peux facilement prouver que je n'étais pas sur le lieu du crime, mais notre liaison est connue de tout le monde, et nous sommes le couple diabolique tout désigné ! J'expliquerai à la police que nous avons rompu depuis une quinzaine de jours, et que c'est pour ça que je suis partie chez mes parents. Ils pourront confirmer. C'est tout.

- Tu ne parles pas sérieusement ?

- Bien sûr que si ! Je voulais aussi te dire de ne jamais chercher à me revoir, je refuse d'être compromise dans une affaire où je ne suis pour rien, je veux me débarrasser de ma part dans cette boîte, il ne faut pas qu'on nous voie profiter ensemble de la mort de François, nous réglerons nos affaires par notaires interposés. Adieu ! »

Comme elle se dirigeait vers la sortie, j'ai voulu la rattraper, mais elle s'est retournée et a soufflé : « Si tu me touches, si tu me suis, je crie ! Tu me fais peur ! » Elle est sortie, est montée dans sa voiture et a démarré en trombe.

Deux jours plus tard, étant resté sans nouvelles, je lui ai téléphoné. La sonnerie a retenti longtemps, et elle a décroché au moment où j'allais reposer le combiné.

« Bonjour Claudine, c'est moi !

- Qu'est-ce que tu veux, encore ?

- Mais te voir, te parler...

- Si l'offre que tu as faite à François tient toujours, je vends. Sinon, un de nos fournisseurs allemands est prêt à racheter soit mes actions, soit l'ensemble ! Tu recevras demain l'adresse de mon notaire, il a tout pouvoir pour traiter en mon nom. Nous n'avons plus rien à nous dire ! »

Et elle raccrocha. J'étais sidéré ! Comment expliquer l'attitude de Claudine ? Craignait-elle vraiment d'être mise en accusation ?

Avait-elle la conviction que j'étais l'auteur du double meurtre ? Pourquoi, puisque je l'avais assurée que je pouvais faire la preuve de mon innocence ? De fait, j'avais reçu la veille la visite d'un inspecteur, comme je devais bien m'y attendre ; il m'avait interrogé très respectueusement, pour la forme, et avait pris bonne note des noms de mes témoins, la petite secrétaire et les employés. Il m'avait confié que cette affaire déplaisait beaucoup en haut lieu : la dynastie d'entrepreneurs dont j'avais liquidé le dernier rejeton dégénéré était connue et estimée depuis le début du XIX^e siècle et cette affaire risquait d'éclabousser la haute bourgeoisie de Neuilly. L'enquête serait donc conduite avec un maximum de tact, de discrétion et de célérité. On tenait d'ailleurs des pistes sérieuses.

Mais il se révéla que celle du père de l'éphèbe qui pouvait l'avoir suivi et aurait voulu venger l'honneur familial, ne menait pas loin : il se disculpa aisément. La police songea alors à un amant du garçon, mû par la jalousie ; on disait même que vu la précision du travail, ce devait être un tueur professionnel, peut-être un ancien du F.L.N., mais que l'acharnement du meurtrier témoignait qu'il était directement impliqué dans l'affaire, et qu'il n'avait pas exécuté un contrat. On négligeait le fait qu'un soldat de métier est aussi une sorte de tueur professionnel, à ceci près que ses motivations sont nobles, comme l'avaient été les miennes.

L'enquête s'enlisa donc ; le procès de Munch et de Raton, accusés de l'assassinat du commissaire Lacroix, qui s'ouvrit devant les assises du Rhône, à partir du 22 septembre 1970, défraya la chronique à point nommé, et « l'Affaire du double meurtre du boulevard de la Saussaye », comme disait la presse spécialisée, tomba dans l'oubli et fut classée.

Je fis une dernière tentative auprès de Claudine, et comme elle ne répondait pas au téléphone, je me rendis chez elle comme j'avais

fait tant de fois ; depuis quelques jours, j'avais remarqué l'absence de sa voiture, mais je pensais qu'elle la remisait dans son garage puisqu'elle ne risquait plus d'y rencontrer son mari. À ma grande surprise, la serrure de la porte de service avait été changée et, faisant le tour de la maison, je ne vis pas trace d'une présence quelconque. Huit jours plus tard, la propriété était mise en vente. Je ne devais pas revoir Claudine de longtemps.

FIN DE PARTIE

J'avais trente-huit ans et j'étais donc à mi-parcours d'une existence qui arrive à son terme. Pourtant je n'ai pas grand chose à dire à propos de sa seconde moitié : pour moi plus encore que pour tous ceux qui ont cru devoir raconter leur histoire, ce sont les années de formation qui ont le plus d'intérêt. Le reste de ma vie me fait l'effet d'un désert où je n'ai rencontré, tardivement, qu'une oasis où je n'ai pu m'arrêter bien longtemps.

Dégrisé, après notre rupture, j'ai entrepris de faire le bilan des années que nous avons vécues ensemble. Comme il me fallait prendre une décision qui ne pouvait attendre, j'ai commencé par examiner les résultats financiers de notre brève association. En prenant en compte l'offre d'achat qui nous était faite et ce que j'avais gagné, je retrouvais ma mise initiale augmentée d'un intérêt raisonnable, mais si je vendais, j'abandonnerais une affaire en plein essor (nous avons augmenté de moitié nos effectifs, qui étaient passés de deux cents à trois cents employés) et dont la rentabilité était certainement appelée à augmenter encore. Mais si je comparais les résultats de tant de travail à ceux du reste de mon portefeuille, auquel je n'avais guère eu de temps à consacrer, ce dernier m'avait rapporté, à proportion, presque le double. Sans Claudine, cette entreprise n'avait du reste plus le moindre attrait, et je décidai de m'en défaire.

Puis je me suis interrogé de sang-froid, pour la première fois, sur une passion qui avait été si mal récompensée. On me trouvera sans doute bien naïf, mais la pensée que j'avais été manipulé ne m'avait pas encore effleuré. Pourtant, plus j'y réfléchissais, plus il m'apparaissait que de même que pour l'adolescente du temps de nos premières amours, je n'avais été qu'un jouet d'un genre nouveau qu'elle avait jeté sans état d'âme à la première occasion,

de même la jeune femme retrouvée par hasard sur les Champs-Élysées avait vu tout de suite quel parti elle pourrait tirer de ce garçon idéaliste qui n'avait cessé de l'aimer et ne demandait qu'à reprendre du service. Je n'avais sans doute été pour elle, au début et comme par le passé, que l'instrument de ses plaisirs et surtout du redressement de ses affaires. Puis, quand ce désir fou d'avoir un enfant d'elle m'était venu, et je me rendais maintenant compte qu'au fond, il procédait du désir de la posséder totalement, elle avait feint de le partager pour me conduire à la débarrasser de son mari, non parce qu'il la gênait, mais pour mettre la main sur sa fortune. Pourtant j'étais certain que jamais elle ne m'avait trompé au cours de la longue période de ce que je n'osais plus appeler notre union, parce qu'à ses yeux je n'avais été, au plus, qu'un associé et un amant efficace.

Que dire des trente-cinq années qui suivirent ? Ayant renoncé bien avant d'autres aux métiers peu rentables de l'industrie dont je pressentais qu'ils n'avaient guère d'avenir en France ni même en Europe, je suis devenu une figure familière de la Bourse, suivant maintenant de près tous les flux de capitaux, toutes les variations d'indices, avançant toujours mes pions avec prudence et ne prenant que des risques limités et calculés. Je surfai avec bonheur sur la bulle immobilière de 1991-1997, où je réalisai plus de 40% de bénéfice en revendant immeubles et parts de S.C.I. un mois avant la guerre du Golfe, puis sur la bulle informatique où je multipliai par quatre d'assez gros investissements plus anciens et les bénéfiques tirés de la précédente et réinvestis dans des *startups* : j'aurais pu faire mieux en attendant encore deux ou trois mois, mais je demeurai fidèle à la tradition de prudence des Montfort, dont j'ai toujours eu lieu de me féliciter. À ce jeu, j'ai beaucoup augmenté ma fortune, d'abord sans autre but que de me prouver que j'excellais aussi dans cette troisième carrière, puis avec le

dessein de la transmettre un jour à ma petite cousine Jacqueline, ma filleule, à qui je m'étais attaché comme je l'aurais été à ma propre fille, et dont les enfants m'ont apporté autant de joie et me sont aussi chers que s'ils étaient les petits-enfants que la vie m'a refusés.

Ma nouvelle existence, qui n'a donc pas été exempte d'affection, ne s'est pas limitée aux affaires. J'ai retrouvé, avec la disponibilité de mes soirées, le goût de la lecture et des spectacles qui avait été très vif dans mon enfance et au cours de mon adolescence, mais que quinze années d'activité fébrile m'avaient fait oublier. Je ne me suis pas fait de nouveaux amis, mais je n'ai pas manqué de relations agréables. Si j'ai connu beaucoup de femmes, je ne me suis jamais plus attaché à aucune. Mais plusieurs fois par an, j'allais me ressourcer à Morgeot où j'ai fini par racheter la maison de Louis et de Blanche pour en faire une très modeste « résidence secondaire » que j'ai dotée de ce confort que nous jugeons aujourd'hui indispensable. Cela s'est fait après la mort en 1987 de Jeanne Chapuis, qui n'avait survécu que trois ans à son mari. Alice, en effet, à qui je n'ai également jamais cessé de rendre visite jusqu'à ce qu'elle s'éteigne il y a deux ans, avait vendu l'exploitation que ses parents, en prenant leur retraite, avaient affermée à mon vieil ami et ancien condisciple Pierre Berthaud, qui avait pris femme au pays et chez qui je descendais. Le petit héritage des beaux-parents de Pierre et toutes les économies du couple étaient loin de suffire à cet achat, mais je tenais à lui faire cadeau du reste du prix, lui rappelant que j'avais, jadis, promis de l'aider. Comme ils refusaient fermement, et pour ne pas les vexer, je consentis à transformer ce cadeau en prêt sans intérêt, et j'investis leurs remboursements dans les études de leur fils, qui est aussi mon filleul. Blaise Berthaud est aujourd'hui ingénieur agronome et vit près d'Angers, où il a fait souche, et je lui rends

visite chaque année, souvent en compagnie de ses parents. En somme, ce furent des années agréables, vite envolées, leur fuite s'accélérait, malgré les deuils inévitables qui jalonnent toute vie.

Il me reste à raconter en quelques lignes le grand bonheur qui m'est échu sur le tard. En 2004, à l'occasion de la première intervention chirurgicale – bénigne – que j'aie jamais eue à subir dans une clinique dont tout le personnel était charmant, je remarquai la plus jolie des infirmières. Elle s'appelait Thérèse et avait trente-cinq ans, c'est-à-dire exactement la moitié de mon âge. Pourtant, j'avais suffisamment d'expérience pour comprendre que si j'éprouvais de l'inclination pour elle, je ne lui étais pas indifférent. Je fis la réflexion que j'allais entrer dans mon hiver et finir mes jours dans une solitude qui ne pourrait que s'accroître ; que j'étais las de ce qu'on appelle si improprement des « aventures » alors que chaque étape de ces brèves rencontres, du premier regard à la rupture, est tellement prévisible, et que la présence auprès de moi d'une jeune femme gracieuse et dévouée m'aiderait beaucoup à supporter les maux du grand âge. Comme je l'espérais, cette femme admirable, qui s'était engagée dans une vie de dévouement, accueillit avec bonté ma demande en mariage et abandonna pour moi son métier.

Malgré la disproportion de nos âges, je suis fier de dire que ce fut la plus heureuse des unions. Elle m'avait avoué dès avant notre mariage qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant, cela tombait bien : à mon âge, je n'aurais pas trouvé convenable d'en avoir. Pour elle, j'ai mis fin sans regret à toute activité financière. Avec elle et selon ses goûts, très différents de ceux de Claudine, nous avons entrepris de rajeunir la façade de ma maison de Neuilly, d'en redessiner la cour, de réorganiser et de refaire les appartements, enfin de les regarnir de meubles de style moderne. Nous partagions les mêmes centres d'intérêt, et je lui ai ouvert de

nouveaux horizons en la guidant dans ses lectures, en en discutant avec elle, en l'emmenant à des expositions et à des spectacles dont elle avait seulement rêvé. Avec Thérèse, je suis retourné dans tous les pays que j'avais précédemment visités et que j'avais aimés, à l'exception de l'Algérie. Elle prenait un immense plaisir à ce qu'elle appelait naïvement « des voyages » : pour ma part, je n'en ai fait que deux, Grèce et Algérie ; après, il était trop tard, on ne peut plus que se déplacer à la surface d'une planète rétrécie. De son côté, elle fit la conquête de mon petit cercle familial, et m'entoura toujours des soins les plus tendres. Pourtant ce dernier rayon de soleil me fut retiré : quatre ans après notre mariage, Thérèse est morte en quelques semaines d'une tumeur qui s'est développée à une vitesse foudroyante. Elle n'avait pas quarante ans !

Si j'étais croyant, je serais comme Job en droit d'adresser à Dieu bien des reproches, car s'il y avait une justice, je n'avais certes pas mérité une telle accumulation de malheurs tout au long de ma vie. Mais la justice n'est qu'une invention humaine, et je me résigne en voyant tant d'autres innocents frappés bien plus cruellement que moi, sans même avoir connu les quelques instants de bonheur qui m'ont été accordés.

Un an après notre mariage, j'avais reçu un mot daté de Bordeaux. Il était presque illisible, tant l'écriture était tremblée et irrégulière, mais je reconnus tout de suite, et sans émotion, la signature :

« Il faut absolument que je te voie avant de mourir. Il ne me reste que quelques jours de lucidité. Viens, je t'en prie.

Claudine »

Je trouvai, jointe à ce mot, la carte de la clinique, avec la mention « *Claudine Baltain, chambre 125* » qui m'apprit qu'elle s'était mariée. Je prévins aussitôt Thérèse qu'une affaire urgente m'appela à Bordeaux le lendemain : je ferais l'aller et retour dans

la journée.

Je m'étais composé une expression impassible avant de frapper à sa porte, sachant par expérience avec quelle anxiété les grands malades scrutent le visage des visiteurs qu'ils n'ont pas vus depuis longtemps, afin de mesurer la progression de leur dégradation physique, mais je ne pus m'empêcher de marquer un temps d'arrêt en découvrant son état. J'avais gardé l'image d'une jeune femme superbe, dans tout l'éclat de sa beauté, et je m'étais préparé à retrouver une vieille femme ravagée par une longue maladie, mais le spectacle qu'elle donnait dépassait de loin toutes mes craintes. Posé sur un oreiller, son crâne probablement chauve était enveloppé dans un turban. J'avais peine à reconnaître ses traits dans ce masque de chairs molles, légèrement enflées comme celui d'un cadavre, qui est le dernier état dans lequel la chirurgie esthétique laisse le visage des femmes qui y ont recours pour en tirer la peau et en effacer les rides. Ses yeux bleus que j'avais tant aimés, étaient encore agrandis par l'angoisse mais troubles et bordés de rouge.

« Entre ! Tu ne me reconnais pas ? »

C'était vrai, mais je lui répondis sur le ton le plus léger que je pus prendre que nous avions tous deux vieilli après tant d'années, et qu'il fallait un temps d'accommodation pour s'y faire, mais que je n'avais garde de l'oublier, et que je la reconnaîtrais en toutes circonstances. J'ai ajouté :

« Claudine Baltain, tu t'es remariée ? »

- Quelle importance ? a-t-elle dit de sa voix cassée, et elle a haussé les épaules.

- Tu as des enfants ?

- Ce n'est pas pour ça que je t'ai demandé de venir... Tu sais, je t'ai vraiment aimé, mais quand je t'ai dit que tu me faisais peur, j'étais sincère. On doit la vérité aux mourants : est-ce toi qui a tué

François de cette horrible façon ?

- Non, et à l'époque, j'avais tous les témoins nécessaires pour te le prouver, mais tu n'as même pas voulu m'entendre !

- Tu m'en donnes ta parole d'honneur ?

- Je te donne ma parole d'honneur ! (que c'est bien moi qui ai écrasé cette sale vermine ai-je ajouté mentalement selon les règles de la restriction de pensée enseignées au XVII^e siècle par mes chers jésuites).

- Ah ! »

J'ai posé ma main sur la sienne, elle a fermé les yeux et a dit :

« Merci d'être venu. Adieu ! »

J'ai songé à lui donner un dernier baiser sur le front, mais n'ai pas pu m'y résoudre. Je me suis sauvé sans pouvoir ajouter un mot.

Dans le train qui me ramenait à Paris, en réexaminant cette journée, je me suis dit que j'avais deux raisons d'en être satisfait : j'avais puni Claudine comme elle le méritait ; et puis, j'allais retrouver Thérèse...

CI FALT LA GESTE QUE MONTFORT DECLINET

Avant même de commencer ce récit, j'ai dit ce qui m'y avait conduit et n'y reviendrai pas. Le voici terminé en même temps que ma vie : mon but, comme je l'ai dit au début de cet ouvrage, était de montrer que mes actions ont toujours été en parfait accord avec mes principes. Je crois que tout lecteur de bonne foi en sera convaincu. Sinon, pour s'éclairer, qu'il relise la parabole de l'intendant infidèle.

Sincèrement, je ne regrette point de n'avoir pas transmis une vie qui m'a été donnée à contre-cœur et comme par inadvertance, et que j'ai pourtant beaucoup appréciée parce que mes qualités physiques et intellectuelles ainsi que mon caractère m'ont permis de me frayer un chemin au long duquel j'ai pu goûter tout ce qui en fait le prix. Si des enfants m'avaient été donnés, bien sûr, ils s'en seraient toujours tirés, pour peu qu'ils me ressemblent, ce que rien ne garantit jamais.

En revanche, j'ai du fond du cœur adopté à mon tour les arrière-neveux de ceux qui m'ont donné leur nom, et j'ai acquis, au fil des ans, la certitude qu'ils sauront affronter les temps difficiles qui s'annoncent aussi bien que je l'aurais fait à leur place.

Voilà ce que je voulais encore vous dire, avant de vous quitter.

Morgeot, le 1^{er} mars 2010

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	3
AVANT-PROPOS	9

ENFANCES

PREMIERS FLASHES	13
MORGEOT	16
LES FOLIOT	19
INFLUENCES	22
LES PLAISIRS ET LES JOURS	25
LES VISITEURS	28
LA GUERRE	31
LES FRANCS-TIREURS	34
L'INVASION	37
L'ÉCOLE	40
LA RÉVÉLATION	43
BLANCHE ET LOUIS	46
L'OCCUPATION	49
L'ARRESTATION	52
LA VIE CONTINUE	55
L'ADOPTION	58
LES ADIEUX	61

LA FAMILLE MONTFORT

PREMIER VOYAGE	67
À PARIS	70
LA BOUTIQUE	73
LE LYCÉE	76
LES DÉBUTS DES MONTFORT	79

LES MONTFORT PENDANT LA GUERRE	82
DES GENS SIMPLES	86
ÉDUCATION SEXUELLE	90
PAQUETTE	94
CLAUDINE	99
LA PROSTITUÉE	102
DEUIL	105

ANNÉES D'ÉTUDES

M. PÉCHIN	109
MA CONVERSION	112
TALA	115
VIE INTÉRIEURE	118
VOYAGE EN GRÈCE	121
ANNIE	125
MAJORITÉ	131
UNE MÈRE	138
JE TROUVE MA VOIE	142

L'ALGÉRIE

CHERCHELL	148
LE PITON	152
PREMIÈRE MISSION	156
GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE	159
RÉSISTANCE PASSIVE	162
EN PERMISSION	165
L'ATTENTAT	169
DEUXIÈME BUREAU	173
DIVERTISSEMENTS	178

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter

LE VIEUX	184
LA DÉBÂCLE	187
LES AFFAIRES	
RÉORIENTATION	194
POISSY : LES ATELIERS	197
POISSY : LA GOUVERNANCE	201
RETRouvAILLES	205
L'ASSOCIATION	209
MA GESTION	213
DÉSIR D'ENFANT	218
L'EXÉCUTION	222
LA RUPTURE	226
FIN DE PARTIE	230
CI FALT LA GESTE QUE MONTFORT DECLINET	237

Le Témoin gaulois – Avant de vous quitter